



BRABANT

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction: Yves Boyen

Conseiller technique: Georges Van Assel

Présentation: Mireille Van Zandycke

Administration: Rosa Spitaels

Imprimerie: Snoeck-Ducaju et Fils

Photogravure: Lemalre Frères

Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 40 F. Cotisation: 200 F.

Siège: rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles.

Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours
fériés, - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:
3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de
leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het
tijdschrift „Brabant“, die ook tweemaandelijks verschijnt
en originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-
mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten
als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-
biné (éditions française en néerlandaise) sont priés de
verser la somme de 320 F au C.C.P.: 3857.76.

SOMMAIRE

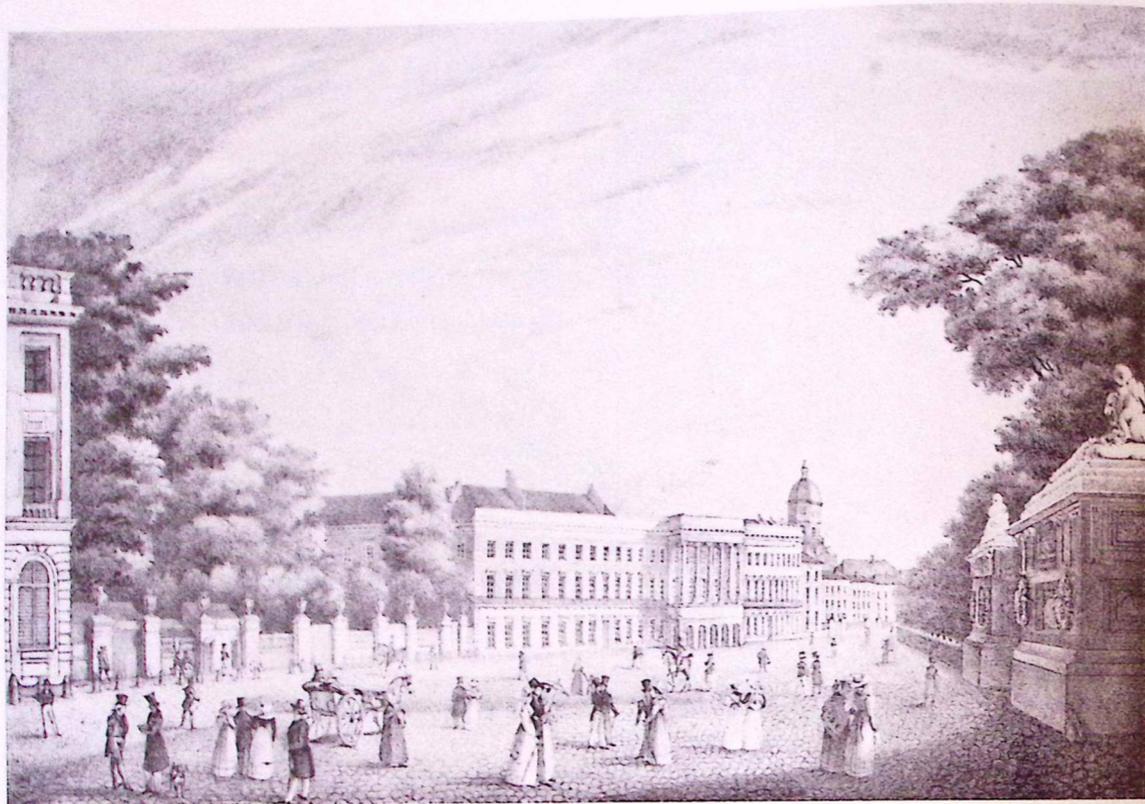
5 - 1972

Le Palais Royal de Bruxelles, par E. Op de Beeck	2
Philippe de Champagne, par C. Derie	14
Le Moulin d'Houx, par Paul Martens	18
L'Hôtel de Ville de Hal, par Marcel Vanhamme	24
L'Horloge de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, par Liliane Decoster	34
Le théâtre bruxellois à l'heure des festivals, par Christian Lanciney	38
Brabant, par Maurice Carême	42
La Route du Roman Païs de Brabant, par Octave Hendrickx et Yves Boyen	43
Il est bon de savoir que...	54
Les manifestations culturelles et populaires	56

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

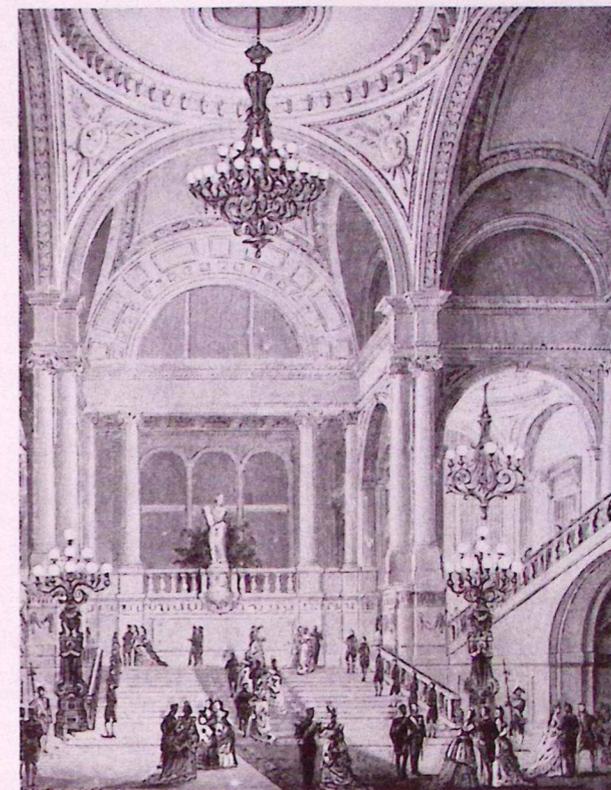
Le Palais Royal de Bruxelles: Archives du Palais Royal, A.C.L., Albert Hanse, Fédération Touristique du Brabant et documents aimablement prêtés par l'auteur; Philippe de Champagne: J.E. Builoz et A.C.L.; Le Moulin d'Houx: Georges de Sutter, Photo-Promotion et photos aimablement mises à notre disposition par l'auteur; L'Hôtel de Ville de Hal: Bibliothèque Royale (Bruxelles) et A.C.L.; L'Horloge de l'Hôtel de Ville de Bruxelles: Daniel Walschaerts/Copyright Media Press Agency; Le théâtre bruxellois à l'heure des festivals: Théâtre Royal des Galeries et A. Leducq; Brabant: Fédération Touristique du Brabant; Route du Roman Païs de Brabant: Sergysels-Oblut, Hubert Depoortere, Photo-Promotion, A.C.L., Georges de Sutter, Acta et Ph. De Meyer.

Couverture: La Ferme de la Hale-Sainte à Plancenoit (Photo: le Berrurier).



Le Palais du Roi et ses abords, en 1829 (lithographie de Jobard).

Le Grand Escalier d'Honneur du Palais du Roi, d'après une gravure du XIXe siècle.



Le Palais Royal de Bruxelles

par E. OP de BEECK

DE tous les bâtiments « officiels » de Bruxelles, le Palais Royal est le plus représentatif, le plus souvent cité et pourtant il est celui que l'on connaît le moins...

Incroyable s'avère le nombre de touristes qui passent chaque année, Place des Palais, devant la façade la plus imposante qui se puisse admirer. Et quel Bruxellois ne souligne pas, avec fierté

à ses familiers ou amis en visite, les détails architecturaux de cette auguste demeure.

Tous ceux qui, chaque matin, se hâtent pour aller accomplir leur besogne journalière, lèvent d'instinct la tête vers la coupole où doit flotter le drapeau national lorsque le Roi se trouve parmi nous.

Si le Parlement peut se considérer

comme étant le « Siège du pouvoir législatif », le Palais Royal est celui du « Pouvoir constitutionnel ».

Mais si chacun peut apprécier et admirer la façade du Palais, la photographie ou la filmer, combien peu sont connus les intérieurs de l'édifice royal. A l'exception de quelques personnes favorisées, munies d'une invitation, nul n'avait été admis à les visiter. Pourtant,

certaines salles ont révélé leur beauté mais c'était à la suite d'événements heureux qui se déroulaient entre leurs murs: le bal de la Cour, les réceptions du Nouvel An, le mariage de LL. AA. RR., les princes de Liège et, enfin, le fastueux mariage royal.

Depuis l'hiver 1965-66, lorsque le public fut autorisé une première fois à visiter les salons d'apparat du Palais Royal, S.M. le Roi a décidé qu'annuellement, et pendant quelques semaines, les portes s'ouvriraient toutes grandes aux visiteurs.

SON HISTOIRE

Retracer l'histoire du Palais n'est pas chose facile. De plus le caractère original de la construction s'est perdu totalement suite aux transformations qui se sont succédé au cours des années. Nombre de visiteurs ont été surpris d'apprendre que le Palais, à l'origine, se composait de deux petits palais.

Pour bien comprendre ceci, il faut remonter le cours des années jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. A cette époque, l'empereur Joseph II a confié le gouvernement de nos provinces au duc Albert de Saxe-Teschén qui, avec son épouse l'archiduchesse Marie-Christine de Habsbourg, habitait l'ancien Palais de Charles de Lorraine, situé à l'actuelle « Place du Musée ».

Pour les beaux jours ils feront construire le château de Laeken aux portes de Bruxelles.

Dans l'exercice de leur pouvoir, ils sont assistés de deux personnages importants: le ministre plénipotentiaire de l'Empereur, le comte de Barbiano de Belgiojoso et le commandant général des troupes autrichiennes, le baron de Bender.

Mais, n'allons pas trop vite. Nul n'ignore le terrible incendie qui, dans la nuit du 3 au 4 février 1731, anéantissait en quelques heures le splendide palais

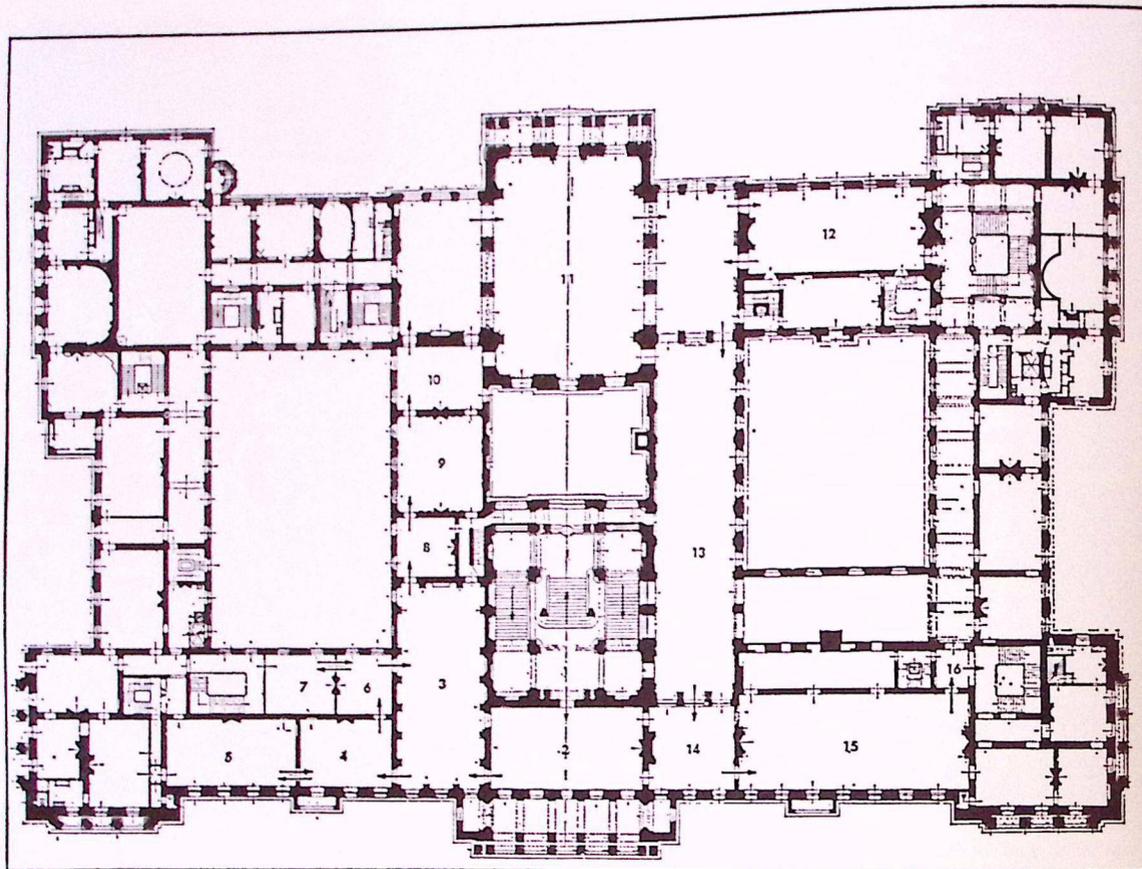
des ducs de Brabant qui couronna, depuis le Moyen Age, les hauteurs du Coudenberg. Pendant presque un demi-siècle le quartier fut plutôt délaissé, sauf pour ceux qui avaient à se cacher (1).

Vers les années 1780, le « Quartier du Coudenberg » semble soudain revivre: on a commencé à aménager le parc sous l'égide de Zinner tandis que Guimard dessine les plans de l'actuelle Place Royale. On construit une maison dans la rue Bréderode (alors: rue Verte) pour loger M. Baudour, responsable de la « Machine des eaux de Saint-Josse ». Le long de l'actuelle Place des Palais (alors: rue Bellevue) on construit deux hôtels destinés aux deux ministres précités. Ces immeubles sont érigés de part et d'autre de la rue Héraldique qui, alors, reliait la « rue Bellevue » à la

« rue Verte ».

Ces deux hôtels sont construits par l'Abbaye du Coudenberg, qui a confié ce travail au célèbre architecte Montoyer. Dès l'achèvement des bâtiments, ils sont achetés par le Gouvernement autrichien. Celui situé à droite de la rue Héraldique est mis à la disposition du ministre plénipotentiaire et sera appelé « Hôtel Belgiojoso »; l'autre, « Hôtel Bender », deviendra la résidence du Gouverneur militaire. Leur érection se situe entre les années 1783 et 1785.

Pendant l'occupation française, les deux hôtels sont confisqués au profit de la République et le célèbre général Belliard occupera l'Hôtel Bender, tandis que le second sera le siège de la Préfecture du Département de la Dyle. En 1803, Napoléon y séjourne avec Joséphine de Beauharnais.



1. L'Escalier d'Honneur.
2. La Grande Antichambre.
3. La Salle Empire.
4. Le Petit Salon Blanc.
5. Le Grand Salon Blanc.
6. Le Salon Léopold 1er.
7. Le Salon Goya.
8. Le Salon Louis XVI.

9. Le Salon Bleu.
10. Le Salon des Maréchaux.
11. La Salle du Trône.
12. La Salle de Marbre.
13. La Grande Galerie.
14. Le Salon du Penseur.
15. La Salle des Glaces.
16. L'Escalier de Fontainebleau.

Plan extrait de l'ouvrage « Le Palais Royal à Bruxelles » par Thierry de la Kethulle de Ryhove, Emile Vandewoude et Anne van Ypersele de Strihou.

Déjà en 1814, le prince d'Orange séjourne à son tour dans l'hôtel de la Préfecture, lors de son passage à Bruxelles.

Mais la création du Royaume des Pays-Bas, en 1815, nécessite la construction d'un palais royal à Bruxelles, car il est convenu que La Haye et Bruxelles seront, à tour de rôle, « Résidence du Souverain ». Déjà un architecte est chargé d'étudier les plans, lorsqu'on décide — afin d'éviter de trop grandes dépenses — d'avoir recours à une solution à bon marché: on relie les deux petits palais existants par une colonnade,

supprimant ainsi la rue Héraldique. Cette première transformation, qui date de 1820, est suivie d'une deuxième, en 1827, réalisée sous la conduite de l'architecte Suys. La façade, produit de cette solution « à bon marché », sera maintenue jusqu'en 1904, date à laquelle Léopold II chargera l'architecte Maquet du soin de créer la façade actuelle. Nous y reviendrons plus tard. La « Grande Antichambre » fut le résultat de cette première transformation. En 1865, le fondateur de notre dynastie ferme à jamais les yeux; son corps est transféré de Laeken et exposé dans

une salle du Palais. L'édifice royal a ouvert largement ses portes de bronze devant la foule qui, pieusement, défile pour rendre un dernier hommage au Roi défunt.

Léopold II a, au cours de ses voyages, été reçu dans maints palais; il a en outre visité le Louvre, les Tuileries et Versailles. Il a pu juger, établir des comparaisons car il connaît à fond le palais de Bruxelles qu'il habite depuis sa jeunesse. Il prévoit des plans d'agrandissement basés sur l'expérience acquise. Il sait exactement ce qu'il veut lorsqu'il donne à l'architecte Balat (1818

-1895) l'ordre de réaliser cette aile impressionnante qui abrite, entre autres, l'escalier d'honneur, la grande galerie, la salle du trône, la salle de marbre et une suite d'appartements qui ont vue sur l'église Saint-Jacques sur Coudenberg. C'est à peu près de cette époque que date l'actuelle façade arrière du Palais. L'architecte et le maître de l'ouvrage, visiblement inspirés par les Français, ont adopté le style Louis XVI, bien que certains détails d'architecture et de décoration trahissent nettement l'influence du Second Empire.

Après ces travaux, il reste encore à modifier la façade, car celle qui existe n'a jamais plu au Roi, heurte ses goûts d'esthète parfait.

Une première étude est faite par Balat, mais elle ne rencontre pas l'approbation du Souverain.

En 1905, Léopold II fait reconstruire la façade en style Louis XVI, d'après les plans de l'architecte Henri Maquet, qui donne au Palais son aspect actuel. Cette campagne de travaux comporte plusieurs stades: la restauration des parties les plus anciennes du Palais (e.a. Hôtel Belgiojoso), l'unification de la façade vers la Place des Palais et enfin la construction de deux galeries qui doivent relier le Palais proprement dit avec l'Hôtel Walckiers, d'un côté, et l'Hôtel Bellevue, de l'autre côté. Le premier immeuble est déjà propriété de l'Etat depuis 1854 et abrite les Services de la Liste Civile.

Quant à l'Hôtel Bellevue, il a été acheté par l'Etat en 1904 pour permettre

l'élaboration du projet. Cet immeuble a été construit, en 1776-1777, suivant les plans de Guimard. La famille Proft, qui en est propriétaire, y tient un hôtel pour voyageurs et y reçoit de nombreux hôtes de marque. Plus tard, l'Hôtel Bellevue servira de résidence au prince Léopold et à la princesse Astrid, alors duc et duchesse de Brabant.

Enfin, et pour être aussi complet que possible, nous devons citer encore quelques travaux de moindre importance, exécutés en 1913, 1920 et 1955.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'histoire du bâtiment royal.

LES INTERIEURS

Mais notre rôle est loin d'être achevé. Le lecteur et le futur visiteur attendent de nous un complément à ces données historiques et architecturales.

Il y a aussi et surtout les « intérieurs » du Palais.

Décrire les intérieurs s'avère être d'une complication extrême, qui confine même à l'impossibilité lorsqu'on ne dispose que de quelques pages. Il faut tenir compte non seulement de la grandeur de cette demeure royale mais aussi et surtout de la diversité dans la décoration des nombreuses salles et salons aux usages multiples.

Pour permettre à chacun de suivre cette « visite » avec plus de facilité nous avons cru utile de joindre à notre texte un petit plan du Palais.

Ce n'est pas sans une légère émotion que nous pénétrons dans la vaste demeure par le vestibule d'honneur, là où

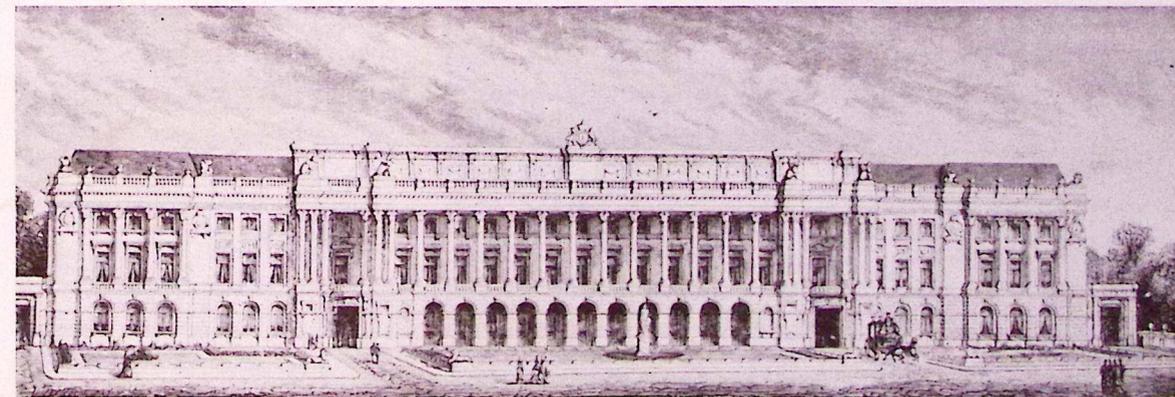
les registres sont ouverts au public à l'occasion des fêtes dans la Famille Royale. Ce vestibule mène au Grand Escalier d'Honneur, qui est sans doute avec la Salle du Trône, la partie du Palais que l'on connaît le mieux. En effet, c'est par ici qu'entrent les invités lors des grandes journées...

Cet escalier, œuvre de l'architecte Balat, en impose par sa conception. Exécuté en marbre blanc, il est agrémenté d'une balustrade en marbre vert, enjolivée elle-même de deux splendides torchères lumineuses en bronze doré. La Minerve de Fraikin domine la première volée de cet escalier majestueux, rehaussé encore par la présence, de part et d'autre, de plusieurs statues. L'éclairage moderne de la cage d'escalier, mettant en valeur les différents détails architecturaux, peut être considéré comme une réussite complète.

L'escalier nous conduit dans la « Grande Antichambre » d'où nous pourrions atteindre les salles attenantes.

Différents portraits de famille en ornent les murs. La mémoire du Fondateur de notre dynastie reste vivace grâce aux nombreux portraits de ce souverain, placés dans les différentes salles. Dans cette antichambre, ne manquons pas de contempler deux portraits en pied qui représentent respectivement Léopold 1er, en uniforme de général anglais, et sa première épouse la princesse Charlotte d'Angleterre. Ces deux tableaux sont de la main du peintre anglais Dawe. De part et d'autre du portrait de la Princesse: ceux du duc et de

Il y a un siècle, l'architecte Balat dressa les plans d'un projet de nouvelle façade du Palais Royal, mais ce projet ne rencontra pas l'approbation de notre grand roi-bâtitseur (archives du Palais Royal).





la duchesse de Kent.

Cette salle a été réalisée par l'architecte Hollandais Suys, lorsque celui-ci fut chargé de la construction du palais dans la période 1827-1829.

Modifiée en 1868 par l'architecte Balat, sur l'ordre du roi Léopold II, l'antichambre ne reçut son aspect actuel qu'en 1907, lorsque Henri Maquet transforma le vieux palais.

Elle mesure 19 m x 9 m et est tenue rigoureusement en style Empire. Les draperies exécutées en soie rouge et blanche ont été inspirées d'après celles qui décorent le château de Malmaison.

Une seule fois cette salle a servi de salle à manger. Ce fut en 1957, lors de la visite du Président Coty. En effet, étant donné que l'on procédait à la restauration de plusieurs salons, on décida



Ci-contre: façade principale du Palais Royal de Bruxelles.

Ci-dessous: Le Grand Escalier d'Honneur, œuvre de l'architecte Balat, est dominé par la statue de la Paix, due au sculpteur Fraikin (1817-1893).

de servir le dîner dans cette salle, d'où d'ailleurs les convives avaient une fort belle vue sur le parc de Bruxelles.

UNE SUCCESSION DE SALONS

De cet endroit, gagnons le « Salon Empire », salle assez connue du public, depuis que s'y déroula le mariage civil de LL. AA. RR. les princes de Liège. La Salle Empire mesure 24 sur 10 m. A l'origine c'était une salle Louis XVI; elle date de 1783 et fut donc réalisée lors de la construction de l'Hôtel Belgiojoso, par Montoyer, d'après les plans de Guimard.

C'était la première et pendant longtemps la seule salle de bal et de réception du palais.

C'est dans cette salle qu'eurent lieu les bals masqués, pour lesquels invitèrent naguère la reine Louise-Marie et Marie-Henriette, alors duchesse de Brabant. Surtout le bal masqué du 20 avril 1857 est resté célèbre grâce à un album où l'on peut retrouver les dames de la haute société belge, déguisées en personnages historiques.

Balat, chargé de l'agrandissement de cette salle, fit enlever le plafond en style Louis XVI et le remplaça par un plafond en anse de panier exécuté en style Empire. Ce plafond repose sur 20 colonnes corinthiennes adossées au mur. Entre les colonnes, miroirs et portes se succèdent alternativement.

C'est ici que le Premier Consul reçut le 21 juillet 1803, les hommages des magistrats bruxellois.

De nos jours la « Salle Empire » est réservée aux réceptions solennelles et fastueuses.

Pénétrons ensuite dans le « Petit Salon Blanc » qui précède le « Grand Salon Blanc ». Ces pièces sont éclairées par de larges baies donnant sur la Place des Palais, ce qui met en valeur les différents détails de la décoration très fin XVIIIe siècle.

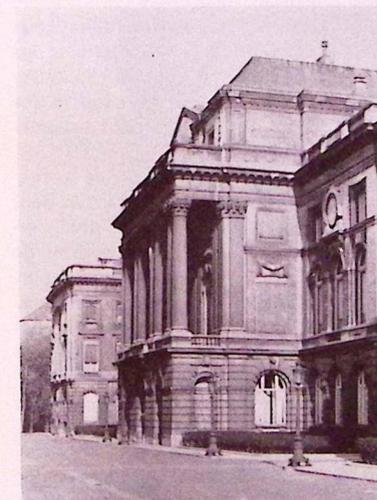
Dans les parquets en bois exotiques, est incrusté le monogramme du roi Léopold 1er.

Ci-contre: La Grande Antichambre. Ci-dessous: Façade postérieure du Palais Royal de Bruxelles.

En bas, à droite: Le Grand Salon Blanc où S.M. le Roi accueille les ambassadeurs des pays étrangers venant lui présenter leurs lettres de créance.

Les boiseries d'époque sont peintes en blanc et les moulures rehaussées à la feuille d'or.

Les boiseries ont été restaurées en 1907 ainsi que les bas-reliefs, les frises et les plafonds. Les lustres, en bronze doré, sont inspirés de ceux qui jadis ont illuminé les salons des Tuileries.

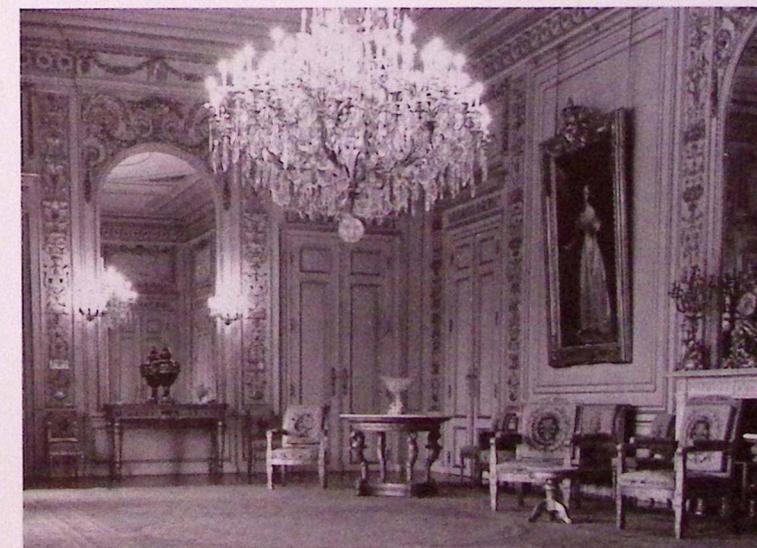


Marie-Amélie, peint par Jalabert.

En face de ce portrait se trouve celui du roi Louis-Philippe (signé Ed. Dubufe). Ce portrait a été réalisé à Claremont en 1849, un an avant la mort du roi de France. Pour être complet, signalons également, un pastel signé J. Leroy, figurant la reine Louise-Marie ainsi que les portraits de la Comtesse de Flandre et de la Princesse Léopold de

Hohenzollern (née Antonia de Saxe-Cobourg).

Le mobilier de ces deux salons est de haute qualité et porte l'estampille de Jacob Desmaller. Il a été exécuté pour Napoléon. Les deux canapés, plusieurs sièges et chaises proviennent des Tuileries; d'autres pièces se trouvaient jadis au Trianon, à Rambouillet et à Saint-Cloud, comme le prouvent des



Ici, le Roi reçoit les ambassadeurs des pays étrangers qui viennent présenter leurs lettres de créance. Dans ce salon se réunit également le Conseil de la Couronne.

Dans le « Grand Salon Blanc » sont exposés deux autres portraits de nos premiers souverains.

Le tableau représentant la reine Louise-Marie est dû au pinceau de Claude-Marie Dubufe (1790-1864).

Le portrait du roi Léopold 1er est une réplique du tableau peint par le célèbre Winterhalter.

Retournons au « Petit Salon Blanc » pour y admirer le portrait de la reine

étiquettes qu'on a eu soin de laisser en place.

Sous la Restauration, les tapisseries des sièges furent remplacées par des nouvelles fabriquées à Beauvais, d'après les cartons de Saint-Ange.

En 1832, lors du mariage de la princesse Louise-Marie d'Orléans, le roi Louis-Philippe en fit don à sa fille.

Pénétrons maintenant dans le salon Léopold 1er. Cette pièce est consacrée entièrement au souvenir de notre première souveraine. Un portrait de Louise-Marie, attribué à Winterhalter, attire le regard. La décoration actuelle de ce salon est assez récente. Un inventaire, dressé en 1864, a permis à Madame Anne van Ypersele de Strihou de reconstituer ici le décor cher à notre reine.

Il y a tout d'abord le mobilier qui jadis meublait le « Grand Cabinet de l'Impératrice » à Laeken. Les fauteuils portent l'estampille de Jacob Desmalter, un des meilleurs ébénistes de Paris. Ce mobilier est resté à Laeken après le départ des Français.

Outre le portrait de la Reine, il y a trois portraits de son époux: un petit pastel montrant le prince à l'âge de 4 à 5 ans, ensuite « une esquisse aux trois crayons », signée Sir T. Lawrence, exécutée vers les années 1816-17 et une peinture de George Dawe. De la main de notre premier Roi il y a un dessin figurant le château de Rosenau près de Cobourg. Une aquarelle « Vue d'une ville » est également attribuée à Léopold 1er. Quelques cadres évoquant la jeunesse de la princesse complètent ce décor. On est quelque peu surpris d'apprendre qu'un portrait de la princesse Charlotte, première épouse de Léopold 1er ornait la chambre à coucher de Louise-Marie. Et, enfin, ne quittons pas ce salon sans avoir regardé les portraits des enfants de nos premiers souverains: la princesse Charlotte à l'âge de cinq mois, les princes Léopold et Philippe enlacés à l'âge d'environ trois et un an et enfin une sculpture de Guillaume Geefs représentant le prince Louis-Philippe (1833-1835).

Le « Salon Goya », qui lui succède, a servi jadis de salle de billard au roi Léopold II, d'où son ancien nom de « Café Billard ».

Le mobilier de ce salon provient également de la Résidence Impériale de Laeken. Les fauteuils sont signés P.B. Marcion. Dominant est le portrait de l'Infante Isabelle de Bourbon, dû au pinceau de Frederico de Madrazo y Kuntz. Cette pièce n'a été aménagée dans sa présentation actuelle qu'en 1955. Au mur figurent, depuis 1956, deux scènes réalisées d'après des cartons dus au grand maître espagnol. De cet endroit, nous avons eu l'occasion de jeter un coup d'œil sur l'escalier dit « de Venise » qui dessert, entre autres, les appartements réservés aux Souverains et Chefs d'Etats étrangers. Les murs sont décorés de vues, aussi imposantes que variées, de la pittoresque cité des doges, exécutées par le peintre J.-B. Van Moer en 1867.

Les salons que nous venons de visiter sont situés dans la partie la plus ancienne mais aussi la plus belle du Palais royal. Ils concrétisent, en somme, la facture, plutôt de l'époque de la fin du XVIIIème — début XIXème siècle, recherchée par les réalisateurs et conservée à la perfection.

Trois salons se succèdent ensuite: le « Salon Louis XVI », d'une conception simple mais très bien proportionnée, le « Salon Bleu » et enfin le « Salon des Maréchaux ».

La décoration, en soie verte du premier salon, ne date que de 1934, mais tout le restant du mobilier, y compris le lustre en cristal, sont bien d'époque Louis XVI.

Dans ce salon on a voulu évoquer le souvenir du roi Léopold 1er. Grâce à l'inventaire précité de 1864 on a réuni ici les œuvres d'art qui ornaient le Salon du Roi à Laeken. Il y a son portrait signé Liévin de Winne. D'un maître anonyme on peut voir les portraits de ses parents, le duc et la duchesse de Saxe-Cobourg-Saalfeld.

Les autres tableaux proviennent tous du Salon du Roi à Laeken. Nous citons uniquement « La lapidation de saint Etienne », une peinture qui est attribuée à Rubens et que Léopold 1er aurait acquise à Leipzig.

La pièce maîtresse de ce salon est incontestablement le pliant d'époque Louis XVI, qui fait partie d'une série de pliants provenant de la Chambre de

Louis XVI à Compiègne. Cette pièce unique vient d'être restaurée dans les ateliers du Palais de Versailles où elle resta jusqu'en 1969.

Il plaira certainement à nos lecteurs d'apprendre que le « Salon Bleu » est meublé en style Empire, que les sièges sont revêtus d'une étoffe très claire constellée d'abeilles, motif si cher à Bonaparte! Mais ce qui frappe surtout le regard, c'est le magnifique portrait que Wappers a fait de la reine Louise-Marie. Près de lui, un autre tableau, le portrait du duc Frédéric-Auguste de Saxe-Cobourg, attribué au peintre Carl Vogel von Vogelstein (1788-1868).

Le visiteur trouvera la table dressée pour douze convives: il y a les assiettes en porcelaines de Bruxelles dites « aux oiseaux de Buffon », l'argenterie et les couverts aux armoiries de Saxe-Cobourg tels que le prince Léopold les portait quand il était à la cour britannique.

Le « Salon des Maréchaux » se caractérise, lui, par ses tons verts. On peut y admirer plusieurs tableaux dont certains très remarquables: le portrait de Léopold 1er, dû à Winterhalter et le portrait du comte de Flandre par Portaels. Outre quelques tableaux de moindre importance, nous tenons à signaler le portrait de l'archiduc Maximilien d'Autriche, d'un maître anonyme et celui de la reine Astrid, dû au pinceau d'Eberstein.

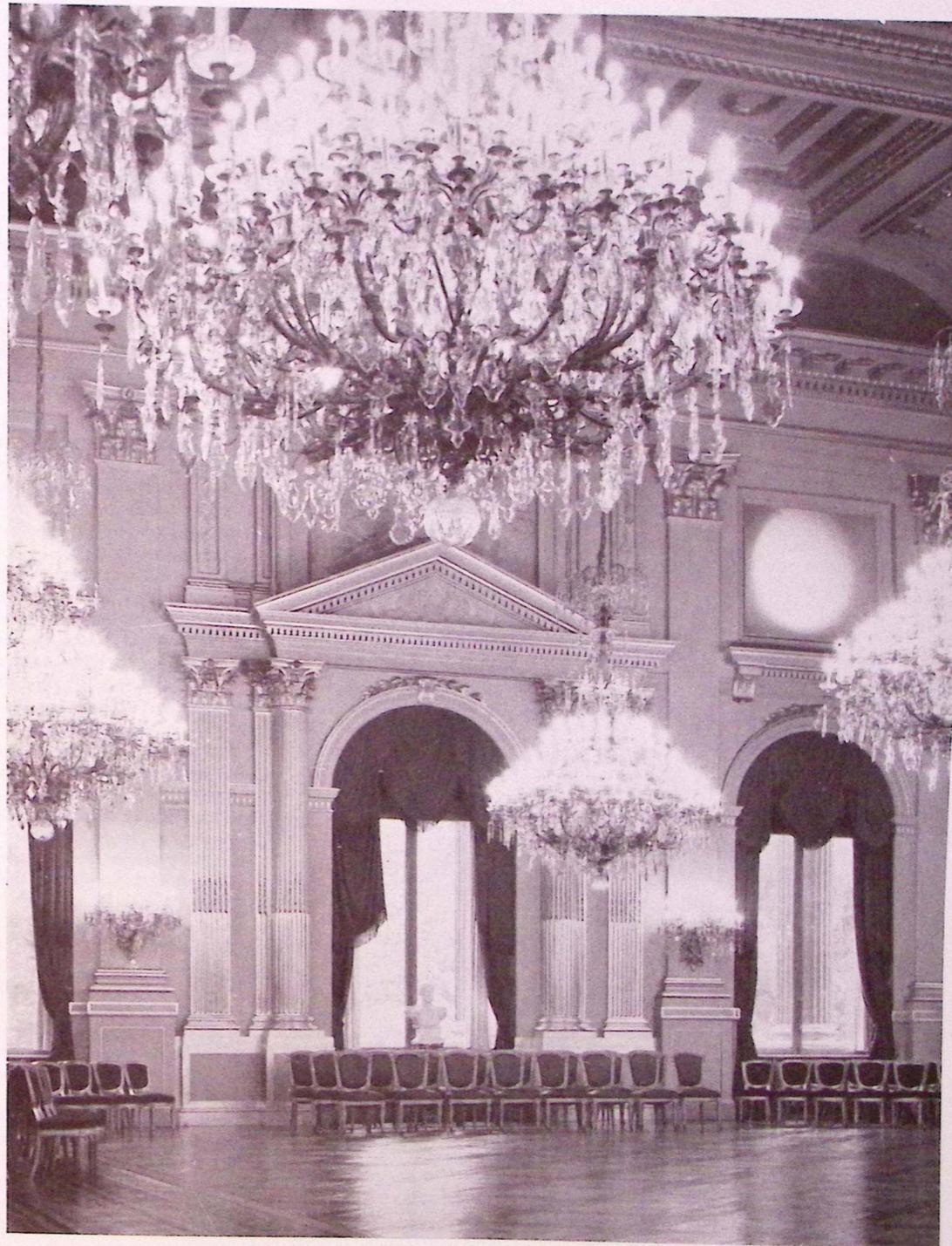
La table en marqueterie mérite qu'on lui accorde une attention particulière. Sa partie centrale consiste en un portrait du roi Léopold 1er, finement ciselé dans une feuille de cuivre.

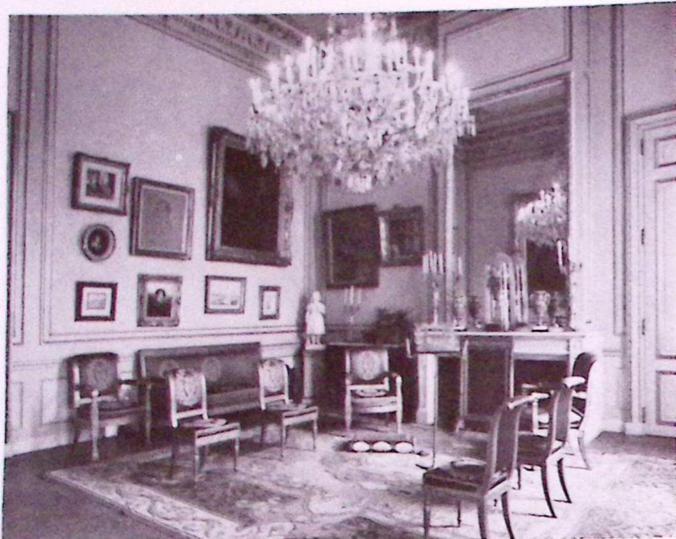
LA SALLE DU TRONE

Lorsque notre charmant cicérone, d'un geste lent et mesuré, nous montre la « Salle du Trône », nous avouons, avec franchise, qu'une étrange émotion nous étreint.

Bien que Napoléon 1er ait défini, avec dédain, le siège élevé sur lequel un souverain s'assied, dans l'exercice solennel de ses fonctions, de la façon sui-

La majestueuse Salle du Trône où la reine Elisabeth établit, en mai 1940, un hôpital de campagne.





Ci-contre: le Salon Léopold Ier où est évoqué le souvenir de la reine Louise-Marie.
Ci-dessous: la Grande Galerie, qui relie la Salle du Trône au Salon du Penseur.

vante: « quatre morceaux de sapin recouverts de velours », le mot « trône » exerce toujours, sur qui que ce soit, une impression fascinante et notre regard est plutôt troublé lorsqu'il parcourt l'imposante salle aux dimensions grandioses.

Toutefois cette chape de lourd recueillement, qui s'abat sur nous, ne résiste pas longtemps à l'enthousiasme qui, bientôt, nous saisit, nous ravit, nous submerge, devant le spectacle que nous offre une salle conçue par un Roi qui voyait grand aussi bien dans le gouvernement de son pays que dans l'aménagement de son Palais. Il avait bien sûr, à sa disposition, l'architecte Balat! On ne retrouve plus rien de la décoration pourtant admirable des deux salons blancs!

La majestueuse salle, aux proportions grandioses, foisonne en riches dorures. Aux murs, quelques médaillons peints voisinent avec des lions héraldiques. Les lustres, de toute beauté, sont les répliques de ceux qui ornaient, jadis, le palais des Tuileries. Les Souverains et les invités d'honneur ont leurs places réservées au fond de la salle devant le buste du fondateur de notre dynastie. Lors des bals de la Cour, l'orchestre s'installe dans une loge spécialement aménagée.

C'est ici que se déroulent les grandes cérémonies officielles, comme par exemple, le mariage civil de nos Souverains, ainsi que les grands dîners de gala.

La salle mesure 41 x 27 m et fut construite de 1868 à 1872 par l'architecte Balat. Visiblement, le Maître de l'ouvrage, Léopold II, fut inspiré par ses visites aux différents palais français.

La teinte actuelle des murs, vieil or et ocre, est due à une initiative de S.M. la Reine Elisabeth. Une autre initiative de la même reine consista à aménager cette salle, ainsi que les salles d'attente comme « hôpital de campagne » en 1914 et 1940.

La salle d'attente, la « Salle de Marbre »

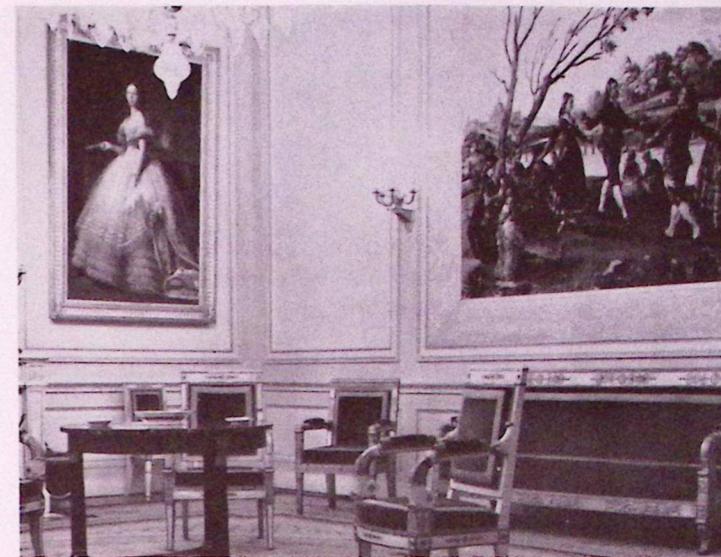
Ci-contre: le Salon Goya; on remarquera, à gauche, le portrait de la princesse Isabelle de Bourbon-Espagne, et, à droite, une tapisserie « La Danse » exécutée à la Manufacture Royale de Santa Barbara, à Madrid, d'après un carton du célèbre peintre Goya.
Ci-dessous: un aspect de la Galerie des Glaces.

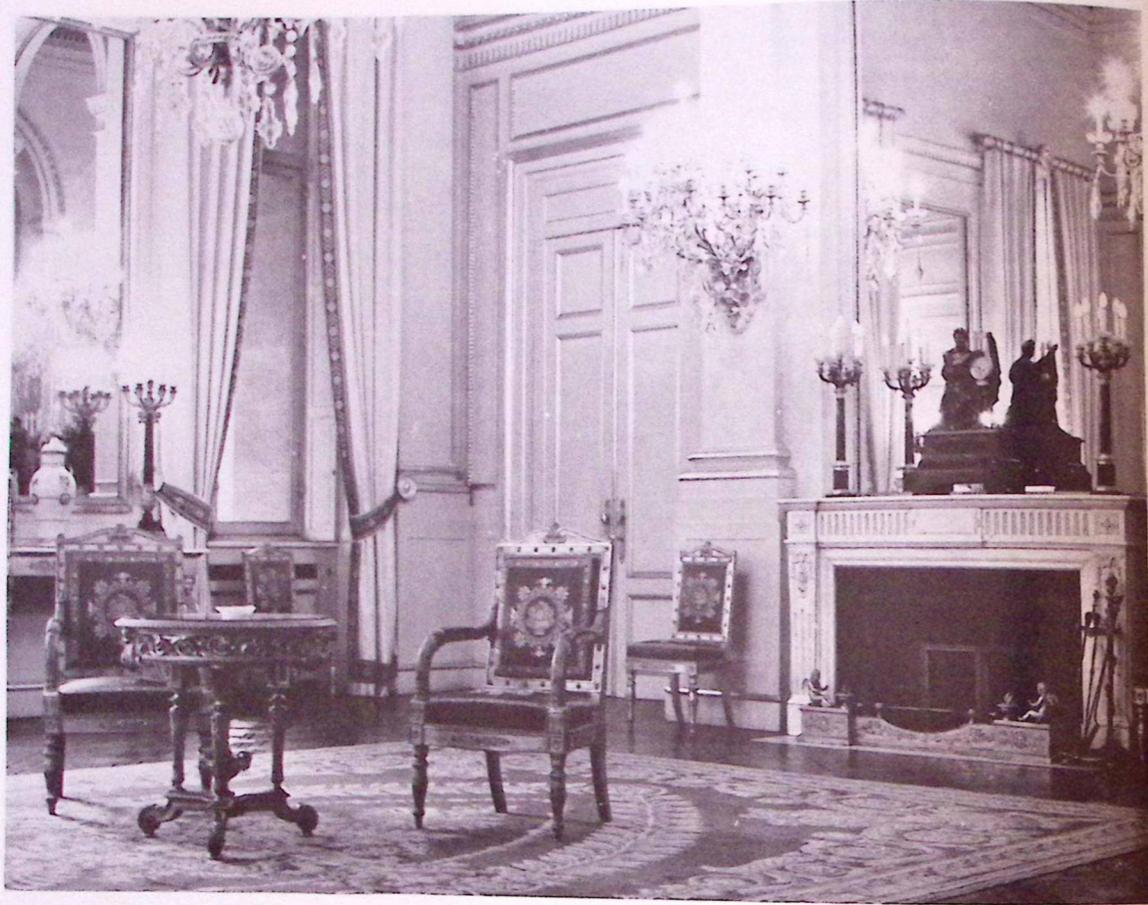
doit naturellement son nom au revêtement de ses murs. Les deux cheminées monumentales sont ornées chacune d'un tableau de Gallait représentant respectivement Charles Quint et Godefroid de Bouillon.

Elle sert parfois de salle à manger lors des grands dîners et, à l'occasion des bals de la Cour, on y dresse le buffet. A ce décor on vient d'ajouter un portrait en pied du roi Léopold II. Cette œuvre d'art imposante est signée Portieltjen.

Cette pièce, qui possède une excellente acoustique, peut être employée également pour y donner des concerts. Le Palais possède encore un « Salon de Musique », qui est situé dans son aile droite, près des appartements privés. La « Grande Galerie » se présente à nos regards. Cette dénomination n'est pas exagérée: elle compte quarante et un mètres de long et dix mètres de large et à peu près autant en hauteur. Cette galerie relie la « Salle du Trône » au « Salon du Penseur ». De hautes et larges baies l'éclairent. Elles donnent sur une cour intérieure appelée « La Cour de Brabant » sans doute pour rappeler l'existence de la Cour des ducs de Brabant, qui a disparu en 1731 lors de l'incendie. Les plafonds de cette galerie sont garnis de peintures de la main de Georges van den Bos et Charles Chardon et représentent successivement « l'Aube », « le Jour » et « le Crépuscule ». Le mobilier, revêtu d'étoffe rouge, s'harmonise parfaitement avec l'architecture de cette très belle salle.

Le « Salon du Penseur », qui est situé à gauche de la grande antichambre, doit son nom à une sculpture « le Penseur » qui en ornait, jadis, la cheminée, et qui se trouve, maintenant dans la Salle du Trône. Cette pièce a reçu une destination plutôt triste: en 1909, elle fut transformée en chapelle ardente lors de la mort du roi Léopold II; en 1934 et en 1935, elle a de nouveau vu défiler la foule, venue rendre un dernier hommage au roi Albert et à la reine





Un coin du Salon du Penseur.

Astrid et, en 1965, on y salua la reine Elisabeth.

En ce qui concerne la décoration de ce salon, outre le mobilier Empire, il suffira d'éveiller l'attention du visiteur sur la présence de plusieurs vases marqués aux armoiries royales d'Espagne et provenant d'un cadeau fait par un souverain espagnol à l'occasion d'une visite officielle.

LA SALLE DES GLACES

Il nous reste une dernière salle à parcourir: la « Salle des Glaces ». Celle-ci a été inspirée par la même salle du palais de Versailles, mais il existe une nette différence dans l'exécution. Elle

n'a été achevée que sous le règne du roi Albert, dont on relève le monogramme en plusieurs endroits. Dans la partie supérieure des deux cheminées monumentales, il a été placé un globe terrestre sur lequel on découvre immédiatement le Congo Belge.

Cette salle se situe en façade et occupe l'ancien Hôtel Bender. L'architecte Suys a démoli la moitié de cet hôtel afin de pouvoir réaliser, en 1827, sa nouvelle façade. Il y avait alors trois salons que Léopold II fit remplacer, en 1904, par la salle actuelle.

Elle mesure 26,50 m x 11 m mais paraît plus grande; ceci serait dû d'une part aux miroirs, d'autre part à la lumiè-

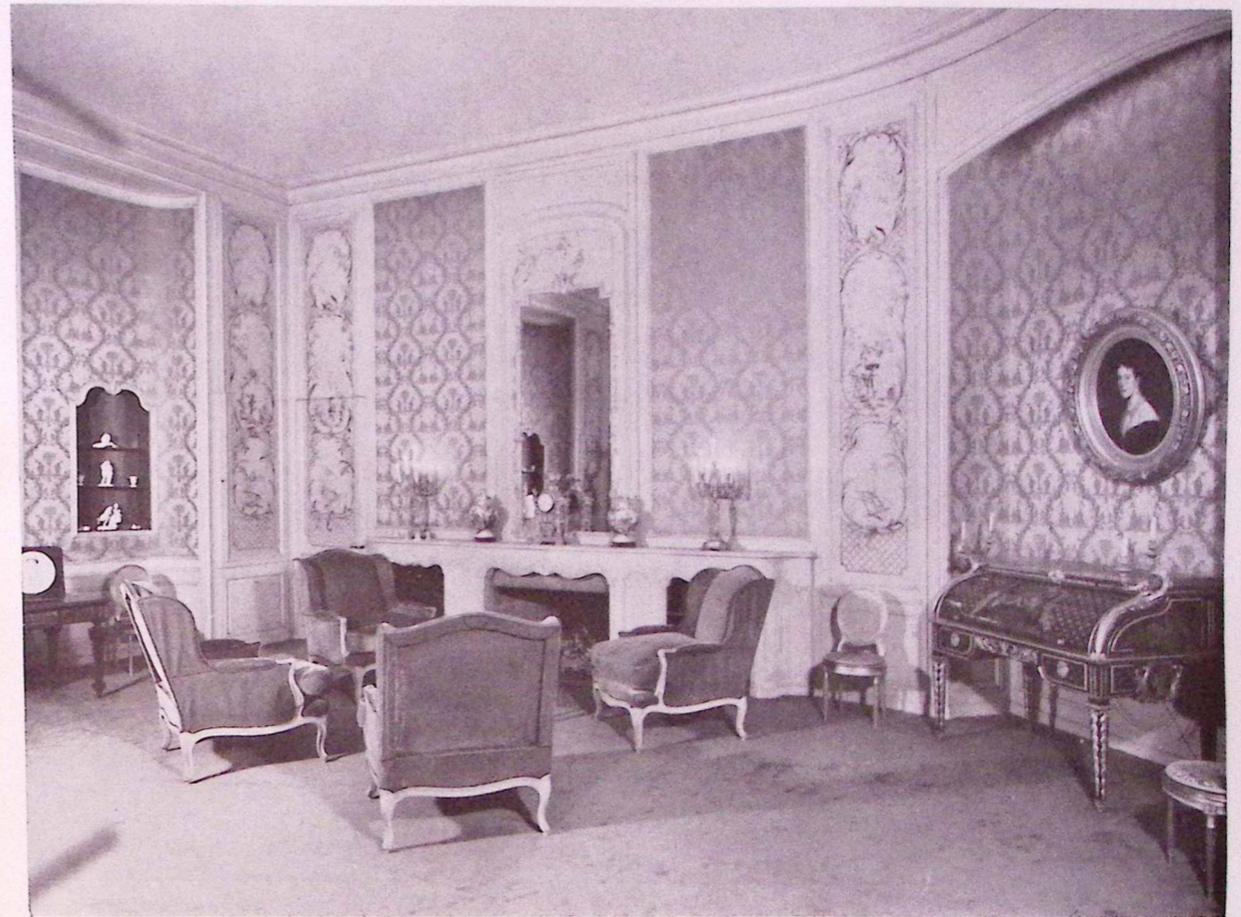
re indirecte placée dans la corniche autour du plafond.

Les portes en chêne sculpté, les colonnes en marbre beige et les lustres Louis XVI ne sont que des éléments en plus qui s'accumulent pour faire de cette salle un ensemble de toute beauté.

UN APPARTEMENT PRIVE

Au cours de notre visite, nous avons pu parcourir également d'autres salons. Parmi ceux-ci le Commandant des Palais Royaux a eu l'extrême amabilité de nous montrer les pièces de l'appartement qui, jadis, était réservé à la reine Astrid.

L'aménagement en avait été réalisé



Une émouvante simplicité règne dans cette pièce faisant partie de l'appartement de la reine Astrid.

sous la conduite de la Reine même. Sa note dominante: une émouvante simplicité.

La Reine avait espéré pouvoir y passer quelques années heureuses. Hélas! l'implacable destin en décida autrement: l'appartement ne fut jamais habité par Elle...

Enfin, au rez-de-chaussée de l'immeuble se trouve installé le cabinet de travail de S.M. le Roi. C'est là que le Roi reçoit ses ministres et discute des affaires d'Etat. Le palais n'est-il pas en premier lieu l'endroit où le Souverain exerce ses fonctions de Chef d'Etat?

Cette haute considération absorbe notre esprit au moment même où nous

quittons le Palais. Puis, arrivé sur la Place des Palais, nous laissons errer notre regard sur l'ensemble de ce quartier historique: le parc avec ses allées droites qui fuient vers le Palais de la Nation, les immeubles de la Place Royale... et notre émotion est forte, et légitime, notre fierté.

Notre pensée à l'issue de cette visite mémorable est faite de vifs sentiments de reconnaissance à l'égard de MM. Schaller, grand maréchal de la Cour, le baron de Posch, maître des cérémonies et M. de Valkeneer, attaché de Presse de S.M. le Roi, pour l'amabilité avec laquelle ils ont bien voulu nous accueillir et pour tous les renseignements qu'ils

nous ont donnés. Et, à ce propos, il convient de signaler l'excellente notice extraite de l'œuvre du colonel de la Kethulle de Ryhove: « Histoire des Palais et Château royaux de Belgique », qui a été mise à notre disposition.

Nous tenons encore à remercier tout spécialement Madame Anne van Ypersele de Strihou pour l'aide précieuse qu'elle nous a apportée et les conseils judicieux qu'elle nous a donnés lors de la mise au point de cette étude.

(1) Voir à ce sujet: M. L. Geerts « Le dossier aux innombrables surprises du parc de Bruxelles, dont la création fut controversée ». Dans les Cahiers Léopoldiens n° 14/62. Voir également « Brabant 10/1964 ».



Philippe de Champaigne

par C. DERIE

L n'est guère étonnant que des auteurs français aient classé ce peintre parmi les leurs alors qu'il est né à Bruxelles où il vécut son adolescence pour y revenir de temps à autre après des séjours en France.

Issu le 26 mai 1602, d'une famille rémoise, fixée depuis des générations en notre Capitale, certain auteur l'apparente à Bernard van Orley dont une des

filles se plaisait à entretenir le jeune Philippe des œuvres de son père et ces entretiens contribuèrent à l'inclination du jeune homme vers la peinture.

Tout jeune — vers ses neuf ans — il se plaisait à copier les estampes ou dessins qu'il avait l'occasion de voir. Vers la douzième année de Philippe, Henri de Champaigne plaça son fils chez un

peintre nivellois, Jean Bouillon, admis pour maître dans la gilde bruxelloise depuis 1606.

En ce temps là, les peintres n'avaient pas leurs pâtes préparées en tubes

Jean-Baptiste de Champaigne et Nicolas de Plattemontagne: « Double autoportrait », huile sur toile, signé et daté 1654 (Rotterdam, Musée Boymans).

comme aujourd'hui et Philippe passa le gros de son temps à broyer des couleurs. Il y resta quatre ans et nous le retrouvons chez le miniaturiste Michel de Bourdeaux, puis chez un maître inconnu, à Mons, et enfin, vers ses 20 ans, chez un original peintre anversois, Jacques de Fouquières, ami de Rubens qui, bien des fois, lui confiait les paysages de fond de certains tableaux.

En 1621, Fouquières — avec son jeune élève — quitta Bruxelles pour se diriger vers Rome avec l'espoir, comme pas mal d'autres artistes, de conquérir la gloire dans la Ville Eternelle.

Faisant route sur Paris où, à l'époque, Rubens alla soumettre les esquisses de la Galerie de Médicis au Palais du Luxembourg, certains auteurs pensent qu'ils firent le voyage ensemble.

Fouquières se vit anoblir par Louis XIII, oublia son élève et partit vers le Sud où il resta accroché en Provence y savourant les bons vins, la dive bouteille lui étant très chère.

Seul, Philippe cherche du travail et arrive chez un entrepreneur de peinture qui l'exploita à fond. Il y eut pourtant l'occasion de s'intensifier dans l'art du portrait qui, comme nous le verrons plus loin, fit sa gloire.

Malgré le départ de Fouquières, notre jeune peintre ne se trouva pas dépaysé dans ce Paris de Louis XIII, où de nombreux artistes belges: flamands, wallons et bruxellois se retrouvaient dans la paroisse de Saint-Médard où sur les bords de la Bièvre se brassait la meilleure cervoise bue dans le pays. On y rencontrait Van Mol, le peintre du Roi, le mariniste Plattenberg, l'animalier Snyders, le portraitiste Pourbus et d'autres compatriotes qui aimaient se retrouver au Cabaret de la Chasse, rue du Four.

Au Collège de Laon, où Philippe parvint à se loger, il fit la connaissance de Nicolas Poussin, encore relativement jeune et revenant d'Italie et qui exerça une grande influence sur notre Brabançon.

A l'atelier de Georges Lallemand, spé-

cialiste en cartons et modèles de tentures, nous trouvons un Philippe s'attachant trop à reproduire la nature, plutôt que d'observer les règles de la tapisserie.

D'après un dessin de Lallemand, il peignit un tableau représentant « Sainte Geneviève environnée du Prévôt des Marchands et échevins de la Ville de Paris ».

Remarqué par l'abbé de Saint Ambroise, intendand des bâtiments royaux, il fut engagé pour travailler sous les ordres de Duchesne qui, pour le compte de Marie de Médicis, décorait les galeries du Palais du Luxembourg où Rubens achevait une remarquable série de tableaux retraçant les principaux événements de la vie de la souveraine. D'aucuns diront même que ce fut Rubens lui-même qui recommanda le jeune Philippe de Champaigne auprès de l'intendant. Remarqué de ses brillants progrès notre Bruxellois en fut complimenté par l'abbé Maugis en présence de Duchesne.

Une lettre, dont on ignore la teneur, invitait Philippe à rentrer d'urgence à Bruxelles où pourtant il ne rêvait que de son classique voyage d'Italie, rêve que son ancien maître Fouquières avait empêché de réaliser.

Vers la Noël, il reçut une lettre de l'abbé Maugis lui annonçant que Duchesne venait de décéder et que la Reine-Mère désirait lui confier la succession du défunt.

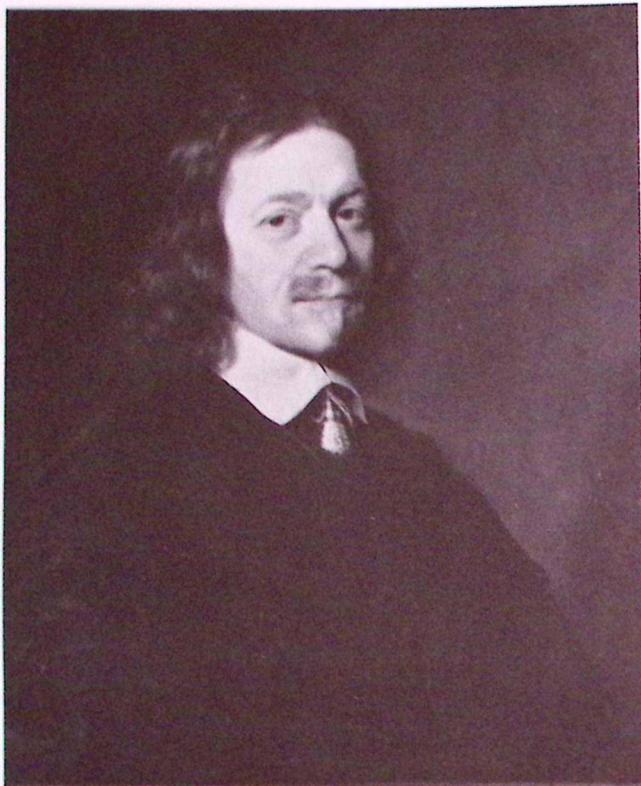
Ce fut le 10 janvier 1628 qu'il revint à Paris. Le 27 février suivant il mit les pieds dans les étriers de son ancien maître avec les avantages y attachés: logement au Louvre et 1.200 livres l'an. Adieu Rome!

Parmi tant de ses travaux, plusieurs plafonds du Luxembourg restent fort remarquables.

Resté en excellentes relations avec la famille Duchesne, il en épousa la fille aînée Charlotte, en l'église Saint-Gervais, le 30 novembre 1628. Marie de Médicis lui confia également le Val de Grâce, après quoi il obtenait ses lettres



Philippe de Champaigne: « Saint-Germain d'Auxerre », huile sur bois (vers 1638), 1 m 88 x 0,60 m. Provient de l'église Saint-Germain l'Auxerrois (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts).



Philippe de Champaigne: « Portrait d'homme », toile, 75 x 58 cm, daté en bas, à droite, A° 1650.

La carrière de Philippe ne cessa de se développer et il alla de succès en succès. Par contre, il subit de lourdes épreuves dans sa vie intime. En août 1638, il perdit sa douce compagne, ce qui lui fit quitter le Luxembourg pour s'installer chez ses beaux-parents, les Duchesne, dans la rue des Ecouffes. Cet endroit lui devenant trop bruyant, il alla se fixer dans une maison de la rue Mouffetard.

Richelieu venait de faire édifier l'église de la Sorbonne, à coupole. Il demanda à Philippe de Champaigne d'en décorer l'intérieur, ce qu'il réussit admirablement. On peut y remarquer le Père Eternel entouré des SS. Jérôme, Ambroise, Léon et Augustin, sur fond or. Le Cardinal n'eut pas l'occasion de voir cette œuvre terminée avant son décès. Après avoir connu une courte réapparition de son ami de jeunesse Nicolas Poussin, revenu d'Italie, Philippe resta seul avec son fils, ses deux filles étant entrées à Port-Royal.

Son activité n'en diminua pas et il eut l'occasion de voir défiler en son atelier une cohorte de personnages de marque. Dans le domaine du portrait, il avait atteint un sommet de vérité et d'objectivité d'autant plus qu'il y réunissait d'heureuse façon le réalisme de son pays d'origine à l'élégance et la finesse françaises. Tous ces portraits ont été popularisés par les graveurs les plus célèbres de son temps.

On pourrait s'étonner de ce que cet artiste n'ait pas fait de portraits de femmes. La raison en est cette vérité qui transpirait de toute son œuvre: jamais il n'aurait flatté le modèle.

Devenu membre de l'Académie de peinture, le 1er février 1648, il peignit la Cène qui se trouve au Louvre.

Philippe de Champaigne: « Présentation de Jésus au temple » (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts).



Les épreuves ne l'épargnant pas, il perd son fils Claude, en 1654, à l'âge de vingt ans, suite à une chute. Pour changer d'atmosphère Philippe revient quelque temps à Bruxelles dans sa famille. C'est à ce moment que l'archiduc Léopold, gouverneur de nos provinces, lui commanda la toile « Adam et Eve pleurant la mort d'Abel ». L'on raconte à ce sujet que l'artiste inconsolable choisit lui-même ce sujet qui rappelait sa douleur récente.

Son neveu Jean-Baptiste, peintre également, contribua à alléger sa douleur et Philippe l'amena à Paris. Il trouva en lui un collaborateur de mérite.

Vers 1650, la reine Anne d'Autriche lui commanda des « Scènes de la vie de Saint Benoît » pour l'église Val de Grâce, toiles qui se trouvent aux Musées royaux des Beaux-Arts, à Bruxelles.

Après avoir été nommé professeur et ensuite recteur à l'Académie, il exerça sa fonction en refusant tous émoluments qu'il faisait distribuer aux artistes nécessiteux.

En 1655, il peignit une toile restée célèbre: « Le Christ Mort » (au Louvre). Un auteur de l'époque écrit: « Il y a tant de vérité dans celle-ci, qu'on serait presque tenté d'admettre l'absurde légende selon laquelle le peintre aurait assassiné son modèle pour avoir devant soi de la chair vraiment morte et ensanglantée; mais il suffit de contempler ce corps livide, mystérieusement éclairé, cette face du Crucifié, noyée dans la pénombre pour démêler l'émotion du croyant. On ne serait point surpris d'apprendre que, parfois, l'artiste quittait ses pinceaux pour vénérer l'image du Dieu martyr. » (1)

Il retournera à la rue des Ecouffes où il avait vécu tant de belles années avec

son épouse et sa retraite après la mort de sa chère défunte. L'un de ses plus purs chefs-d'œuvre naissait là, en 1662: « Les Religieuses ». « On y voit la Mère Catherine (Agnès Arnauld) agenouillée près d'une chaise longue sur laquelle est étendue la Sœur Catherine de Sainte Suzanne, fille de Philippe de Champaigne. Depuis mars 1660, cette dernière était atteinte de paralysie. Les deux amies mirent toute leur confiance dans le Ciel et la guérison que l'on peut qualifier de miraculeuse se produisit le 6 janvier 1662. L'heureux père, pour commémorer cet événement qui mettait une fin merveilleuse à cette nouvelle épreuve, réalisa cette toile qui, après avoir orné le couvent où la chose s'est produite, s'en alla grossir les collections du Musée du Louvre. Dans ce tableau il n'y a aucune pompe, nul ornement ou allégorie, mais bien le mur

nu blanchi à la chaux où se lit l'inscription reconnaissante de Philippe de Champaigne. Les plis des robes sont roides et simples comme la Foi de ces deux religieuses aux mains pâles, aux lèvres décolorées, aux regards méditatifs encore plus qu'extasiés. Cette œuvre pieuse est humaine et c'est pourtant elle qui nous émeut si vivement. » (2) Malgré son séjour de 45 ans à Paris, il fit son autoportrait où l'on remarque au fond les tours de Sainte-Gudule et la flèche de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. (Musée du Louvre).

Le dimanche 12 août 1674, en sa demeure rue des Ecouffes, s'éteignit un peintre de grand talent qui n'oublia jamais son lieu natal: Bruxelles en Brabant.

(1) R.M. Van den Hauten Patr. III. du 29.5.49.
(2) Idem.

de « naturalité » française et qu'en 1629, il devint citoyen français.

Le roi Louis XIII lui passa plusieurs commandes pour le couvent des Religieuses du Calvaire. La célèbre toile: « Le Vœu de Louis XIII » fut exécutée en souvenir d'une promesse faite par le souverain lors d'un séjour à Lyon où une grave maladie menaçait ses jours. Le roi, des deux mains, y élève sa couronne vers la Mère de Dieu. Cette toile date de 1634 et orna durant 150 ans l'autel de la Vierge à Notre-Dame de Paris. Enlevée par les Sans Culottes, elle échoua au Musée de Caen.

Conformément à sa vie austère, Philippe entre en relations avec l'abbaye des Bernardines de Port-Royal, à Paris. Plusieurs toiles furent exécutées pour ce monastère.

En 1636, le Cardinal de Richelieu man-

de notre talentueux Bruxellois pour décorer le Palais-Cardinal, devenu le Palais Royal ensuite. Il s'y chargea de la galerie des hommes célèbres et d'un plafond superbe représentant « Apollon dominant les Arts ».

Pour montrer sa satisfaction Richelieu voulut s'attacher exclusivement l'artiste pour la décoration d'un château. Le peintre sut résister avec autant de fermeté que de déférence à cette offre. Le Cardinal ne put qu'estimer davantage l'homme qui éprouvait un si fervent attachement à son ancienne bienfaitrice Marie de Médicis avec laquelle Richelieu n'était pas toujours d'accord.

Philippe de Champaigne fit du Cardinal un des plus beaux portraits. Il a représenté le prélat debout, la tête tournée de trois quarts portant le Cordon du Saint-Esprit et tenant sa barrette de la main gauche.

A Rebecq-Rognon LE MOULIN D'HOUX

par Paul MARTENS



QUELLES sont les causes de la popularité croissante qui consiste à protéger ce qui reste encore du passé et qui mérite d'être connu?

Il semble qu'à l'époque où l'infarctus en est à son plein épanouissement, où il est nécessaire de vivre au rythme de la vie moderne, ce retour en arrière est nécessaire comme un calmant, pour retrouver le temps où l'on avait le temps de vivre.

C'est dans les premières années du XIXe siècle que de sérieuses améliorations se produisirent dans le matériel des minoteries.

Vers 1820, la mouture basse ou américaine transforma la majeure partie de nos moulins.

Elle donna naissance aux moulins si répandus, connus dans l'histoire de la meunerie sous l'appellation de « moulins travaillant au petit sac ».

Aux meules du moment furent substituées des meules plus serrées de manière à broyer le blé d'un seul coup.

Le moment venu, on portait sa récolte au moulin pour reprendre peu après la mouture.

Mais simultanément près des agglomérations, on construisit, pour l'alimentation de la population croissante, les moulins industriels.

En mouture haute, la transformation du grain en farine s'opère graduellement,

dans plusieurs appareils ayant chacun une fonction distincte et variable. Ce mode de broyage ne peut être pratiqué convenablement qu'au moyen de cylindres. Le grain est au préalable désinsectisé, lavé et séché.

Actuellement il n'est pas rare de rencontrer une de ces installations qui comprend des silos à blé d'un emmagasinage de 20.000 tonnes, un étage de moulins à cylindres d'une capacité de production de 120 t/24 h qui débitent jusqu'à 10 qualités de farine et une station d'ensachage à carrousels d'un rendement de 700 sacs de 50 kg à l'heure.

Cent ans après l'apparition de ces monstres, nos vieux moulins à eau, qui fonctionnent encore, en sont réduits à écraser des aliments pour bétail.

La plupart de ces moulins étaient des moulins banaux, l'usage en était imposé aux vassaux des seigneurs locaux, moyennant une redevance en nature ou en monnaie sonnante.

Les chemins conduisant aux moulins étaient l'objet de soins tout particuliers. La largeur de ces chemins était déterminée suivant qu'on parvenait à s'y rendre en charrette, uniquement à cheval ou simplement en portant le sac sur la tête.

Pour l'entretien de ceux-ci on établissait des péages, à l'aller comme au

retour.

Une réglementation stricte de la retenue et de la distribution des eaux nécessitait de bons rapports entre voisins.

Blottis au bord des petites rivières, l'un après l'autre ils s'arrêtent pour toujours.

Ne les laissons pas dans l'oubli.

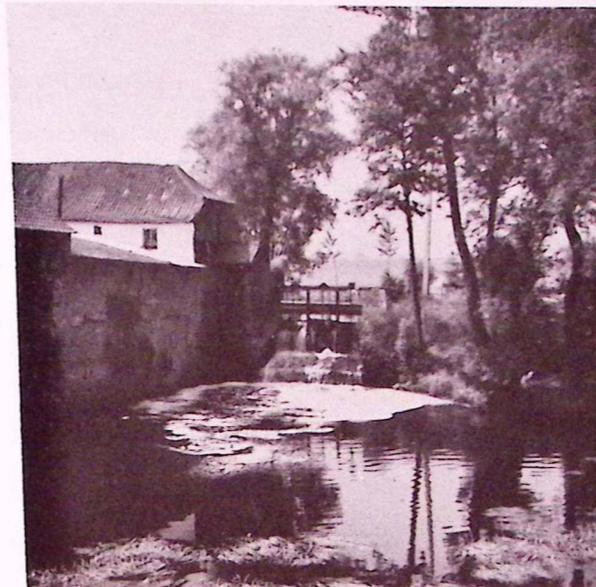
La presse, la télévision font une part de plus en plus grande à la sauvegarde du patrimoine national, et il est réconfortant de constater que les habitants de notre province ouvrent les yeux et sont décidés à le défendre.

Mais on ne peut espérer obtenir les crédits nécessaires à l'entretien, ou faire transformer un plan d'urbanisme qui sacrifierait tel ou tel moulin, si on ne persuade pas d'abord l'opinion publique de l'intérêt d'initiatives pareilles. Choisir et vous présenter ce moulin à eau de Rebecq-Rognon est ma modeste contribution à cette tâche délicate.

LE MOULIN D'HOUX

De la rivière s'élève lentement un brouillard léger et blanc. La Senne, ornée de son écharpe de gaze, sommeille au milieu des riches pâturages de la « Vallée des oiseaux ».

Jadis cette quiétude journalière était troublée par le bruit d'un tic-tac bien connu qui donnait le réveil.



Lorsque les timides premiers rayons du soleil éclaircissaient le paysage, les babillards du moulin d'Houx se faisaient entendre.

La rivière sursautait un moment au brusque brassage de son eau par la roue à aubes, ensuite à la manière d'un cœur qui se mettait à battre, des pulsations rythmées et régulières avertissaient les alentours que le meunier était au travail.

Aujourd'hui le moulin existe toujours dans son cadre de verdure qui a gardé toute la poésie d'un des plus beaux coins du Brabant Wallon.

Mais depuis quelques années au milieu de cette paix champêtre, il est à la retraite, il a cessé de donner l'animation au hameau.

Bien des détails montrent qu'il a entamé la lutte suprême contre la destruction.

Bâtiment pratiquement abandonné, il est dépouillé graduellement par des vandales amateurs de vieux objets, les intempéries et l'usure du temps font le reste.

LES ORIGINES DU MOULIN

Marin SMET et son épouse Jeanne-Catherine MATHYS avaient acquis le 17 Germinal de l'an 4 de la République (17 avril 1796) un terrain situé de part

et d'autre de la Senne.

La partie de gauche avait une superficie de sept perches ou 28 verges.

Celle de droite était de quinze perches ou 60 verges.

Cette acquisition avait été faite moyennant une rente perpétuelle de 48 florins des Pays-Bas, exigible chaque année à la Saint-André ou 30 novembre.

Marin SMET entreprit aussitôt l'édification d'un moulin, d'une maison et annexes nécessaires.

Vu le peu de solidité de la construction, à la première crue de la Senne, tout fut emporté par les eaux. Un malheur ne venant jamais seul, quelque temps après il perd sa femme. Homme courageux, qu'on ne peut abattre, il se console assez rapidement de tous ces déboires, puisqu'il convole en deuxième noces avec Anne-Marie DESCHUYTENER, dont la fortune personnelle lui permet de construire et d'achever le moulin et les dépendances qui portent encore aujourd'hui le nom de moulin d'Houx.

Pendant un quart de siècle cette entreprise familiale semble avoir fonctionné normalement.

Puis un jour, le 21 décembre 1824 vers une heure de relevée, ils se retrouvent tous dans une auberge proche de l'église de REBECQ, devant le notaire Royal Médée Joseph CARLIER.

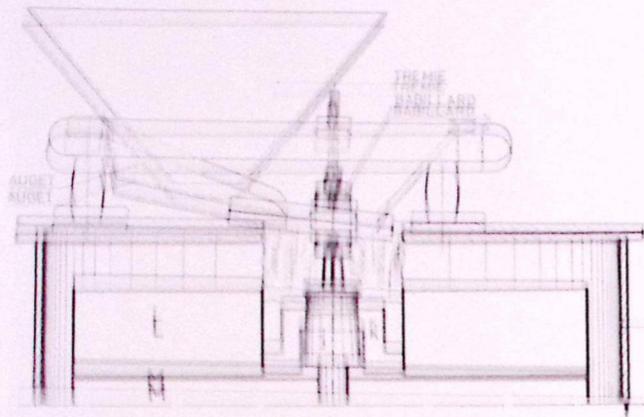
La communauté en voie de dissolution avait décidé, d'un commun accord, de vendre publiquement le moulin, la maison, les annexes et bien acquis, suivant divers arrangements.

En conséquence ils avaient fait placarder des affiches, annonçant que cette vente aurait lieu ce jour.

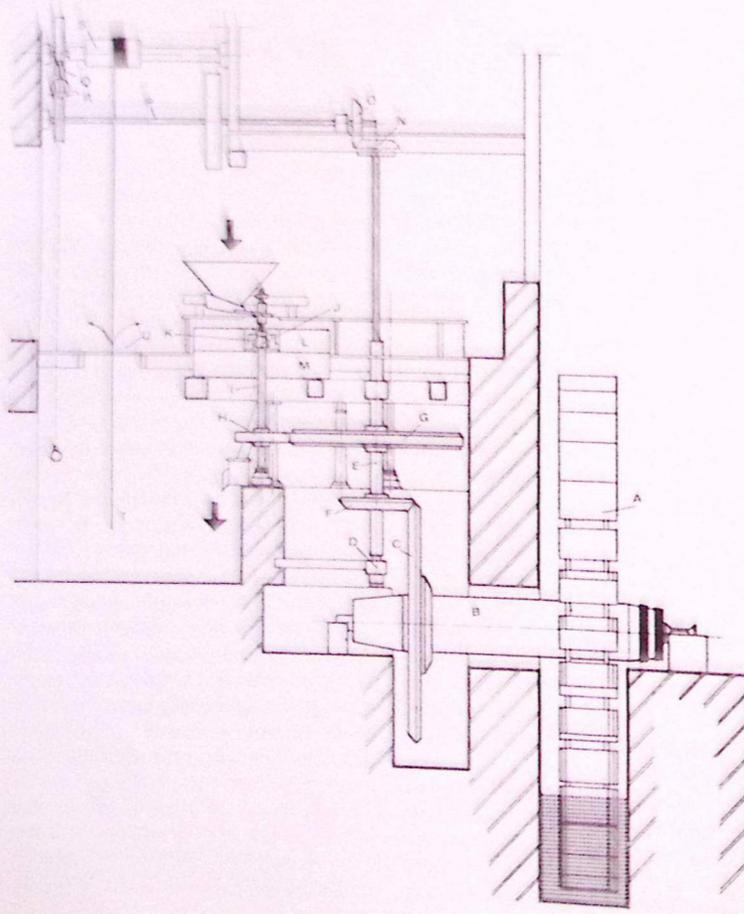
Il y avait là, Marin SMET, meunier et son épouse Anne-Marie DESCHUYTENER, les quatre enfants issus du premier mariage, Marie-Angélique SMET et son mari Jean-Baptiste DERDER, cultivateur à REBECQ, Marie-Thérèse SMET, célibataire, fille de ménage de son père, Pierre-Joseph SMET, meunier chez son père, Marie-Joseph SMET et son époux Jean-Antoine MAHY, meunier à Watermael, ainsi que leurs mandataires Jean-Jacques HALIN, praticien, Marie-Elizabeth SMET, fille issue du deuxième mariage, et son époux Augustin DELHAYE, cultivateur à Houx, ainsi que les deux témoins d'usage Charles BARTHOLOME, commissionnaire, et Charles WYVETHANT, meunier, tous deux de Rebecq.

Après diverses enchères survenues de part et d'autre le tout fut adjugé pour

En haut, à gauche: il n'y a guère, la rivière sursautait au brusque brassage de son eau par la roue à aubes; à droite: scène bucolique en amont du moulin.



Le distributeur de grain



la prix de trois mille cinq cents florins des Pays-Bas au Sieur Augustin DELHAYE cultivateur, l'un des intervenants, et son épouse Marie-Elizabeth SMET. Sur l'acte de vente il manque deux signatures, Marie-Thérèse SMET et Anne-Marie DESCHUYTENER ayant respectivement déclaré de ne pas savoir signer, ne l'ayant appris.

FONCTIONNEMENT DE LA MACHINERIE

Réglé par le jeu des vannes, la mise en action de la roue à aubes A entraîne un axe horizontal B et un engrenage conique C.

L'engrenage conique F fixé sur l'arbre vertical E actionne une couronne dentée G qui provoque la rotation d'une série de roues dentées H.

Chaque fer de meule I correspond à une paire de meules; le moulin comporte 3 paires de meules.

Les roues dentées H sont débrayables ce qui permet d'arrêter ou d'isoler une ou plusieurs paires de meules.

La meule gisante M repose sur le belfroi, elle est maintenue immobile sur cette charpente de chêne par des clames réparties à sa base et autour de sa circonférence.

La meule courante L se place sur la meule gisante, un étrier en fer forgé K, dont les extrémités sont engravées dans l'oillard, traverse une pièce spéciale J dénommée anille.

- A. Roue à 36 aubes, \varnothing ext. 5 m 40, large 86 cm
- B. Axe en bois, \varnothing 60 cm
- C. Engrenage conique, 116 dents en bois, rapportées, \varnothing prim. 100" (2 m 540)
- D. Crapaudine
- E. Arbre vertical de commande, \varnothing 130 et \varnothing 60 mm
- F. Engrenage conique, 40 dents, \varnothing prim. 34" (864 mm)
- G. Couronne principale, 156 dents en bois rapportées, \varnothing prim. 85" (2 m 158 mm)
- H. Roue dentée débrayable, 42 dents, \varnothing prim. 23" (584 mm)
- I. Fer de meule communiquant à L son mouvement de rotation
- J. L'anille réunit la meule L au fer de meule
- K. Etrier en fer forgé entraîne la meule L
- L. Meule courante, \varnothing 1 m 50
- M. Meule gisante, \varnothing 1 m 50
- N-O. Engrenages coniques, couple secondaire
- P. Axe horizontal pour manutentions diverses
- Q. Transmission pour élever les sacs
- R. Système de commande par tendeur
- S. Tambour d'enroulement
- T. Corde
- U. Trappe pour passage des sacs

Ci-contre: le moulin d'Houx (état actuel). Au centre et en bas: trémie et machinerie sont toujours en ordre de marche.

Placée au sommet du fer de meule l'anille entraîne la meule.

UN AVIS PERSONNEL

En général, quand la minoterie comporte trois paires de meules, on les installe à 120° l'une de l'autre concentriquement à l'arbre vertical de commande.

La disposition actuelle des 3 paires de meules (Fig. 1) tend à prouver qu'à l'origine le moulin débuta avec 2 paires de meules (Fig. 2) disposées de part et d'autre de l'arbre vertical de commande aux extrémités d'un même diamètre. Lors de la transformation, en plus de l'ajoute du tournant de meule C, les engrenages A et B ont été déplacés de 7° 30' vers le mur.

La distance X ne permettant pas un plus grand déplacement des archures vers la maçonnerie.

Il est bien évident que si, à l'origine, le moulin avait débuté avec 3 paires de meules, la cote X aurait été calculée en conséquence.

MANUTENTION

Les sacs de blé sont amenés du rez-de-chaussée à l'étage des meules par un système de levage très simple.

L'axe vertical E fait fonctionner en permanence un couple secondaire O.N.

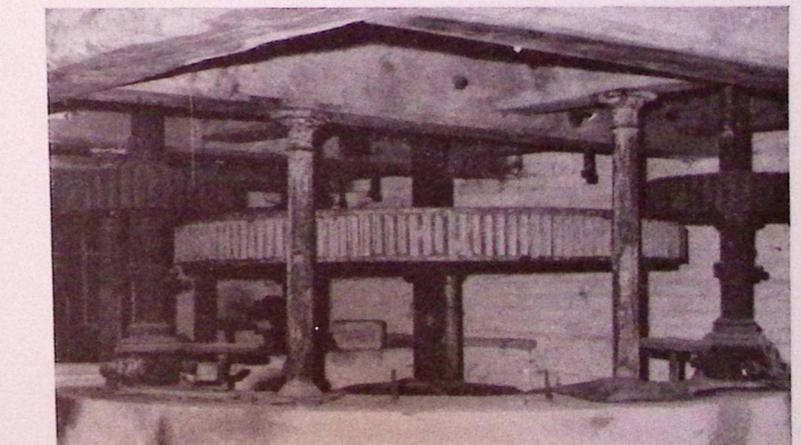
Une poulie à gorge placée sur l'axe horizontal P est reliée par une courroie en cuir, non tendue, à une autre poulie à gorge fixée sur un axe de bois qui porte le tambour d'enroulement S.

Il suffit de tirer la poignée de la chaîne, pour que la molette de l'étrier R tende la courroie.

A ce moment le sac de grain, préalablement attaché à la corde T, s'élève et pénètre par la trappe U à l'étage supérieur.

Le grain est versé dans une trémie. Ce distributeur de blé est fixé sur un bâti en bois qui se place sur l'archure qui enveloppe la meule.

Sous la trémie se trouve un auget dont un bras est maintenu contre le babil-



lard par une lanière de cuir attachée au bâti.

Le babillard est une pièce placée sur l'anille par une sorte de manchon, c'est elle qui produit les oscillations qui font tomber le grain dans l'œillard par secousses.

Le produit du broyage recueilli dans l'archure tombe par l'intermédiaire d'un conduit dans un registre, sous lequel le meunier dispose le sac à remplir.

LES MEULES

Les meules sont confectionnées en « quartz d'eau douce ».

Les plus importants gisements de cette pierre se trouvent en Seine et Marne. Cette industrie, essentiellement française, produisait pour la période de 1877 à 1900 environ 14.000 meules par an.

La construction des meules est un travail fort difficile.

Les meules du moulin d'Houx sont de dimension courante, soit 1,50 m de diamètre.

L'épaisseur varie entre 25 et 30 cm.

Une meule n'est jamais faite d'une même pièce; les silex meuliers ne se rencontrent qu'en morceaux de petites dimensions.

Chaque partie de la surface travaillante de la meule doit remplir une fonction spéciale correspondant à une qualité de pierre bien déterminée.

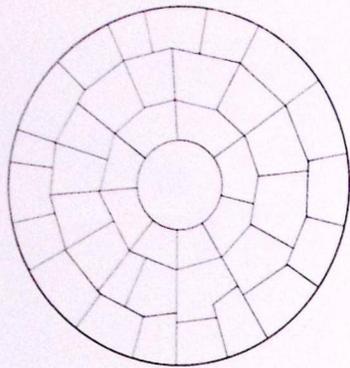
La face de travail de chaque meule est divisée en trois zones concentriques au trou central. Ces trois zones sont de l'intérieur vers l'extérieur: le cœur, l'entrepiéd et la feuillette.

L'ensemble est consolidé par deux fers, posés à chaud, à la façon des bandages de roues.

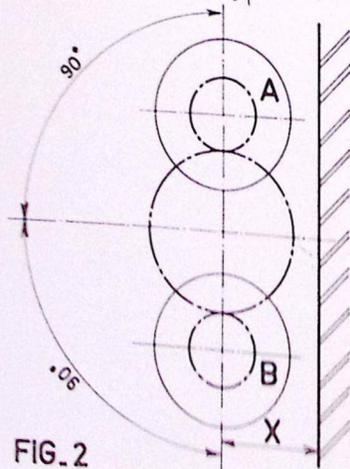
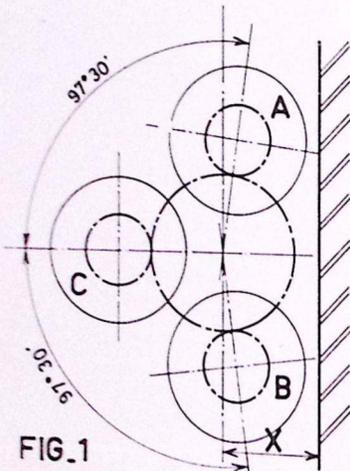
La surface travaillante des meules est creusée de rainures de formes et de dimensions variables, qui remplissent une triple fonction. Augmenter la puissance du broyage, faciliter la sortie du produit du mouturage et aider l'aéragé de celui-ci.

Les rayonnages de deux meules, celles-ci étant placées l'une sur l'autre en position de travail, doivent être de sens inverse et le sens de rotation doit chasser la mouture vers l'extérieur des meules.

A la construction, on les fait de même sens: c'est le renversement qui fait l'in-



Ci-dessus: assemblage des carreaux composant une meule.
Ci-dessous: La disposition actuelle des 3 paires de meules (fig. 1) tend à prouver qu'à l'origine le moulin débuta avec 2 paires de meules (fig. 2).



version des rayonnages, les sillons agissent sur le grain, le broient et le transforment en farine.

La vitesse des meules est d'environ 100 tours/minute.

Le travail des meules produit une usure des faces travaillantes; c'est ainsi qu'au bout de quelques jours de marche, le meunier devait procéder à l'opération de rhabillage.

Ce travail se faisait à la main, au moyen d'un marteau spécial; il s'agissait de donner 9 coups de marteau par centimètre afin de nettoyer et de planifier la meule, ce qui exigeait un tour de main exceptionnel.

Le rhabillage nécessitait l'enlèvement de la meule courante et son retournement complet. (Une meule de 1,50 m de diamètre pèse approximativement 1000 kg...!)

En général, on effectuait cette manœuvre au moyen d'une potence pivotant sur un axe vertical.

Ici, au moulin d'Houx, on travaillait au palan.

Si l'on considère les activités qui peuvent découler de l'ensemble d'une journée normale de travail, on s'imagine aisément la nécessité de l'exploitation du moulin par toute la famille réunie. Chacun des membres devait participer à la gestion de l'entreprise, ce qui impliqua nécessairement la coexistence de plusieurs générations sous le même toit.

On peut dire que l'organisation du moulin d'Houx est un exemple frappant d'une action menée par une famille préindustrielle.

L'ALLIAGE

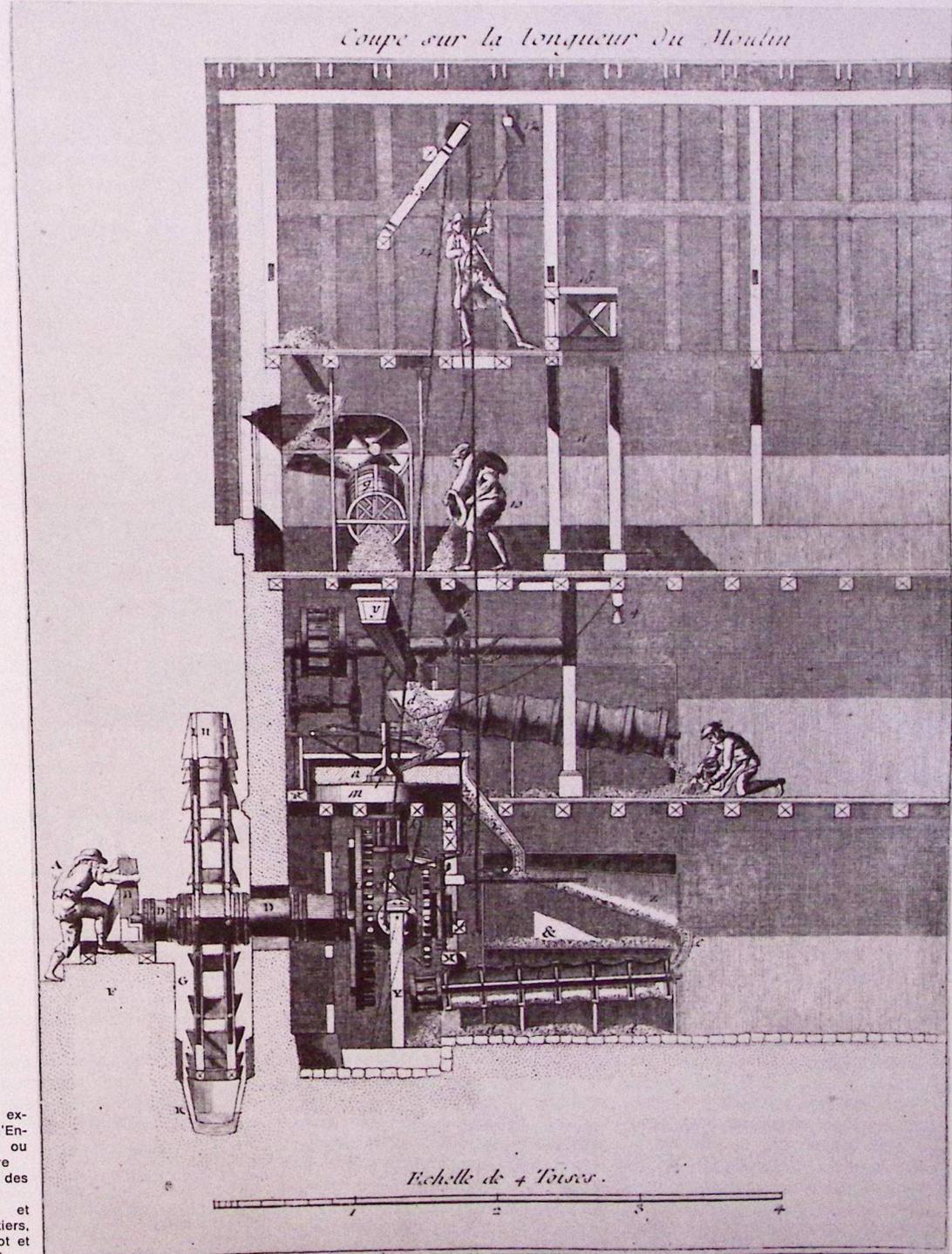
Il existe toujours dans notre Brabant de nombreux moulins à eau qui témoignent de la vie intense qui s'était établie le long de nos cours d'eaux.

Les ouvrages de vulgarisation ont tendance à n'en présenter que les aspects extérieurs, le cadre bucolique.

Cependant, il n'est pas d'industrie, pas de profession, qui n'aient leur langue spéciale, forcément ignorée des profanes.

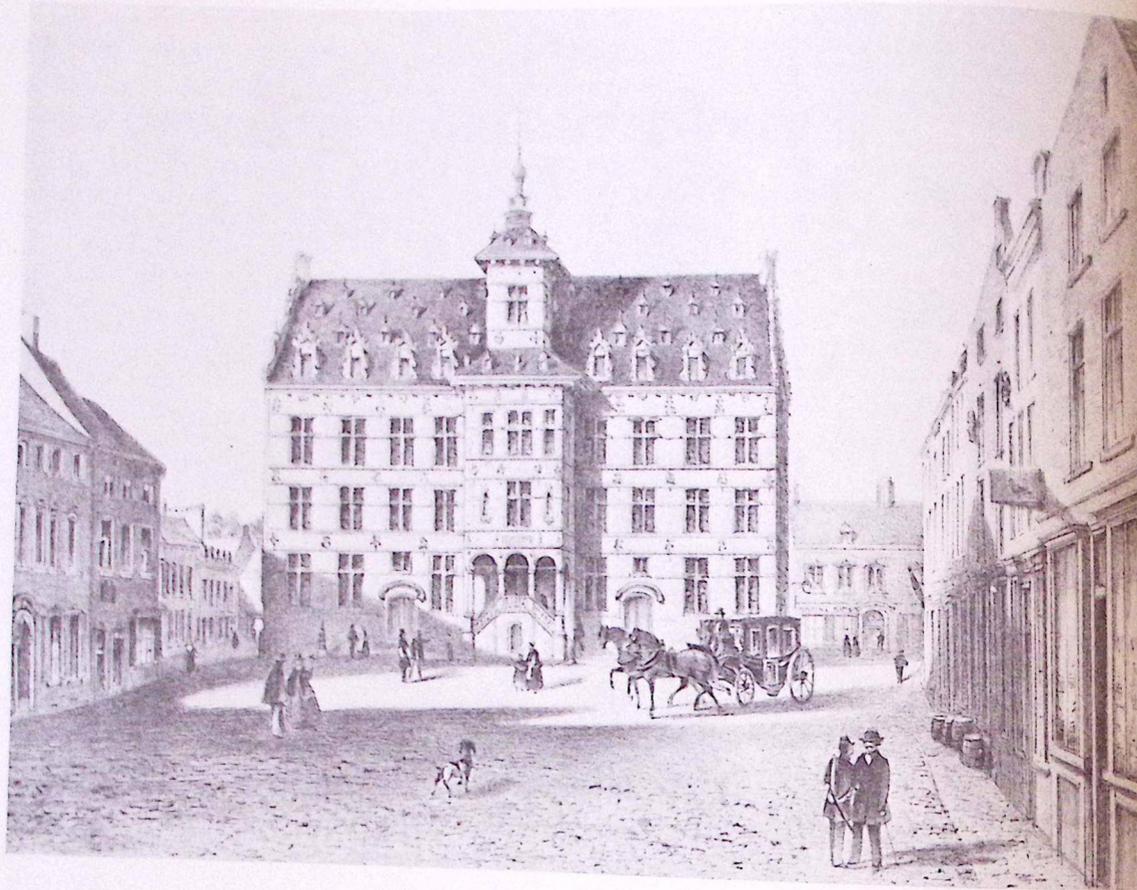
Pour vous présenter de la façon la plus complète ce moulin à eau, j'ai dû faire un alliage composé de deux choses précieuses, l'histoire et la mécanique.

Coupe sur la longueur du Moulin



Echelle de 4 Toises.

Planche extraite de l'Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Arts, des Sciences et des Métiers, par Diderot et d'Alembert.



L'hôtel de ville de Hal

par Marcel VANHAMME

J. Possoz, il y a un demi-siècle, se passionna pour l'étude de l'Hôtel de Ville de Hal (1). A cette époque, le monument présentait une belle somme d'inconnues et des déchiffrements restés hasardeux. Quant à l'histoire de la ville elle-même, Everaert et Bouchery, dès 1879, en avaient retracé avec érudition les traits principaux (2). D'autres travaux, plus fragmentaires, paru-

rent par la suite: la majorité d'entre eux s'attachait à l'évocation du riche passé de la basilique.

Hal — dont Albert Carnoy fait « Grande salle » ou « Marché » — constituait un bien allodial que sainte Waudru octroya à son monastère de femmes, à Mons, en 650.

La localité fit ensuite partie du Hainaut jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. En

1794, Hal appartenait au département de la Dyle. Par sa situation géographique, la cité subit fortement l'influence de voisinage de Bruxelles.

L'Hôtel de Ville, en 1864. Cette reproduction, due à Hoolans, est à comparer avec la gravure de 1845 (voir plus loin). Le rez-de-chaussée a pris sa forme actuelle. Une seule porte de chaque côté du perron. Toutes les fenêtres correspondent entre elles. Les bornes et chaînes ont été enlevées. Les niches sont vides.

L'HOTEL DE VILLE AVANT LE DIX-SEPTIEME SIECLE

L'édifice primitif occupait l'emplacement de la construction actuelle. L'environnement était bien différent des lieux que nous y connaissons de nos jours. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter le plan de la ville dressé en 1560 par Jacques de Deventer, époque où Hal comptait 2.122 foyers (1553).

En 1594 un violent incendie ravagea complètement la Maison communale ainsi que ses dépendances. Un an plus tard, alors que les ruines restaient présentes, l'archiduc Albert vint dévotieusement déposer son chapeau de cardinal aux pieds de Notre-Dame (21 février).

Le fastueux mariage de l'archiduc et de l'archiduchesse Isabelle eut Valence pour cadre. Dès le 20 août, les jeunes époux pénétrèrent aux Pays-Bas par Thionville et Luxembourg.

Ils arrivèrent à Hal le 4 septembre et reçurent l'hommage et les vœux des membres des Etats du Hainaut.

Les folles ovations qui fusèrent de toutes parts laissaient présager un règne heureux et une détente politique attendue par la population.

Le lendemain de cette belle journée halloise, les archiducs, comblés, faisaient leur entrée dans leur bonne ville de Bruxelles. Les habitants retrouvaient, enfin, des « princes naturels » qui allaient séjourner parmi eux.

LA RECONSTRUCTION DE L'HOTEL DE VILLE

Les travaux débutèrent vers 1608: ils touchèrent à leur fin en 1616. Cette période coïncidait avec la Trêve de Douze ans, signée à La Haye le 9 avril 1609 entre l'Espagne et les Provinces-Unies. La foi catholique triomphait dans les Pays-Bas du Sud. Le cauchemar des guerres de religion prenait fin. Les Hallois, pour leur part, se rappelaient les tentatives du chef calviniste Olivier van den Tymple qui, en 1580, s'efforça de s'emparer de la ville et d'ouvrir ainsi la porte du Hainaut à ses troupes. Ils songeaient, avec reconnaissance, à l'intervention miraculeuse de la Vierge, qui recueillit dans son tablier ouvert les boulets de canon tirés sur la cité investie.

Bien d'autres malheurs devaient s'abat-

tre sur Hal: la peste fit d'énormes ravages parmi la population civile qui souffrit encore des exactions commises par la soldatesque française et espagnole, durant le dix-septième siècle.

La Madone de Hal consolait tous ceux qui faisaient appel à sa pitié. Notre-Dame attirait quotidiennement, en certaines années, jusqu'à 90.000 communiants. On se prend à rêver aux foules immenses assemblées autour de l'église, devenue centre européen d'animation religieuse.

La région entourant la ville était encore en majeure partie couverte de bois et de bruyère.

En 1652, le Bois de Hal comptait neuf cents bonniers.

TOPOGRAPHIE ANCIENNE

La démolition — au milieu du siècle dernier — de certains bâtiments annexes de l'Hôtel de Ville, l'aménagement plus récent de l'arrière de l'édifice ont bouleversé l'état primitif du site. D'un côté — le long de la ruelle appelée *Vondel* ou *Vlonder*, passerelle ou passage s'ouvrant sur la Grand'Place — s'élevait la Halle-au-Blé; de l'autre côté, la ruelle du Jardin des Arbalétriers, ou de l'*Handbooghof*, était longée par un mur « dans lequel était pratiquée une porte surmontée d'une arcade donnant accès à une cour, au fond de laquelle s'élevait la seconde série de bâtiments comprenant l'hôtellerie l'*Ecu de Bourgogne*.

Entre les deux constructions se trouvait la cour de l'Hôtel de Ville ou « cour devant la Halle-au-Bled » (1). Au même endroit se greffait la Halle des Drapiers, élevée en 1362 (édifice remplacé ensuite par une Maison ou Halle-au-Blé, en 1432).

L'*Ecu de Bourgogne* — hôtellerie jouxtant la Maison commune — souffrit de l'incendie qui détruisit l'Hôtel de Ville à l'extrême fin du seizième siècle. La propriété devint bien communal, en 1600, et resta imbriquée dans les bâtiments civils.

L'arrière de ceux-ci comportait: une ancienne boucherie, désaffectée en 1721 et occupée ensuite par des bouchers et des particuliers fabriquant, moyennant le paiement d'un droit, leur propre bière; un marché au poisson, établi primitivement en bordure de la

Senne, plus tard derrière la Halle-au-Blé.

L'ECU DE BOURGOGNE DECRIT EN 1720

Une « maison et hôtellerie gisant en bas du grand marché tenant à la Maison de ville, par derrière à la rivière de la Senne et à une ruelle menante au jardin du serment de St-Georges ».

SA VENTE PUBLIQUE, LE 14 AVRIL 1766

Entreprise par les Bailli, Maire et Echevins de Hal. L'ensemble de l'Hôtellerie comportait des chambres, une grande écurie et un jardin. Le tout fut adjugé à un particulier pour la somme de 3750 florins.

L'Ecu de Bourgogne passa, au cours des années, en différentes mains, soit par héritage, soit par donation, soit par achat. En 1827, quoique portant encore son ancienne appellation, le vétuste immeuble avait perdu son affectation primitive.

Il convient de rappeler que le même immeuble comportait primitivement une Halle-au-Blé, la Halle à l'Avoine et une boucherie qui fut transformée en brasserie publique et magasin à bière. Les textes sont explicites à ce sujet: *de brouwery van het stadhuis, by de brug van den Vondel* (1721).

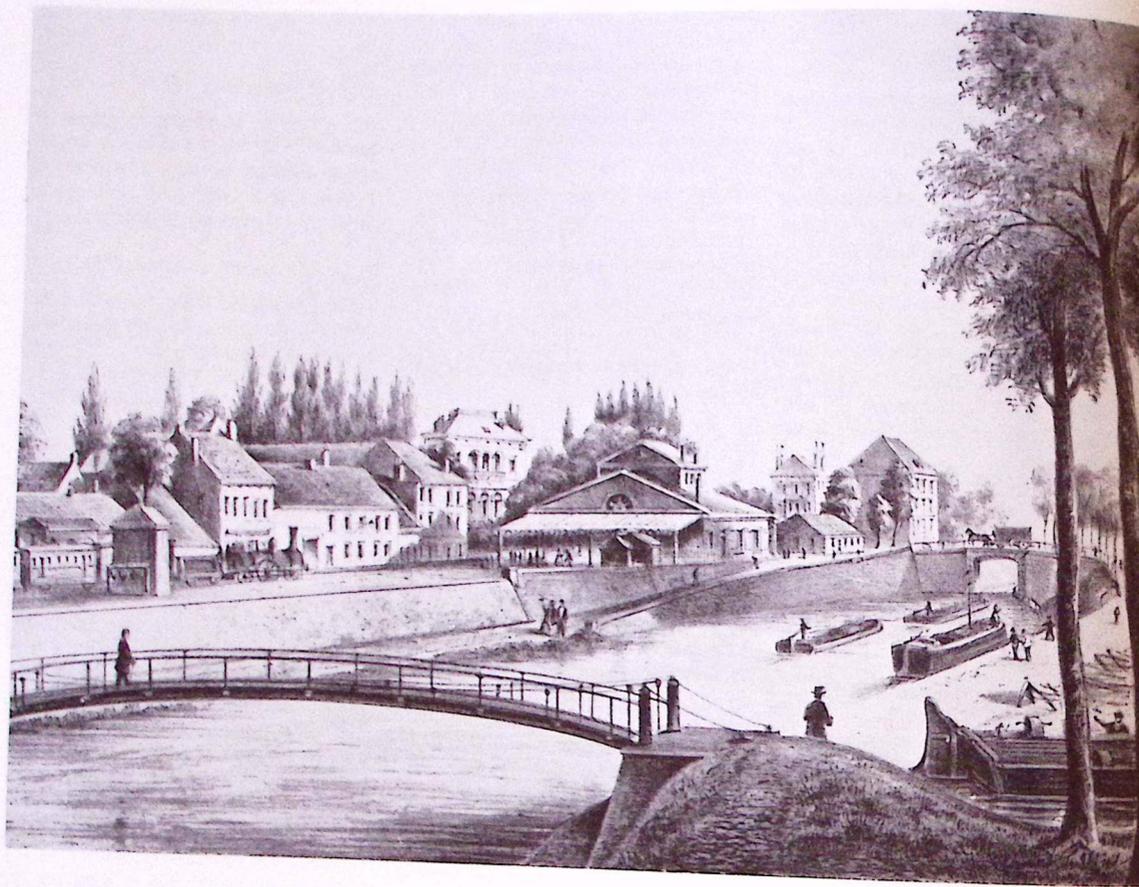
Une prison fut établie au rez-de-chaussée de la Maison communale.

Au mois de juillet 1834, la ville mit en location, par voie notariale: une maison située au-dessus de la Maison de Ville, les caves de celle-ci, un grenier situé au-dessus de la prison derrière l'Hôtel de Ville, un magasin établi en retrait de ce dernier.

UNE HISTOIRE DE « BRIGANDS »

Selon Everaert et Bouchery, « en 1798, des bandes armées, appelées *Brigands*, enlevèrent la plus grande partie des archives communales, les brûlèrent sur la place du Marché et mirent le feu à l'Hôtel de Ville, qui fut cependant sauvé à temps. On a découvert des vestiges de cet incendie criminel quand, en 1849, on renouvela le plafond de la Chambre échevinale » (2).

L'emploi du mot *brigand* prête à confusion. Pour en saisir le sens, il convient de placer ce vocable dans le contexte des graves événements politiques et sociaux du XVIII^e s. finissant. Eugène



Le canal de Charleroi, à Hal, et la station du chemin de fer. Lithographie. Joseph Hoolans (1863).

Gens connus un de ces paysans épris d'indépendance et qui habitait à l'époque aux environs de Louvain. C'était un « patriote » — nous dirions aujourd'hui un résistant à l'occupant étranger — révolté contre les conscriptions républicaines, honnies des terriens. En Brabant, le plus célèbre d'entre eux fut Charles-François Jacqmin, dit Charles de Loupoigne, né à Bruxelles le 14 mars 1761 et tué au combat le 21 juillet 1799 (3). Ce patriote et ses hommes s'abritèrent souvent dans la Forêt de Soignes et de là entreprirent de nombreuses expéditions contre les détachements français, les collaborateurs et les sympathisants de la République.

L'HOTEL DE VILLE AU DIX-NEUVIEME SIECLE
Depuis la fin du XVIIIe siècle, l'immeu-

ble menaçait ruines. Une catastrophe paraissait imminente. Elle se produisit dans la nuit du 1er au 2 décembre 1809. Tout un pan de mur de l'aile droite s'écroula, entraînant dans sa chute vertigineuse trois étages qui s'abîmèrent sur le sol. Au spectacle de ce désastre, la vue des vieux Hallois restait submergée de tristesse. Tous les documents administratifs jonchaient la Grand'Place. Des plâtras et des débris divers, on parvint à récupérer tous les dossiers, à l'exception d'un seul registre d'Etat-civil resté introuvable. Le bâtiment restait à reconstruire, mais sous quelle forme? Le maire mit le préfet en face de ses responsabilités civiles et proposa des solutions possibles en tenant compte des servitudes financières de la ville. Il convenait, en

tout premier lieu, d'expertiser l'état des murs restés debout et dont la construction remontait au dix-septième siècle. Afin de prévenir tout accident futur, on songea un instant à abattre la bâtisse, d'ailleurs en fort mauvais état. Par contre, d'autres avis penchaient plutôt en faveur d'une restauration très étudiée. L'architecte Wery fut consulté à cet effet: les frais du devis qu'il établit s'élevèrent à la somme de 13.468 F. Les fonds indispensables furent réunis grâce à la souscription volontaire des Hallois: ils s'engagèrent à verser leur quote-part complète endéans un terme



Les moulins sur la Senne, à Hal. Lithographie: Joseph Hoolans (1864).

de quatre ans. Parmi les 715 contribuables, 150 propriétaires demeuraient hors de Hal (24 janvier 1811). Ces prestations volontaires pour le rétablissement de l'Hôtel de Ville furent considérées, à l'époque, comme remarquables.

LE FLOT DES DISCUSSIONS

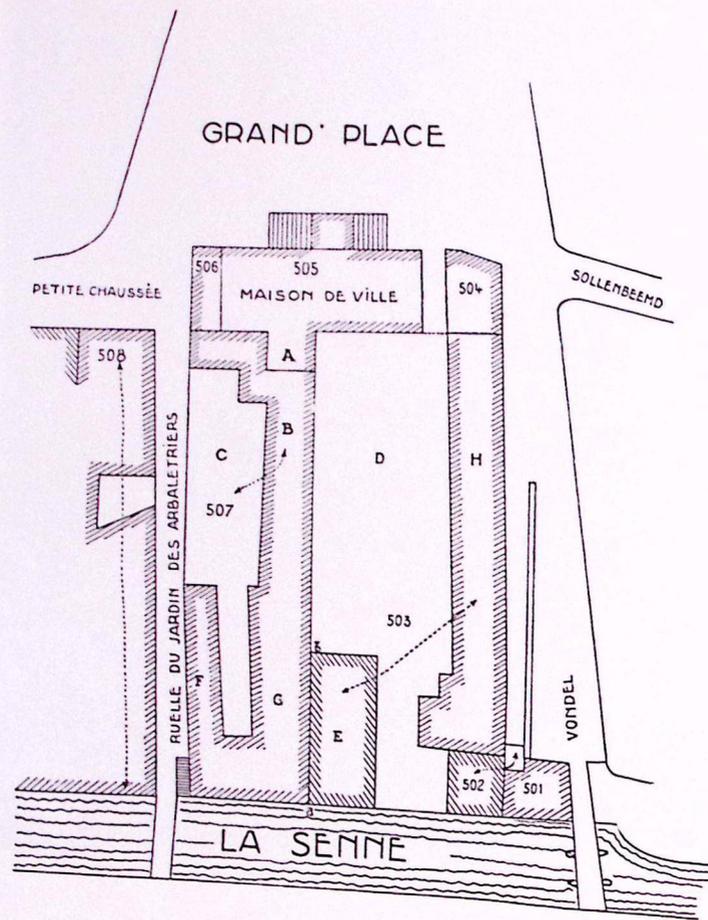
La restauration de la Maison communale suscita de longues controverses. Everaert et Bouchery considèrent que l'affaire fut mal résolue. Ils ne peuvent, entre autres, comprendre la raison pour laquelle on enduisit le bâtiment d'une couleur grise, du plus hideux effet. Une restauration valable devait, selon eux, tenir compte de l'intérêt archéologique de l'ancienne construction. Les monuments civils élevés en style Re-

naissance flamande étaient rares: les experts citaient le beffroi de Mons et les Hôtels de Ville d'Anvers, de Gand et de Hal.

Il n'est pas opportun de résumer — dans ces présentes pages — le contenu des procès-verbaux rédigés à l'issue des séances du Conseil communal de Hal et traitant des questions relatives à l'Hôtel de Ville. Comme dans tous les actes de ce genre, des faits anodins voisinent avec des problèmes qui, avec le recul, nous paraissent prioritaires. Mais, convenons que lorsqu'il s'agit de constructions de valeur archéologique certaine le moindre indice donne aux immeubles précieux leur vraie dimension.

Dans les dossiers administratifs on relève des préoccupations d'entretien des

bâtiments en cause, des demandes répétées de subsides: au sujet du vote des centimes additionnels, on apprend que les Hallois ont les contributions « en horreur ». Le bourgmestre Hannecart « reconnaissant les dispositions de ses concitoyens et appréciant l'état de gêne d'un grand nombre d'entre eux », outre sa part contributive, décida d'un don annuel d'une somme de trois cents francs. Ce bel exemple de civisme sera immédiatement imité par deux échevins de la commune. D'autre part, le Conseil, saisi d'enthousiasme, vota dans un même but un budget spécial annuel de



LONGUE SUITE DE TRAVAUX
D'AMENAGEMENT

Leur énumération peut paraître fastidieuse et cependant les aménagements entrepris progressivement sont heureusement cités dans les Guides touristiques éclectiques. Un bref exposé permettra d'ailleurs de mieux comprendre un monument historique tel qu'il est parvenu jusqu'à nous. Prenons l'Hôtel de Ville de Hal et les principaux travaux y exécutés notamment de 1848 à 1852. Nous avons: la reconstruction du « petit escalier », c'est-à-dire l'escalier donnant accès aux deux étages ainsi qu'au grenier et que les usagers connaissent bien (1848); la reconstruction du « grand escalier » (1849); la réédification des pignons Nord-Est et Sud-Ouest ainsi que la démolition de la maison adossée au premier de ces pignons (1850).

La reconstruction des deux pignons a une signification architecturale importante: elle permet de rétablir les fenêtres du rez-de-chaussée et de supprimer une porte de chaque côté du perron: un examen comparatif des façades de 1845 et de 1864 donne une idée des transformations dans l'aspect général du bâtiment.

Comme partout ailleurs, le passé de cet important monument civil est truffé de menus faits et d'anecdotes auxquelles les habitants de la cité sont particulièrement sensibles.

Un nommé Henri Taymans se vit autorisé à installer un atelier derrière la

Croquis de l'Hôtel de Ville de Hal et de ses annexes. Atlas cadastral publié par l'établissement Ph. Van der Maelen, de Bruxelles. La numérotation est celle de la section du cadastre. Les lettres majuscules du croquis ont été ajoutées par J. Possoz. n° 505: l'Hôtel de Ville et son perron en 1837; A: la cage d'escalier faisant saillie sur la face postérieure du monument; n° 506: section qui faisait partie de l'Ecu de Bourgogne (rez-de-chaussée); B: bâtiment du même établissement; C: cour de l'hôtel; G: son écurie; E: petite écurie bâtie contre la muraille de l'Ecu de Bourgogne; H: Halle-au-Blé; D: cour de l'Hôtel de Ville; n° 501: maison s'étendant au-dessus de l'entrée du pont sur la Senne; n° 504: maison louée à un particulier. L'Hôtel de Ville s'étendait au-dessus de cet immeuble tout comme — à l'autre extrémité (506) — au-dessus de l'Ecu de Bourgogne.

300 F (1844). L'aspect archéologique de la restauration ne fut guère perdu de vue puisque la Commission des Monuments sera consultée et examinera les plans dressés par l'architecte Suys. Quant à l'architecte provincial L. Spaak, il « dépassa ses attributions comme employé de la province ». Reconnaisant, le Conseil communal lui accorda sans discussion une rémunération spéciale. Enfin, à la lecture des divers procès-verbaux de l'époque, on est frappé du fait que les édiles communaux furent si attentifs à prévenir les dangers d'incendie et à traiter de questions intéressant la salubrité publique ou la sécurité des habitants de la cité.

ACQUISITION DE L'ECU DE BOURGOGNE
Ce vénérable vestige fut acquis par la

ville pour la somme de 15.000 F. L'école communale — qui occupait, avec des bureaux administratifs, le premier étage de l'ancienne Halle-au-Blé — fut transférée par la suite dans les locaux de l'Ecu de Bourgogne. L'histoire des diverses affectations de l'ancienne hôtellerie n'est pas pour autant terminée, comme nous allons le voir.

LE PONT SUR LA SENNE

Une décision du 10 juin 1843 permit le remplacement de la passerelle de bois de la ruelle des Arbalétriers par un solide pont en fer. Afin d'éviter les dépôts, non autorisés, d'immondices à cet endroit, l'escalier menant à la rivière fut supprimé. Par ailleurs, les chevaux, mulets, ânes et bêtes à cornes n'eurent plus accès à l'eau (10 septembre 1843).

Ci-contre: l'Hôtel de Ville, en 1845. La ruelle de gauche était dénommée 't Fondel; celle de droite est appelée rue des Arbalétriers. A l'entrée principale de l'édifice on voyait jadis une bretèche, de laquelle on lisait au peuple assemblé les édits et ordonnances. Le campanile renfermait la cloche de retraite, autrefois cloche banale. Dans leurs niches respectives, la Justice et la Vérité. Sur une des portes de gauche on lisait Stadswaeg (poids public). Le premier étage de l'Hôtel de Ville était occupé par les bureaux de l'administration et par l'école communale. Ci-dessous: Hal. Vue générale. Lithographie Joseph Hoo'ans (1862).



Maison communale sous réserve de l'abandonner endéans un préavis éventuel de quinze jours, de ne pas l'encombrer de bois, de n'y point travailler à la lumière et d'accepter la responsabilité d'un incendie toujours à craindre (1851).

Il y eut également des questions tenant aux locaux scolaires. L'architecte provincial envisagea l'édification d'une école moyenne dans la cour de l'Hôtel de Ville (1853). Mais l'évaluation des travaux fit abandonner temporairement ce projet.

La section de l'ancien Ecu de Bourgogne enclavée dans la Maison commune, fut louée provisoirement à un particulier (1854) tandis que des remises en état autorisèrent l'abandon au directeur de l'Ecole moyenne d'une seconde partie de l'ancienne hôtellerie. Ainsi donc, ce pédagogue pouvait jouir d'une habitation particulière.

D'autres locaux, cédés à la société philanthropique *Het Burgers Welzyn*, servirent d'entrepôt à des stocks de houille destinés à la classe ouvrière dans le besoin.

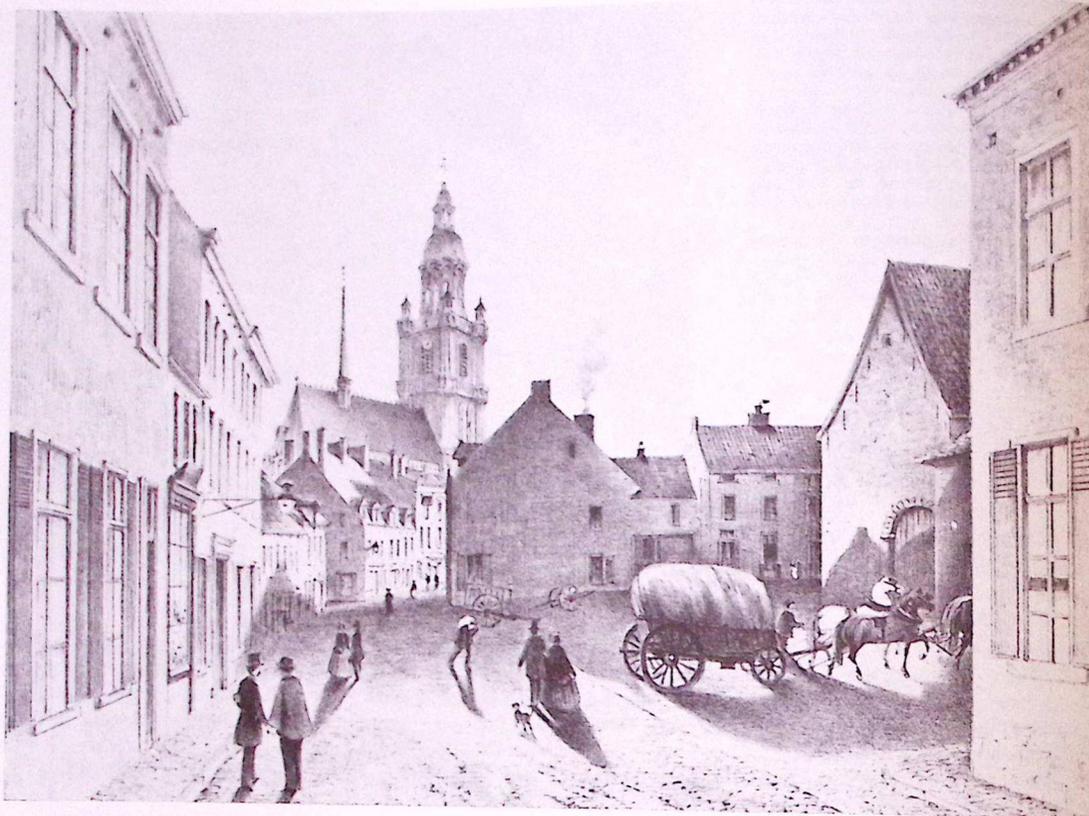
Tout ce demi-siècle hallois est bourdonnant de locations, de ventes et de démolitions de bâtiments vétustes. Ces entreprises communales provoquèrent habituellement des remous en sens divers. Par exemple, la vente de parcelles de terrains tenant à la ruelle Vondel, à la Senne, à la ruelle des Arbalétriers, à la cour de l'Hôtel de Ville, suscita une telle opposition que les opérations

envisagées ne purent se réaliser (1859). La vente publique de vieux bâtiments situés derrière la Maison communale, et ayant servi de prison, permit, après démolition, d'agrandir la cour et de prévoir l'établissement d'un Marché (1860). Les travaux publics échelonnés de 1860 à 1867 furent menés d'une manière trop cahotique et fragmentaire. L. Spaak,

auteur d'un premier grand projet, eut le tort de s'écarter du style particulier au XVIIe siècle. On lui préféra l'architecte Decurte, membre de la Commission des Monuments, consulté au sujet du remplacement éventuel du perron (1863).

Le 23 février 1866 se posa la question de l'alignement du nouveau marché, en vue de l'édification, par un particu-





Rue de Bruxelles, à Hal. Lithographie: Joseph Hoolans (1863).

lier, de plusieurs habitations, à côté du Pont de fer. La conception de la façade de l'immeuble entrevu fut confiée à l'architecte Joachim Benoît, un des bons élèves de Poelaert.

ENFIN, UN PLAN D'ENSEMBLE DE RENOVATION

Le 8 août 1868 est une date importante dans l'histoire de Hal car les décisions prises à ce moment mettaient un terme aux entreprises d'urbanisation sporadique. Répondant aux souhaits maintes fois exprimés par la population, le Conseil envisagea la construction d'une Ecole moyenne — avec pensionnat — sur un terrain longeant le Chemin de Paris (plan de l'architecte Decurte), l'édification d'une Ecole communale — avec habitation privée pour l'instituteur — sur l'héritage de la ville occupé par

le sieur Sprinael, la transformation du quartier qui deviendra celui de la place des Lions, l'érection d'une Ecole communale (architecte Hansotte), l'agrandissement de l'Hôtel de Ville comportant la construction de Halles couvertes (architecte Roussel), l'assainissement et l'embellissement de l'endroit dénommé *de Leide*, l'ouverture d'une rue large de huit mètres dans la ruelle Buysingen....

En ce qui concerne plus spécialement l'Hôtel de Ville de 1616, « devenu insuffisant pour le service administratif...; considérant que la Justice de Paix de l'important canton de Hal y est installée dans des locaux situés au deuxième étage; considérant que cette fâcheuse situation ne peut manquer de jeter le discrédit sur la magistrature de l'Ordre judiciaire et qu'il importe — dans l'inté-

rêt de tous — que la Justice de Paix soit installée dans des locaux bien appropriés, au rez-de-chaussée » le Conseil approuva les plans et devis de l'architecte Armand Roussel, de Bruxelles, le 7 août 1869. Cependant, le Comité provincial de la Commission Royale des Monuments et des Sites émit un avis défavorable, en date du 15 février 1870. Il jugea le projet peu heureux car nuisant à l'aspect de l'édifice en cause. Il se déclarait peu convaincu des critères architecturaux choisis.

LES STATUES DE LA FAÇADE DE L'HOTEL DE VILLE

Elles figurent respectivement la *Vérité* et la *Justice*. Œuvres du Polonais Godebski — gendre du violoncelliste Adrien Servais — elles remplacent deux statues dégradées datant du XVII^e siè-

renberg posséda dans les environs.

La façade arrière de l'Hôtel de Ville, revêche et dépourvue d'attraits archéologiques, regarde un vaste parking. La place Possoz — du nom de l'historien local décédé en 1940 — est actuellement inachevée. La Senne qui jalonnait le lieu ayant été voûtée, tout le pittoresque de l'endroit a été gommé. Ce n'est certainement pas un bras de la rivière, la *Leide*, qui coule paresseusement non loin de là qui pourrait réjouir le regard.

Le Parc lui-même ne manque pas d'une douce poésie provinciale. Plus loin, en direction de la station de chemin de fer, la large échancrure du canal Bruxelles-Charleroi charrie des eaux polluées.

SOUVENIR DES JESUITES

Les jésuites se montrèrent actifs à Hal, durant un siècle et demi (1621-1773). On rapporte qu'à leur arrivée, il n'y avait ni confessionnaux, ni confesseurs capables dans l'église de la ville.

Le bâtiment ayant servi de collège fut édifié en 1650. Plus tard, la construction abrita un hôpital. Elle fut classée par Arrêté royal du 30 décembre 1933 et souffrit d'un long abandon jusqu'aux jours d'aujourd'hui. Le vénérable édifice, fort joliment restauré, est destiné à abriter l'Académie de Musique — actuellement mal logée à l'*Arkenvest* — la Bibliothèque communale et un Musée de Folklore local et régional.

L'arrière de la haute et ancienne construction donne sur la *Possozplein*, dont il vient d'être question. A l'arête gauche du bâtiment, une inscription gravée sur la pierre bleue, indique la date du 16 août 1850, jour où la montée des eaux de la Senne atteignit ce niveau. La pierre, reposée récemment, provient d'une maison démolie près du pont de Vondel.

ADRIEN-FRANÇOIS SERVAIS

La statue figurant le célèbre violoncelliste meuble la Grand'Place, devant l'Hôtel de Ville. A.-F. Servais naquit à Hal le 6 juin 1807. Son père, cordonnier de son métier, occupait ses loisirs en jouant du violon à l'église et, les jours de liesse, dans les guinguettes des environs. Son fils Adrien, protégé du marquis de Sayve, bénéficia des excellentes leçons et conseils de C. van der Plancken, premier violon au Théâtre de la Monnaie.

En assistant à une audition du violoncelliste français Platel — professeur à l'Ecole royale de musique de Bruxelles — le jeune instrumentiste résolut de suivre la voie artistique du musicien qui l'avait subjugué. Puis, durant trois années, Servais fit partie de l'orchestre de la Monnaie. En 1833, sur les conseils de Fétis, il se fit entendre à Paris où il recueillit les acclamations des mélomanes. Le moment était venu de se faire entendre à l'étranger. Des tournées triomphales à travers l'Europe le conduisirent trois fois en Russie où il reçut les encouragements du tsar. En 1844, Berlioz qualifia Servais de « Paganini du violoncelle ».

A Saint-Petersbourg, le virtuose épousa Mlle Feyghin qui lui donna par la suite cinq enfants.

Revenu à Bruxelles, Servais enseigna au Conservatoire de la capitale (1848). Il organisa des concerts de musique de chambre, avec Vieuxtemps, Hubert Léonard, Fernand Kufferath et Joseph Gregoir. Il s'essaya, sans succès notable, à la composition. Il laissa trois concertos, treize fantaisies et des duos pour violon et piano. Mêlé à la vie de salon de l'époque, le brillant virtuose accueillit dans sa belle villa de Hal les noms prestigieux du moment: Franz Liszt, Vieuxtemps, Berlioz, Berlioz, Wagner, Gevaert, Hans Richter, Lamou-

reux...

Cette vaste villa, habitée jusqu'à sa mort par son propriétaire, avait été construite par l'architecte en vogue Cluysenaer. Elle a conservé, jusqu'à nos jours, ses caractéristiques: colonnes gothiques surmontées de colonnes ioniques au premier étage de la façade, médaillons figurant de grands compositeurs (Beethoven, Haydn, Rossini, Meyerbeer). Ces sculptures sont l'œuvre de son beau-fils, le Polonais Godebski. Adrien-François Servais mourut le 26 novembre 1866. Le lendemain du décès, on procéda à l'ablation du cœur du virtuose. Placé dans une urne, le cœur fut offert à la ville de Hal. On ne sait ce qu'il est devenu: pour certains ce souvenir aurait été déposé sous le monument commémoratif; pour d'autres, il aurait été inhumé près de la dépouille de l'artiste.

La villa Servais mérite un détour. Pour l'atteindre, le promeneur suivra la ligne de chemin de fer à proximité de la station. Il empruntera ensuite la *Vogelpers* durant une centaine de mètres puis pénétrera dans la rue Servais. Il découvrira sans peine la construction de Cluysenaer, malheureusement cachée par une habitation moderne portant le no 6. Il y a quelques années, la villa était encore bien dégagée et se dressait, solitaire, derrière une jolie pelouse. Aujourd'hui, les locaux qui connaissent les riches heures de la musique romantique abritent l'Institut du Sacré-Cœur.

Orientation bibliographique

1. J. Possoz, *Notice sur l'Hôtel de Ville de Hal, ses dépendances et ses abords* (Mémoires du Cercle Historique et Archéologique de Hal, no 2, 1925, p. 40 à 53).
2. Everaert et Bouchery, *Histoire de la ville de Hal*, Louvain, 1879.
3. Consulter l'article de C. Derie dans la revue *Brabant*, 1, 1972.
4. Guislain Albert, *Caprice romantique ou le Keepsake de M. Madou*, Ed. Lumière, coll. Témoignages, 1947.

L'HORLOGE DE L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES

par Liliane DECOSTER

MEME aux touristes courageux, il arrive de rater le coche. Ainsi, ceux qui gravissent, alertes, les 360 marches conduisant à la lanterne de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, sont loin de se douter qu'ils passent à côté d'une merveille. L'initié, lui, bifurque aux environs de la 150ème marche vers une porte poussiéreuse. Elle s'ouvre sur un hangar vitré, coincé entre de hautes voûtes gothiques. Là trône depuis plus de 150 ans une horloge immense. Son mécanisme est unique en Europe.

Les frères Sacré étaient fabricants de balances et bascules à Ruisbroek. En 1828, ils terminaient la construction d'une horloge-mère conçue pour communiquer, par régulateur, ses impulsions électriques à la cinquantaine de cadrans publics que comptait alors la Ville de Bruxelles.

SONNERIE FRANCAISE

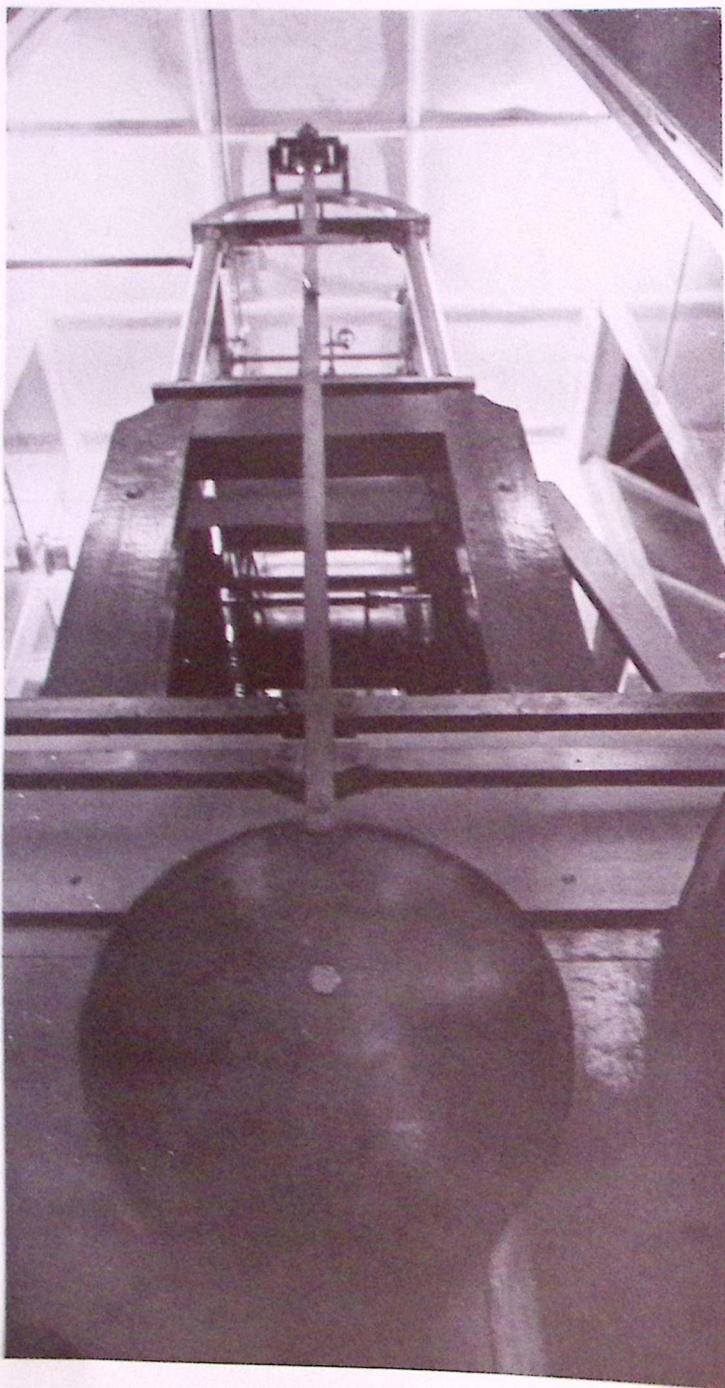
L'horloge, qu'abrite l'Hôtel de Ville, se présente comme un mécanisme à 3 cylindres, le premier correspondant au balancier, les 2 autres aux sonneries. La fabrication est en acier enrobé de laiton fondu, battu au marteau des jours durant, selon une méthode aussi ancienne qu'éprouvée.

L'horlogerie, comme tout métier vénérable, possède une somme de traditions multiples d'origines diverses. Ainsi, les carillons flamands égrènent les quarts d'heure avant de rappeler l'heure.

L'horloge de la Ville de Bruxelles, par contre, est dotée d'une sonnerie française à 2 cloches: une petite et une grande. Cette dernière sonne les heures. La petite sonne deux coups au quart, deux fois deux à la demie, et trois fois deux aux trois-quarts. A la demie, le rappel de l'heure précède les quarts.

Le cadran, placé depuis quelques années sur l'aile gauche de l'Hôtel de Ville et commandé par l'horloge-mère, a été inspiré d'une pendule gothique offerte, en 1432, à Philippe le Bon et conservée au Musée de Nuremberg.





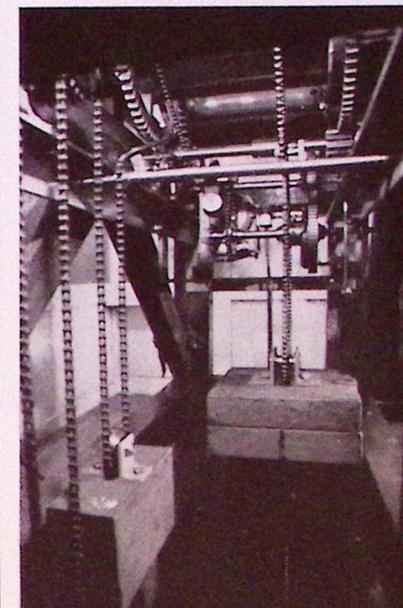
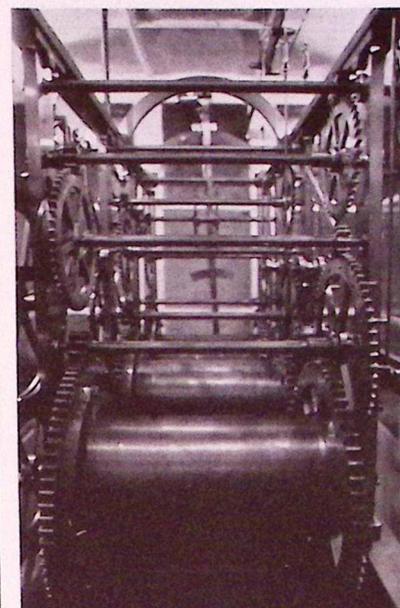
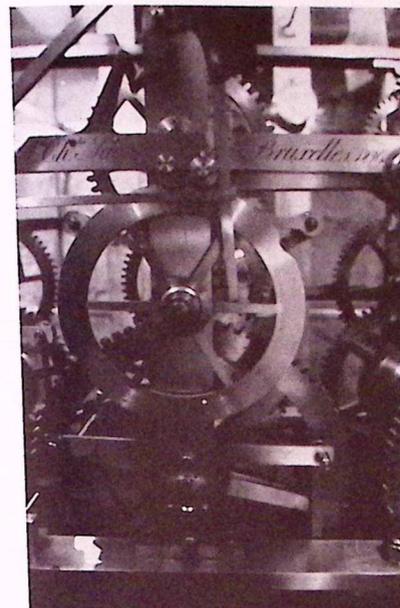
Le balancier pèse à lui seul 100 kg. Sur l'étrier, on peut lire: « Balancier de compensation inventé par A. Ch. Sacré de Bruxelles à Ruysbroeck ». L'originalité d'un tel balancier est d'utiliser un alliage de métaux dont les taux de dilatation respectifs se compensent, évitant des perturbations par allongement.

Les frères Sacré, fabricants de balances et bascules au début du siècle dernier, mirent plusieurs années pour concevoir et réaliser l'horloge-mère de la Grand-Place. Elle fut installée définitivement au niveau précédant la lanterne en 1829. Elle servait alors au fonctionnement de la cinquantaine de cadrans publics de la ville de Bruxelles.

Cette perspective de trois cylindres correspond au mécanisme de l'horloge: le balancier et deux sonneries.

Le poids moteur (800 kg avant électrification) est réduit à 2×125 kg. Autrefois, un ouvrier devait remonter tous les huit jours.

Le balancier, long de 2,25 m et d'un poids de 100 kg, est animé d'une pulsation de 45 battements à la minute, rythme plus lent que celui des balanciers ordinaires. Le poids initial (la « lentille » pour les horlogers) est un disque de fonte de 75 kg, suspendu à un fléau pourvu d'un étrier d'acier et de laiton. Cette particularité, le principe même du balancier, fut soumise à la compétence de M. Quetelet, sommité de l'Observatoire de Bruxelles à l'époque. L'utilisation conjuguée du laiton (alliage de zinc et de cuivre rouge) et de l'acier donne un « balancier compensé ». Cela signifie que les coefficients de dilatation respectifs du laiton et de l'acier s'annulent mutuellement. En effet, la dilatation du laiton (10 %) en allongeant le fléau aurait perturbé le réglage. Une autre originalité de l'horloge provient du système de la roue d'échappement. Ordinairement, une ancre à 2 palettes saisit à chaque balancement, une dent de la roue d'échappement. Au contraire, la mécanique des frères



Sacré possède 2 roues d'échappement. Ceci a simplifié la construction de l'ancre qui, de surcroît, résiste mieux à l'usure.

LE MOUVEMENT PERPETUEL

Remonter l'horloge-mère des cadrans publics de Bruxelles n'était pas une mince affaire. En mobilisant chaque semaine un ouvrier pendant une matinée entière, sans même compter les frais de déplacement, la merveille de la 153ème marche revenait très cher jadis. Les trois masses de plomb formant le poids moteur totalisaient près de 800 kg suspendus à des cordes de chanvre. La manivelle, aujourd'hui hors de service, s'adaptait successivement aux 3 roues (balancier et sonneries) enroulant le chanvre autour des cylindres massifs. On avait l'heure pour huit jours.

Restaurée en 1931, l'horloge fut électrifiée en 1955. Un moteur électrique

assorti de chaînes fut adapté en-dessous de l'ancien dispositif. Le poids est réduit à 2 masses de fonte de 125 kg. Un moteur de 220 Volts est branché jour et nuit sur secteur. L'horloge se remonte automatiquement toutes les heures, grâce à un culbuteur au mercure qui déclenche le moteur. En cas de panne électrique, ce dernier dispose d'une réserve de 12 heures. Quant au cadran, son histoire est mouvementée. Un cadran ornait la cour de l'Hôtel de Ville de 1835 à 1852. A cette date, Blaes, échevin des Travaux Publics, obtint qu'on supprimât, avec le cadran, le balcon Louis XVI, qui l'accompagnait. L'horloge-mère fut à nouveau dotée de cadran entre 1956 et 1960, mais une fois de plus, un architecte le fit supprimer.

Le cadran placé depuis quelques années sur l'aile gauche de l'Hôtel de Ville est commandé par l'horloge-mère qui n'en possède pas en propre. Il fut dessiné sur les conseils de M. ROMBAUT d'après une pendule gothique

offerte en 1432 à Philippe le Bon et conservée au musée de Nuremberg. Dans le pur style gothique flamboyant, les minutes ne sont pas indiquées, et les aiguilles, très grandes, gênent la lisibilité. Il a donc fallu interpréter plutôt que copier servilement le style. Les chiffres, par contre, ont été repris fidèlement au modèle d'époque.

1931 a marqué la date d'une résurrection pour un joyau mécanique et artistique méconnu. L'heure de Bruxelles, désormais automatique et électrique, est surveillée de près. Dix fois l'an, un horloger gravit l'escalier en colimaçon pour vérifier le pouls du Temps. Agé de presque 70 ans, il s'acquitte de cette tâche, obscure et grandiose à la fois, depuis 1931. C'est à cette date qu'il entreprit de restaurer, puis de faire électrifier la merveille méconnue qu'il couve amoureusement. Son excessive modestie et des impératifs hiérarchiques nous obligent à taire son nom. Mais il a déjà formé son successeur. La relève est assurée.

Le théâtre bruxellois à l'heure des festivals

SAISON d'été, pour les théâtres bruxellois, signifie relâche. Du moins pour le public de la capitale: les salles sont, pour la plupart, fermées et il semble, pour le profane, que toute activité théâtrale soit suspendue pendant les mois où, traditionnellement, les citoyens désertent en masse la ville pour des congés bien mérités. En fait, il n'en est rien: nos principales compagnies, elles aussi, désertent la capitale, mais ce n'est pas pour prendre des vacances, loin de là! C'est pour présenter à un public différent, au cours de divers festivals, les

pièces marquantes de la saison à venir. Ainsi, c'est la quatrième année que le Théâtre des Galeries passe une douzaine de jours sur les bords de la Meuse, à Dinant, pour y présenter en première les futures réalisations de sa saison bruxelloise. Comme toujours, dans ce genre de manifestation, ce sont les créations qui, on s'en doute, retiennent le plus l'attention du grand public et des critiques: ce sont elles qui, dans les mois à venir, seront la base même de la saison dans notre capitale. C'est ainsi que nous avons pu assister à la création en langue française en

par Christian LANCINEY

Belgique de « *Avenue des Myosotis* » (Ne m'oubliez pas) de l'auteur britannique Peter Nichols. Ce dernier, on s'en souvient, est l'auteur de « *Un jour de la mort de la petite plante* » et de « *Santé Publique* », représentés il n'y a guère sur les scènes bruxelloises avec un très grand succès. « *Avenue des Myosotis* » à Londres, en 1970, avait connu un réel triomphe. Cette nouvelle pièce de l'auteur anglais « dans le vent » allait-elle être une réussite dans l'adaptation française de Claude Roy? On aurait pu le penser. Nous assistons en « flash-back », à la vie d'un homme de quarante ans, un de ces hommes comme on en rencontre des milliers chaque jour dans la rue, qui se penche sur son passé et qui tente de faire le bilan de son existence. En fait, ce qu'a voulu prouver Peter Nichols dans sa pièce, c'est la permanence de l'éternel fossé qui se crée automatiquement entre les générations. Un fossé qui, semble-t-il, est toujours pareil à lui-même... Frank, le personnage central de la pièce, a jugé son père dans sa jeunesse et l'a trouvé beaucoup trop intransigent à son goût. Il s'est juré de ne jamais lui ressembler. Mais nous le retrouvons aujourd'hui tout pareil à l'auteur de ses jours, sans même qu'il

Debout: Georges Pirllet et Georges Aubrey; assises: Francine Vendel, Irène Vernal et Nicole Lepage (de gauche à droite) dans « *Pour le moins bon... et pour le pire* » de J.B. Priestley.



Serge Michel et Christiane Lenain dans « *Croque-Monsieur* » de Marcel Mithois (Théâtre Royal des Galeries).

A l'arrière-plan: Francine Blistin et Jean-Pierre Lorient; à l'avant-plan: Roland Depauw et Olivier Monneret dans « *Avenue des Myosotis* » de Peter Nichols.



en ait conscience...

Disons-le franchement: Peter Nichols nous a déçu avec « *Avenue des Myosotis* ». Elle montre tous ces petits riens qui font l'ensemble de l'existence d'un homme. Mais ces petits riens sont tellement inconsistants que le récit en souffre: il en devient embrouillé, lourd, et parfois difficile à suivre. Ce n'est ni à la mise en scène de Jacques Joël — comme toujours, elle est pleine de trouvailles humoristiques — ni à l'interprétation qu'il faut, dans ce cas, adresser des reproches, mais bien au texte lui-même, qui gagnerait certes beaucoup à être élagué... Jean-Pierre Lorient est un Frank fort émouvant. Il est entouré d'une distribution qui ne mérite que des éloges: Fernand Abel, Francine Blistin, Irène Vernal, Marie-Ghislaine Bernard, Jacques Lippe, Olivier Monneret, Suzanne Vanina et Roland Depauw.

Avec « *Pour le moins bon... et pour le pire* » nous assistons, cette fois, à la seconde création en langue française, toujours par la Compagnie des Galeries, d'une pièce de l'auteur anglais — encore! — J.B. Priestley, adaptée par Louis Boxus.

Imaginez trois ménages écossais d'âge mûr, au début de ce siècle. Et tentez de vous figurer que brusquement — exactement le jour où ces trois couples fêtent leurs noces d'argent — un coup de théâtre (c'est vraiment l'occasion

où jamais d'employer cette expression!) vient bouleverser un ordre qui semblait à jamais établi: les trois ménages n'ont jamais été mariés, le pasteur qui les a unis jadis n'en ayant pas le pouvoir... On devine aisément les réactions en sens divers que cette nouvelle et inattendue situation va faire naître. Réactions que nous préférons ne pas énumérer, pour ne pas « tuer » les rebondissements de la pièce. En tout cas, c'est un spectacle drôle, voire cocasse: il suffit, pour en être persuadé, d'entendre rire la salle. Mais, pour notre part,

nous trouvons l'action un peu mince, et l'histoire en est bien plus conformiste et bien plus morale qu'on pourrait l'imaginer à la lecture de ces lignes. L'interprétation, de son côté, est vraiment digne d'éloges. Les trois ménages sont plus vrais que nature. Nicole Lepage, Irène Vernal, Francine Vendel, Jacques Lippe, Georges Pirllet et Georges Aubrey campent les trois couples avec un brio qu'il convient de souligner. Une brochette de comédiens talentueux leur donnent la réplique: Jacques Courtois, Jean Hayet, Francine



Blistin, Robert Roanne, Yvette Merlin, Serge Darlon et Olivier Monneret. Comme toujours, Jacques Van Nerom nous présente un décor bien monté et des costumes qui sont un régal pour les yeux.

De retour à Bruxelles, la même Compagnie des Galeries nous a présenté un spectacle qu'elle avait déjà joué à Ostende, au Casino, pendant les mois d'été: «*Croque-Monsieur*» de Marcel Mithois, et que les galas Karsenty nous avaient déjà interprété à Bruxelles il y a de cela 5 ans avec dans le rôle principal la vedette comique Jacqueline Maillan. Ce rôle est interprété cette fois avec une extraordinaire présence par Christiane Lenain: on peut affirmer sans rire qu'elle «*brûle les planches*» et son jeu nous a paru supérieur à celui de sa devancière. Toute l'action de «*Croque-Monsieur*» repose en effet sur les épaules de Christiane Lenain: Coco Baisos est une jolie femme devenue riche par de successifs mariages. Cinq fois, elle s'est retrouvée veuve... mais en gravissant chaque fois une marche vers la fortune. Lorsque se lève le rideau, elle est une fois de plus veuve... mais ruinée. Pauvre comme au temps de sa jeunesse, Coco va mobiliser toutes les forces vives de son tempérament — Dieu sait si elle en possède! — pour chasser le nouveau mari fortuné, le multimillionnaire qui la mettra à l'abri du «*besoin*», elle et ses deux enfants. Cela, c'est tout l'argument de la pièce, riche en situations comiques, mais dont la vraisemblance ne nous apparaît pas claire pour autant. Mais la mise en scène de Jean-Pierre Rey a su la truffer de trouvailles ingénieuses et cocasses qui déclenchent l'hilarité du public du début jusqu'à la fin de la représentation. Et si l'ensemble, à la réflexion, semble fort saugrenu, le spectateur n'en a pas moins passé une agréable soirée de détente. D'autant plus que l'équipe de comédiens qui entoure l'éblouissante Christiane Lenain met tout en œuvre pour cela par son jeu remarquable: Serge Michel — impayable comme toujours — Robert Roanne, Jean Hayet, Irène Lorent, Marie-Ghislaine Bernard, Olivier

Monneret, Francine Vendel, Georges Pirlet, Francis Mahieu et Jacques Courtois.

Mais toute l'activité théâtrale — et c'est heureux — n'avait pas déserté la capitale au cours de cette saison d'été. C'est ainsi que nous avons pu assister, dans le cadre de l'animation de la Grand'Place, à un spectacle pour le moins... déroutant présenté par le Laboratoire Vicinal: «*Tramp*».

«*Tramp*», en anglais, c'est un cargo qui vagabonde de mer en mer, une sorte de vagabond des océans qui charge son fret au hasard des escales. Sur la Grand'Place, c'est une plate-forme mobile où évoluent des acteurs qui se dépensent sans compter pour réaliser un voyage dont on ne voit pas l'issue. Si nous affirmons qu'ils se dépensent sans compter, c'est spécialement de l'effort physique que nous voulons parler: ils se démènent, rient, se contournent comme des vers, utilisant des accessoires aussi insolites que des moules à gaufre et marchant sur des... fers à repasser. Le tout dans des costumes bizarres et réduits à leur plus simple expression: un pantalon blanc, avec pour les interprètes féminines, deux obus de métal tenant par on ne sait quel sortilège: l'un d'eux, d'ailleurs, s'arrangea pour choisir la liberté au cours de la représentation... Tout cela se déroulant dans une atmosphère de ballet échevelé dont le moins qu'on puisse dire est qu'il captiva un public de badauds nombreux et enclins au rire. En bref, ce fut plus une séance de gymnastique collective qu'une soirée théâtrale, qui fascina néanmoins le public. Néanmoins, l'aspect «*surréaliste*» de cette représentation n'eut pas l'air de convaincre outre mesure les spectateurs...

D'un genre absolument différent fut le spectacle que présentait, toujours dans le cadre de la Grand'Place, la compagnie «*La Naissance*»: «*La complainte de Mandrin*» d'André Benedetto. Toute la pièce est basée sur l'argument suivant: la nécessité de troubler l'ordre établi pour venir en aide aux faibles et aux opprimés. Et si l'on assiste à la reconstitution de l'histoire du célèbre

brigand Mandrin, pendu à Valence en 1755, on y rencontre aussi des personnages aussi inattendus que Tyl de Limbourg et les modernes Tupamaros. C'est tout le drame des «*petits*» écrasés par la société qui les entoure qui est ainsi évoqué, dans le cadre prestigieux de notre Grand'Place, au son des cornemuses et des tambours. Hélas! A Bruxelles, il pleut souvent et c'est sous la pluie que se déroula la première de «*La complainte de Mandrin*». Sans pour autant faire fuir le public, qui demeura stoïquement jusqu'à la fin de la représentation... et bien au-delà, puisque des groupes de spectateurs se mêlèrent aux comédiens pour continuer le dialogue au-delà de la pièce. Ce fut en tout cas une excellente initiative qui pourrait, à l'avenir, rendre à notre Grand'Place cette destination de forum public qu'elle a perdue depuis belle lurette.

Avec Jacques Crahay, Nicola Donato, Jacques Drouot, Chantal Lempereur, Hubert Mestrez, Viviane Tournelle, Marie-Françoise Manuel, Maïté Nahyr, Martine Roquet, Christian Roux, Yannek Allen et Jacqueline Tison.

Au Théâtre de Quat'Sous, on affichait «*Trois pièces à louer*» de René de Obaldia. «*Trois pièces à louer*», si on la compare à d'autres œuvres du même auteur, telles que son succès «*Du vent dans les branches de sassafras*» nous est apparue comme bien faible. Il s'agit, en fait, de trois petits actes qui traitent tour à tour du conflit des générations, du troisième âge et de ses problèmes, et des conflits ménagers. Tout cela, avec comme toile de fond, l'absurde dont Obaldia joue avec la maîtrise que l'on sait. L'interprétation en est assurée par Roland Ravez, Claude Grandclaude, Frédérique Frahan, Jacques Hofman et Olivier Monneret.

Le théâtre «*Poème*», de son côté, nous a invité à une représentation organisée dans le cadre historique du château d'Ecaussinnes-Lalaing: «*Frondes, triponneries et mazarinades*», un choix de textes de Ménage, Scarron, Vauban, de Bergerac et bien d'autres anonymes qui ne se risquaient pas, à l'époque, à heurter de front la susceptibilité du

cardinal Mazarin. La première partie du spectacle, monotone et longue, nous décrit en détail la situation misérable de la France sous le début du règne de Louis XIV. Malgré le talent des récitants, malgré le décor prestigieux de la salle d'armes du château où se déroulait le spectacle, on se surprénait à penser à autre chose. Puis vint l'entr'acte, et la seconde partie réveilla de suite l'intérêt dès qu'apparut enfin Mazarin et que se déroulèrent les féroces «*mazarinades*», ces pamphlets violents qui, par certains aspects, nous apparaissent bien actuels. Christian Léonard, Monique Dorsel, Danièle Ricaille, Marianne Casimir, Michel Cobru et Yves Bical méritent que l'on souligne le goût et la recherche poétique avec lesquels ils interprétèrent des textes aussi différents... et aussi explosifs. Jacques Viala, dans le rôle de Mazarin, mérite certes qu'on l'applaudisse tout spécialement.

Côté néerlandophone, au Festival de Knokke, nous avons pu revoir «*De mensen van hiernaast*» (How the others Half Loves) du jeune auteur britannique Alan Ayckbourn, et dont nous avons longuement parlé ici, dans cette rubrique, au début de l'année. C'est avec cette pièce — un succès de rire garanti dans la mise en scène de Nand Buyl — que le Koninklijke Vlaamse Schouwburg reprendra sa saison bruxelloise. Nous y avons également revu «*Trijntje Cornelis*» de Constantijn Huygens, dont nous vous avons déjà rendu compte. Une création nous était cependant offerte par le KVS: «*De Keuken*» (La cuisine) de Arnold Wesker. C'est toute la vie de l'«*envers du décor*» qui se déroule devant nos yeux: celle de la cuisine d'un grand restaurant où ne pénètre jamais la clientèle. Nous assistons, au milieu de ce microcosme survolté aux heures de pointe, aux conflits inévitables qui naissent d'eux-mêmes entre les hommes et les femmes

La Grand-Place de Bruxelles a prêté son cadre prestigieux à la pièce «*La complainte de Mandrin*» d'André Benedetto qu'interpréta la Compagnie «*La Naissance*». Ci-dessus et ci-contre: metteur en scène, décorateur et comédiens participent de concert à la plantation du décor.



travaillant dans une ambiance comparable à celle de Chaplin dans «*Les temps modernes*» et où les problèmes humains ne trouvent pas directement leur solution... La régie de Senne Rouffaer est, comme toujours, menée de main de maître, et il lui faut ici diriger toute la compagnie

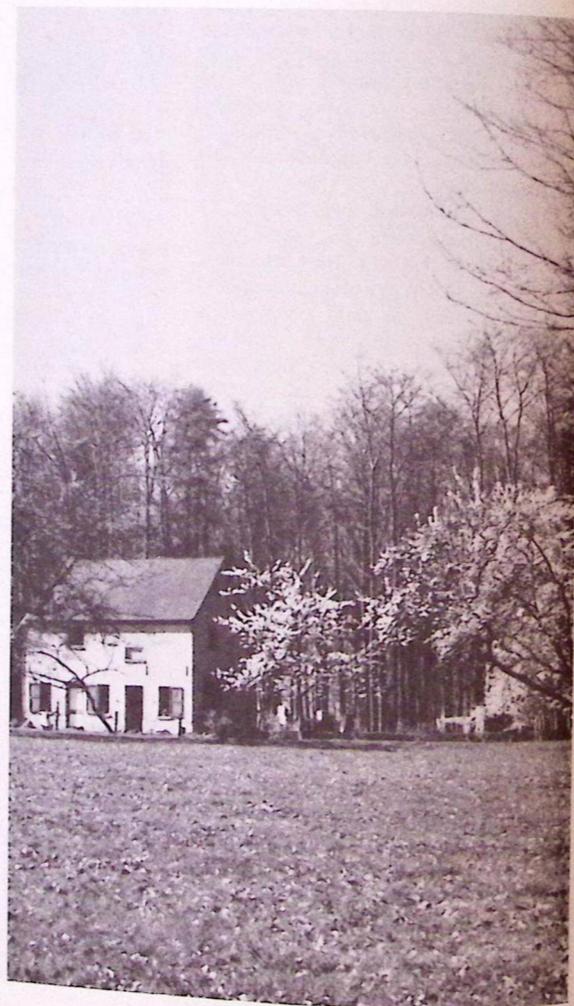
du KVS... Il n'y a pas moins d'une trentaine de comédiens qui concourent en effet à la réussite de ce spectacle, parmi lesquels nous avons spécialement remarqué le jeu de Ronny Waterschoot, Alex Cassiers, Karel Brouckaerts, Walter Moermans et Fried Zuidweg.



Maurice Carême

Brabant

*Une petite maison blanche
Aux volets verts, aux larges tuiles,
Un homme simple qui se penche
Au-dessus de la baie tranquille
Et qui regarde la moisson
Sur laquelle tournent en rond
Des vols jamais las de pigeons,
Un bois de pins qui semble bleu,
Là-bas, sur l'horizon brumeux
Et une allée de peupliers
Montant sans fin vers la clarté.
Et vous tenez là, tout entier,
Ce doux Brabant où je suis né.*



La Route du Roman País de Brabant

par Octave HENDRICKX
et Yves BOYEN

Ce circuit du Roman Pays de Brabant d'une longueur de ± 130 km permettra aux touristes de découvrir des sites remarquables, de visiter des bâtiments classés et d'y apprécier les objets d'art propres à la région. Nivelles, capitale du Roman País de Brabant, sera le point de départ de ce périple.

NIVELLES

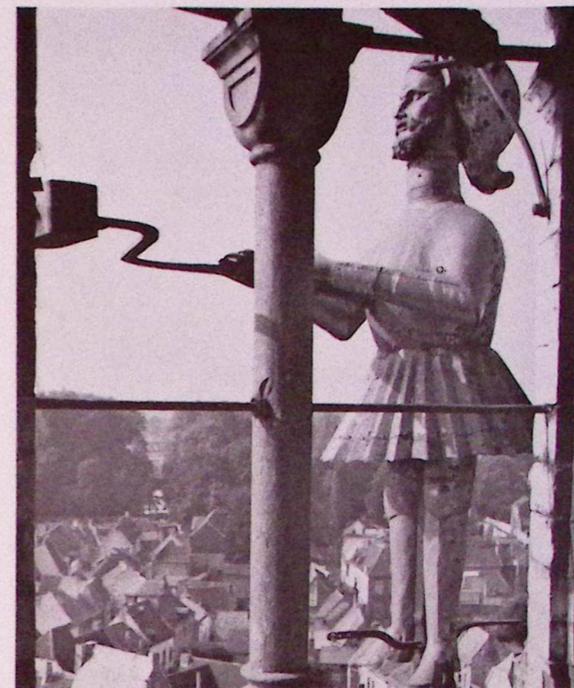
Chef-lieu d'arrondissement, baigné par la Thines, dont la fondation remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne, prit son essor au commencement du VII^{ème} siècle, lorsque Pépin de Landen, maire du palais du roi Dagobert I^{er}, s'installa dans la bourgade. Sa veuve, Ida ou Itte, sur les conseils de saint Amand, l'évangéliste de la Gaule, y fonda un monastère dont sa fille Gertrude fut la première abbesse.

Jusqu'en 1798, la 55^{ème} et dernière abbesse, Marie Vandernoot fut déposée de tous ses biens, c'est ainsi que l'histoire de la ville resta soudée à celle de l'abbaye.

Au XII^{ème} siècle, la localité était entourée de remparts gardés par onze tours. En 1815, avant la bataille de Waterloo, Nivelles fut occupée par la division hollandaise du général de Perponcher. Le duc de Wellington y logea dans la nuit du 19 au 20 juin.

Si la ville fut épargnée pendant la première guerre mondiale en 1914-1918, elle fut durement éprouvée en mai 1940 par des bombardements aériens. Nivelles a perdu un sixième de ses habitations. Le centre de la cité fut particulièrement touché: la collégiale incendiée et 50 % de maisons détruites. Aujourd'hui, la ville s'est relevée de ses ruines.

La *Collégiale Sainte-Gertrude* (classée) est le monument le plus important du Roman Pays de Brabant. Édifié dans la première moitié du XI^{ème} siècle, ce sanctuaire est l'un des plus éloquents témoignages que nous aient légués nos constructeurs romans. Son style s'apparente au roman-rhénan et se distingue par son plan bicéphale, comportant deux transepts et deux chœurs opposés. Un puissant avant-corps occidental fut érigé dans la seconde moitié du XII^{ème} siècle. Il se compose d'une forte tour carrée, flanquée de deux tourelles rondes, hautes de 50 mètres.



Djean de Nivelles, le célèbre jaquemart, si cher au cœur des Nivellois.

La tourelle sud, dite « Tour Jean de Nivelles », abrite depuis le début du XVII^{ème} siècle, Jean ou Djean de Nivelles, célèbre jaquemart en cuivre datant de la première moitié du XV^{ème} siècle; celle du nord, appelée « Tour Madame », était jadis contiguë au palais de l'abbesse. L'impressionnante flèche (60 mètres) d'inspiration gothique, qui dominait la tour centrale, fut détruite par les bombardements du 14 mai 1940.

L'intérieur de la collégiale impressionne par ses dimensions (102 mètres de longueur) et a été remanié au XVIII^{ème} et vers le milieu du XVII^{ème} siècle. La dernière campagne de restauration de 1949-1959 a restitué au temple, en laissant les matériaux apparents, son austérité originale. Un simili plafond en béton armé, imitant le plafond en bois primitif, recouvre la nef centrale. Sa chaire de vérité (1772), en bois et marbre blanc, de Laurent Delvaux a repris sa place dans le sanctuaire.

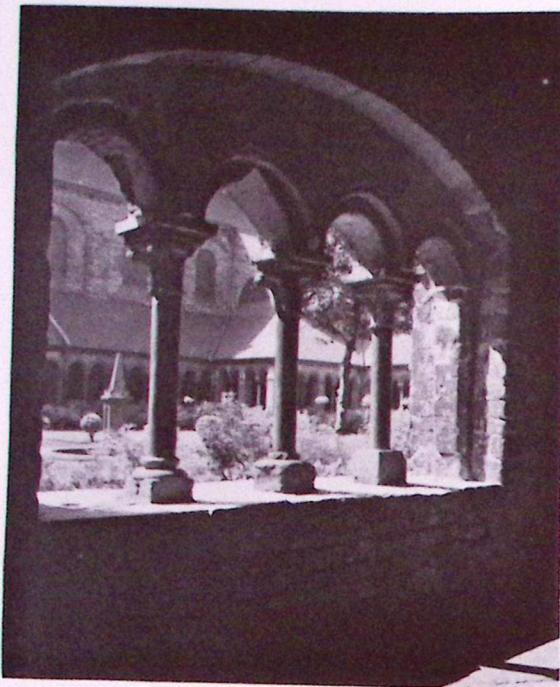
En 1972 ont été entamés les travaux de restauration de l'avant-corps occidental, seule partie du sanctuaire qui portait encore les cicatrices de la dernière guerre.

Dans la sacristie sont conservés les fragments de la célèbre chasse de Sainte-Gertrude, joyau de l'orfèvrerie gothique (1272-1298), en argent doré, émaillé et rehaussé d'intailles et de cabochons.

Cette pièce unique fut en grande partie détruite lors des bombardements de mai 1940. Un tiers seulement des figurines et de la décoration fut sauvé du désastre. Un moulage exposé dans la sacristie permet au visiteur de se faire une idée de l'ampleur de l'œuvre tandis qu'au musée d'archéologie, une restitution au moyen de moulages, dorés à la feuille, perpétue le souvenir de cette pièce magnifique.

La *Crypte* (classée) sous le chœur est la plus vaste de nos régions (22 m/10,50 m). Elle remonte à 1.100 environ et se compose de trois nefs d'égale hauteur, divisées en six travées. Le sous-sol archéologique de la collégiale contient les restes d'une Église mérovingienne du VIII^{ème} siècle et d'importants vestiges d'un sanctuaire carolingien du IX^{ème} siècle avec nef, bas-côtés-ossuaire-tombeaux.

Le *Cloître* Roman datant du début du XIII^{ème} siècle abrite plusieurs pierres tombales assez sérieusement dégradées. Sur la Grand'Place, vous verrez également la *Fontaine de l'Abreuvoir* (XIX^{ème} siècle), et, près de la tour Jean de Nivelles, la *Fontaine du Perron* (classée), de style gothique, érigée en 1523 par l'abbesse Adrienne de Moerbeke pour recueillir les eaux de Clarisse. En 1618, ce monument était couronné par une effigie de l'archiduc Albert qui a été remplacée par celle de l'archange saint Michel, un des patrons de la ville.



Nivelles: le cloître où le roman se marie au gothique.



Nivelles: l'Eglise des Cordeliers ou des Récollets, superbe tranche d'architecture gothique.

Le circuit automobile de Nivelles-Baulers, quelques heures avant une compétition internationale.



Spécialités gastronomiques: La tarte al'djotte, composition culinaire à base de betchée (fromage de Nivelles), de feuilles de bettes et de fines herbes. A déguster, de préférence, avec de la bière forte. Les Doubles, autre préparation locale consistant en deux fines crêpes de sarrasin, entre lesquelles on place du fromage blanc de Nivelles, garni aux fines herbes. Le vin rouge est le digne compagnon de ce mets réputé.

A visiter également à Nivelles, le *Musée communal d'Archéologie* (huit salles) présentant des objets d'art provenant de Nivelles et des environs dont des chefs-d'œuvre de la statuaire brabançonne, et l'*Eglise des Récollets*, superbe édifice, de style ogival, récemment restauré. Au nord de la ville, magnifique circuit automobile de Nivelles-Baulers, aménagé en 1971 et ouvert depuis 1972 aux compétitions internationales. Quittons Nivelles par la rue de Saintes, nous passons sous la porte monumentale de Saintes inaugurée en 1963, puis nous empruntons la route de Namur après avoir traversé le village de Thines, arrêtons-nous au parking à proximité du *château de Houtain-le-Val* (propriété privée): ancienne demeure seigneuriale du XVII^e siècle.

HOUTAIN-le-VAL

Son *église* dédiée à saint Martin et à saint Jacques, en style néo-classique, date de 1769; elle conserve deux socles en pierre bleue portant sur chaque face des armoiries de 1559 et quatre tableaux attribués à Van Helmont en 1770, évoquant des scènes bibliques. Nous traversons *Sart-Dames-Avelines* en passant au pied de la *Ferme du Châtelet*. Ancienne forteresse médiévale perchée sur un éperon rocheux dominant la Thyle. Ce site d'une réelle beauté mérite qu'on s'attarde quelques instants. Cette propriété a appartenu au célèbre Jean 't Serclaes, comte de Tilly, qui s'illustra au cours de la guerre de Trente Ans à la tête des troupes de la Ligue Catholique. Du château primitif subsistent encore l'enceinte, la tour jouxtant l'entrée et la base de deux autres tours. Est postérieur à la construction de l'enceinte, le donjon massif et carré dont les murs ont deux mètres d'épaisseur.

VILLERS-la-VILLE

Les vestiges de l'abbaye qui fut l'une des plus belles et des plus prospères de l'Occident constituent l'un des sites archéologiques les plus fascinants de notre pays.

C'est sous l'impulsion de saint Bernard, abbé de Clairvaux, qu'en 1146 fut fondée cette abbaye avec l'aide de douze moines et cinq frères lais. Après six siècles d'histoire, elle sera abandonnée par les moines en 1796 sous la domination française et vendue le 7 thermidor de l'an V (25 juillet 1797). Ces bâtiments furent démantelés par l'acquéreur, pillés par des vandales en 1814, rongés par les intempéries, ils tombèrent en ruines. En 1893, l'Etat belge en fit l'acquisition.

Partiellement restaurés sous la direction éclairée de l'architecte Licot, l'ancienne abbaye de Villers-la-Ville reste néanmoins un ensemble unique en Belgique par la beauté de son architecture.

Eglise abbatiale. Ses dimensions sont impressionnantes (90 mètres de long sur 40 mètres de large à hauteur du transept). Le transept bien marqué et le chœur constituent un document pour l'histoire de l'architecture brabançonne. C'est le premier exemple connu de l'application du style gothique dans notre province (début du XIII^e siècle).

Cloître. D'inspiration romane, il fut modifié et agrandi du XIV^e au XVI^e siècle. Du cloître primitif subsistent deux fenêtres jumelées en plein cintre (fin du XII^e siècle). Dans le cloître, qui abrite un intéressant musée lapidaire, on peut voir le Tombeau de Gobert d'Aspremont († 1263); ce preux chevalier se distingua lors des Croisades et mourut à Villers-la-Ville. Sa tombe: une dalle tumulaire portant un gisant, en marbre noir, où le chevalier est figuré revêtu de la bure. Le fond de l'alcôve est orné d'une superbe rosace. Près du tombeau, une porte trilobée est une brillante illustration de l'art romano-ogival.

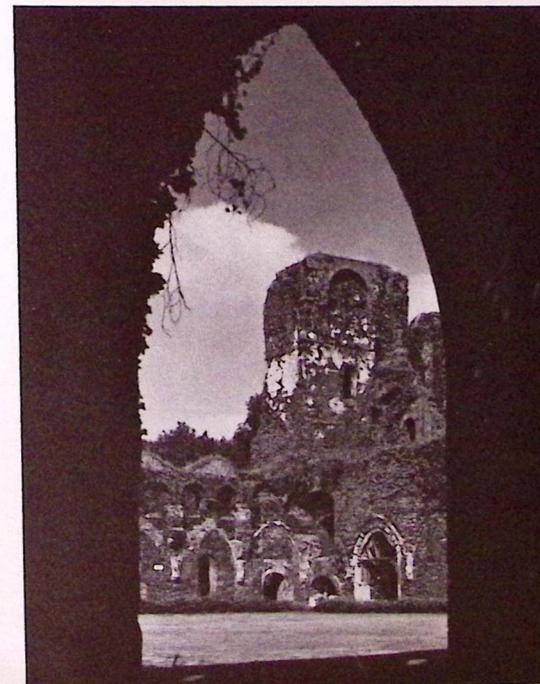
Réfectoire. Cette partie du bâtiment est une des constructions les plus importantes de tout le complexe abbatial. (32 m. de long sur 14 m. de large). De style romano-gothique, il est éclairé par des fenêtres formées d'ogives géminées, surmontées chacune, d'un œil-de-bœuf. Sont encore visibles les bases de cinq fortes colonnes rondes qui divisaient cet édifice en deux nefs.

Brasserie. Ce fut l'un des plus anciens et des plus grands bâtiments du monastère (36 m. de long sur 10 m. de large). Malgré qu'elle fut construi-



Houtain-le-Val: le château.

Echappée sur les majestueuses ruines de l'Abbaye de Villers-la-Ville.



te pendant le XIII^e siècle, le roman y triomphe encore avec ses voûtes d'arêtes et ses colonnes cylindriques à chapiteaux dépouillés.

Palais abbatial et jardins étagés. Le Palais abbatial, reconstruit en 1720 et dont il ne reste de nos jours que quelques vestiges, a été conçu dans l'esprit du début du XVIII^e siècle.

Par les jardins disposés en terrasses (escalier de 117 marches), il est recommandé de gagner la chapelle Notre-Dame de Montaigu, élevée en 1615 et restaurée voici une quarantaine d'années.

La vocation touristique de Villers-la-Ville est multiple, car complémentaires à la valeur archéologique, la diversité de ses biotopes, la valeur géologique du sol, permettent aux naturalistes et aux amis de la nature d'y faire des découvertes inattendues.

Le sol, très accidenté, où alternent les époques primaires et tertiaires, rocaillieux dans la vallée, avec des affleurements de sable sur les hauteurs, les forêts sillonnées de nombreux sentiers, contribuent à la recherche et à la rêverie.

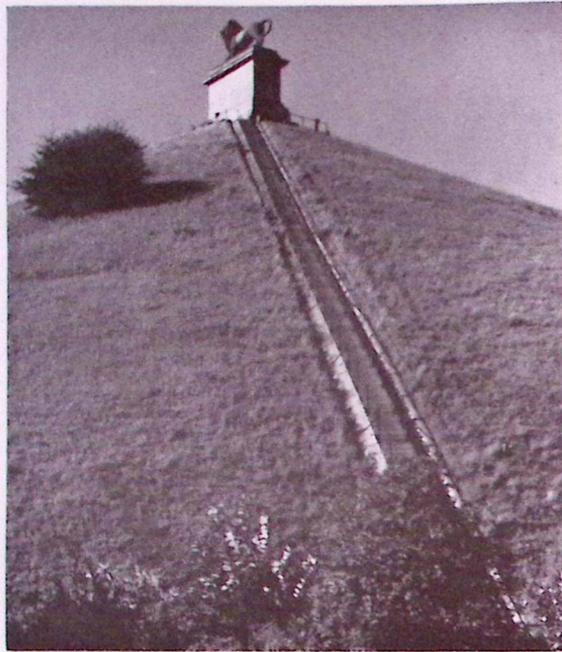
Pour le botaniste, des plantes rares, telles: la nivéole, la fougère pégapteris, le faux coqueret, la digitale pourpre, la giroflée sauvage, le fissident ténu, la campylidie des calcaires et une espèce de sphaigne apparemment unique en Belgique.

Pour l'ornithologue: le pic noir, la sitelle, la mésange huppée, le martin-pêcheur, le cincle.

Pour le mycologue: 595 espèces de champignons déterminées à ce jour. Indépendamment de ces pôles d'attraction, citons: la piste équestre Bruxelles-Villers-la-Ville-Louvain; les stations néolithiques éparpillées dans la campagne environnante; l'église Notre-Dame, flanquée de sa tour romane, possède deux magnifiques retables des XV^e et XVI^e siècles; le moulin d'Hollers, datant du XIII^e siècle, somnole paisiblement. Par Baisy-Thy, nous gagnons Genappe.

GENAPPE

Genappe est la plus petite commune du Brabant (59 hectares), établie sur la Dyle. A citer: l'Eglise Saint-Jean-Baptiste, de style classique, l'ancienne Auberge du Roi d'Espagne, où mourut le 20 juin 1815, le général Duhesme, commandant la jeune Garde Impériale. Plaque commémorative.



Braine-l'Alleud: la fameuse Butte du Lion.

GLABAIS

Charmant village aux ressources agricoles. Source du cours d'eau, le Cala.
L'Eglise Saint-Pierre date de 1760 à l'exception du chœur qui remonte à des temps plus anciens. Ce sanctuaire conserve une magnifique sculpture du XVI^e siècle représentant la tête de saint Jean-Baptiste.

MARANSART

Cette petite commune rurale, bordée par la Lasne, au cœur d'une région accidentée et boisée vous réserve d'admirables points de vue.

VIEUX-GENAPPE

Commune agreste, arrosée par la Dyle.
Au hameau de Promelles subsiste un vieux calvaire, appelé le « Bon Dieu de Promelles » datant du XVII^e siècle.
La Ferme du Chantelet, à gauche et en retrait de la N.5, où le Maréchal Ney fixa son cantonnement pendant la nuit du 17 au 18 juin 1815. Près de la ferme, la Chapelle du Chantelet date de 1661 et possède une jolie façade Renaissance.

FERME du CAILLOU

Après Genappe, Glabais, Maransart, nous prenons le chemin pavé qui va rejoindre la chaussée de Bruxelles à Vieux-Genappe où est située la demeure qui servit de Quartier Général à Napoléon la veille de la bataille de Waterloo. L'empereur y passa la nuit du 17 au 18 juin 1815 avec son Etat-Major. Acquisée en 1951 par la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes, elle fut aménagée en Musée napoléonien, le seul en son genre qui soit visible dans notre pays. Elle est aujourd'hui propriété de la Province de Brabant.

Au-dessus de la porte d'entrée, une plaque de bronze rappelle le passage de l'Empereur.

A l'intérieur, vous pourrez admirer de nombreux documents et objets ayant appartenu à l'empereur lesquels sont répartis en quatre salles. On peut y voir des boulets et fusils provenant du champ de bataille, des lances françaises et la plaque de marbre originale qui fut apposée sur la façade de la ferme de la Belle-Alliance pour commémorer la rencontre de Blücher et de Wellington, le soir de la bataille. Puis on s'arrêtera devant le lit de camp utilisé par Napoléon à Sainte-Hélène, ainsi que le chapeau qu'il porta à Sainte-Hélène. On remarquera en outre la lunette de guerre, le gobelet de voyage de l'empereur et la lettre qu'il adressa à son frère Joseph, le 14 juin 1815, la veille de son entrée en Belgique. Le mobilier et le crucifix sont ceux qui garnissaient la chambre lors du passage de Napoléon.

La salle à manger où l'empereur déjeuna dans la matinée du 18 juin est riche en souvenirs. Le Musée conserve les tables sur lesquelles l'Empereur étala ses cartes quelques heures avant la bataille du 18 juin, le chapeau du prince Jérôme, les sabres de Cambronne et du duc de Brunswick, un coffret contenant les cheveux de l'Empereur, la terre cuite originale de la statue de Napoléon (sculpteur Seurre) placée dans la cour d'honneur des Invalides à Paris, le buste en plâtre de Bonaparte, Premier Consul, le masque mortuaire de l'Empereur, la maquette originale de l'aigle blessé de Jérôme, érigé à l'emplacement où s'effondra le dernier Carré, la collection des pièces de 5 F. en argent frappées de 1805 à 1815 et diverses estampes de même que de nombreux documents d'époque.

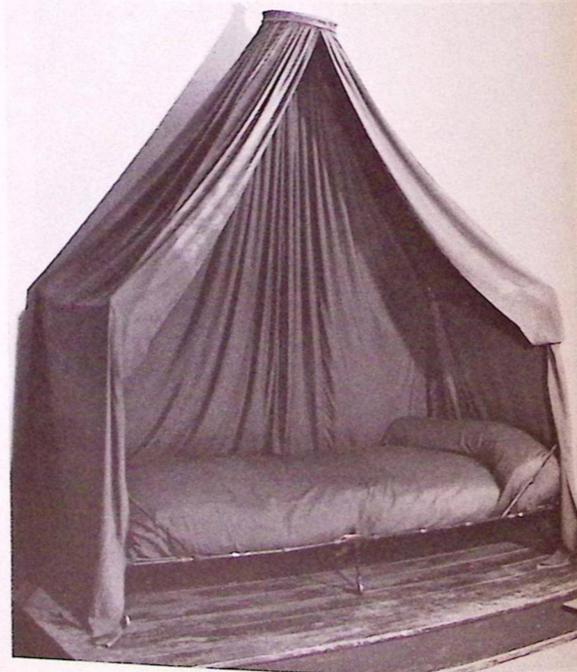
Le Musée présente encore des documents autographes des principaux acteurs de la bataille, des affiches, journaux, plans de la bataille, une belle panoplie d'armes, des balustres provenant du château disparu de Goumont (dit d'Hougoumont), le squelette d'un hussard français et le tableau de Flameng représentant la charge de Ney.

Ce musée possède également le balcon de la chambre que Victor Hugo occupa en 1861, à l'Hôtel des Colannes (démoli) face actuellement au grand « Sarma », ancien emplacement du château Cheval, et où il écrivit une partie de son roman « Les Misérables ».

Dans le jardin, près du puits d'époque a été érigé, en 1912, un petit osuaire où sont déposés des ossements découverts sur le champ de bataille.

Dans le verger, une plaque en bronze, rappelle que le 1^{er} Bataillon du

Musée du Caillou: Lit de camp de Napoléon.



Waterloo: Temple commémoratif de la bataille du 18 juin 1815.

WATERLOO

Au carrefour de la route conduisant au lion, on aperçoit le monument des Belges, élevé en 1914, à la mémoire de nos compatriotes morts à Waterloo. En traversant la N.5 nous nous dirigeons vers la butte du Lion qui se trouve sur le territoire de Braine-l'Alleud. (voir Braine-l'Alleud) En bordure de la N.5, est située la Ferme de Mont-Saint-Jean qui servit d'ambulance aux Anglais durant les combats du 18 juin 1815.

Eglise Saint-Joseph. Le sanctuaire actuel fut édifié en 1855 par Coulon. Avant-corps (classé), en forme de rotonde, surmonté d'un dôme d'inspiration baroque (1686). L'intérieur a été converti en temple commémoratif de la bataille. Nombreuses plaques couvertes d'épithètes à la mémoire d'officiers anglais, néerlandais et belges tués à Waterloo. Buste, en marbre blanc, de Wellington (œuvre d'Adams). Deux bas-reliefs, l'un en bronze est consacré à Frédéric de Nassau et est dû à Wiener, l'autre, en marbre, reproduit les armes de l'Angleterre et fut exécuté par Guillaume Geefs. Au 214, à la chaussée de Bruxelles (N.5), dans le jardin d'entrée d'une maison privée, Tombe « Jambé d'Uxbridge ». Notons que le Temple commémoratif entièrement restauré a été rouvert au public, le 30 septembre 1972.

MUSÉE WELLINGTON

En face de l'église, la jolie habitation Louis XV, qui servit de Quartier Général à Wellington durant les nuits des 17 et 18 juin 1815 et où le duc rédigea son bulletin de victoire, est devenue le Musée Wellington. Divers objets se rapportant à la bataille ont été rassemblés dont la jambe de bois de Lord Uxbridge et la table de travail et le lit de Wellington.

Reprenons la chaussée de Bruxelles jusqu'à Joli-Bois et empruntons la chaussée Bara jusqu'au carrefour de Mont-Saint-Pont à Braine-l'Alleud. A la fin de la Chaussée d'Alseberg à votre gauche, le vieux Castel dit du Castegier est la Maison natale du Cardinal Mercier (plaque commémorative) qui actuellement sert de Maison de repos pour personnes âgées.

1^{er} Régiment de Chasseurs à pied de la Garde Impériale bivouaqua en cet endroit pendant la nuit du 17 au 18 juin 1815.

PLANCENOIT

Ce village pittoresque fut le véritable centre névralgique de la bataille de Waterloo.
Sur la chaussée de Charleroi nous rencontrerons successivement: le Monument des Français, représentant l'aigle blessé du sculpteur Gérôme.

Il fut élevé à l'endroit qui vit l'ultime résistance du dernier Carré. La Colonne Victor Hugo, monument élevé à la mémoire du poète-romancier.

Ferme de la Belle Alliance: ancien cabaret, actuellement, restaurant; c'est à cet endroit que le feld-maréchal Blücher et le duc de Wellington se rencontrèrent le soir de la bataille. Plaque commémorative.

A environ 150 m de la ferme, le Poste d'Observation qu'occupa Napoléon à partir de midi.

Ferme de la Haie-Sainte. Celle-ci fut le théâtre de luttes meurtrières. Plaque commémorative à la mémoire des défenseurs de cette position-clé pour le duc de Wellington.

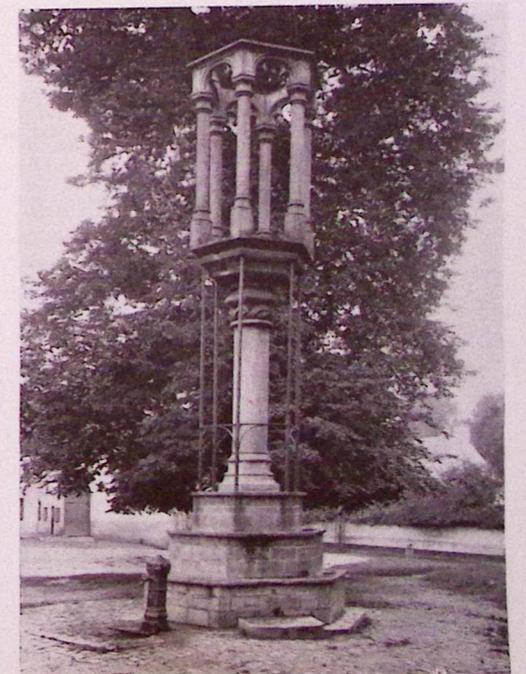
Le Monument des Hanovriens, pyramide tronquée, érigée en 1818, à la mémoire des défenseurs de la Haie-Sainte.

Le Monument Gordon, colonne cannelée reposant sur un tertre, lequel indique le niveau primitif du sol; il fut élevé en 1817, à la mémoire de Sir Alexandre Gordon, aide de camp du duc de Wellington, qui fut mortellement blessé en ce lieu.

Retournons au lieu-dit « Maison du Roi » et dirigeons-nous vers le centre de Plancenoit pour y découvrir le Monument des Prussiens sorte d'obélisque, prolongé par une flèche gothique. Ce mémorial aux héros des armées prussiennes fut édifié en 1819.

Traversons Plancenoit et après avoir longé les vestiges de l'abbaye d'Aywieres et du château de Fichermon (puits) nous pénétrons sur le territoire de Waterloo, ayant à notre droite la Ferme de la Papelotte qui fut le théâtre de sanglantes mêlées. Cette ferme fut reconstruite en 1860. C'est de cette dernière époque que date la tour en forme de belvédère.

Braine-le-Château: le pilori (1521).





Braine-l'Alleud: Au hameau de l'Ermitte, la nature reprend tous ses droits.

BRAINE-L'ALLEUD

Cette commune, au prestigieux passé, attire sur son territoire des touristes de toutes nationalités par son champ de bataille de 1815 où s'érige la butte du *Lion de Waterloo*. Cette butte conique a 45 m de hauteur, 250 m de circonférence à la base et 92 m d'arête. Pour parvenir au sommet de la butte, il faut gravir un escalier en pierre bleue comptant 226 marches. Sur ce promontoire s'élève le piédestal du lion. Contemplant cette « morne plaine », le lion en fonte, œuvre du sculpteur J.F. Van Geel, coulé aux usines Cockerill à Seraing, a une hauteur de 4,45 m sur une longueur de 4,5 m et pèse 28 000 kilos. Près de ce gigantesque monument s'élève le *Panorama de la Bataille*, vaste rotonde édifée en 1912, abritant une saisissante composition du peintre Louis Dumoulin représentant le champ de bataille au soir du 18 juin 1815. A proximité du Panorama, le *Musée de Cires* où sont présentés tous les héros de 1815, réalisés d'après des documents historiques. A quelques centaines de mètres de la butte nous apercevons la *Ferme de Goumont dite d'Hougoumont* où périrent plus de 6 000 combattants. C'était, à l'époque, un château-ferme dont les origines remontent au XVe siècle. Le château fut incendié en 1815. Au milieu de la cour on aperçoit une chapelle de construction fort simple et ornée d'un Christ en bois vermoulu. Un clocheton surmonte ce petit oratoire. Le verger abrite deux pierres tombales et une stèle de granit ornée d'une couronne et de la croix de la légion d'honneur. Un aigle en bronze, aux ailes déployées, la surmonte. Sur la façade principale on lit: « Aux soldats français morts à Hougoumont 18 juin 1815 ».

L'*Eglise décanale Saint-Etienne* (1550), en style gothique, servit d'hôpital pendant la bataille de 1815. Le visiteur pénétrant dans ce temple est frappé par la chaire de vérité datant de 1644 (style Renaissance); de belles boiseries style Louis XV entrecoupées de confessionnaux entourent les bas-côtés; on remarquera aussi un buffet d'orgue, en chêne, du début du XVIe siècle.

Dans la chapelle des fonts baptismaux, une plaque indique qu'en ce lieu, le 25-11-1851, fut baptisé le cardinal Désiré Mercier; une vitrine renferme la crose du prélat; une inscription rappelle que son oncle Adrien S. Croquet, missionnaire en Oregon (Etats-Unis) y fut baptisé le 10-4-1818; le pape Léon XIII lui conféra la prêtrise en 1894 et les Indiens reconnaissants le nommèrent « The Saint Of Oregon ».

Admirons le tableau de P.-J. Verhagen: la Présentation au Temple

(XVIIIe), la belle croix de procession (XVIe), le beau plat de reliure aux poinçons de Lorraine, le magnifique lutrin en cuivre jaune (1574), les deux pierres tombales: l'une du Seigneur de Braine, Philippe de Witthem et l'autre de Nicolas del Halle et Jeanne Couty Herdenveldt. La *Chapelle de Notre-Dame-à-la-Rose*, à l'Ermitte (Le Vieux Moutier, XIVe siècle). Cette chapelle a résisté aux intempéries et a été restaurée par l'abbé Thibaut de Maisières qui sauva de la destruction les restes du plus petit monastère de l'ancienne forêt de Soignes. Parmi les objets antiques, citons: Notre-Dame à la Rose avec ses dentelles du XVIIIe siècle, quelques pierres tombales, un tabernacle mural en pierre sculptée avec porte de fer, une crédence à double évier appartenant à l'ancienne liturgie, un Christ aux outrages, un crucifix en bois polychrome et des fonts baptismaux romans.

WAUTHIER-BRAINE

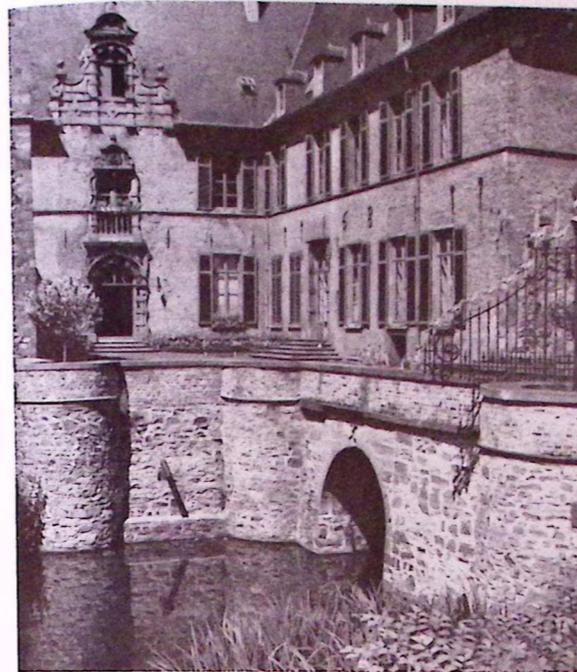
Riant village baigné par le Hain. L'*Eglise Saints Pierre-et-Paul* abrite de précieux fonts baptismaux romans du XIIe siècle reposant sur base gothique.

BRAINE-le-CHATEAU

Importante bourgade, située à l'endroit le plus attrayant de la vallée du Hain. Le décor naturel et les multiples accidents du terrain confèrent un charme tout particulier à la localité: promenades agréables et sites pittoresques.

Le *Pilon* (classé) se dresse sur la Grand-Place, à l'endroit où il servit à l'exécution des sentences prononcées par les seigneurs justiciers. Au sommet de la colonne cylindrique supportant la lanterne, une banderole, qui fait le tour du chapiteau, porte l'acte de naissance du monument: « Maximilien de Hornes de Gasbecke de l'ordre de l'Empereur Charles-1521 ».

La « *Maison du Bailli* » (classée) date du XVIe siècle. Le *Château féodal* (classé) est le plus bel ornement architectural de la région. Son aile ouest, avec ses deux grosses tours d'angle et ses meurtrières, a gardé un cachet moyenâgeux. L'autre aile a été reconstruite en



Braine-le-Château: un aspect du château d'origine féodale.

1867, lors de l'érection de Clabecq au rang de paroisse, est un édifice néo-roman, précédé d'une tour haute de 40 mètres (architecte Coulon). L'arkose de Clabecq, roche de couleur verdâtre, était déjà connue au XVIe siècle. Les gisements furent exploités jusqu'au milieu du siècle dernier. Ce matériau fut utilisé abondamment dans la localité pour la construction des maisons et des fermes; il fut surtout recherché pour les encadrements de portes et de fenêtres. On peut encore voir de nos jours plusieurs maisons construites à l'aide de cette pierre de Clabecq.

TUBIZE

Important centre agricole et surtout industriel. Tubize est le siège d'une importante fabrique de soie artificielle (Fabelta), d'une usine de sacs en papier, de fonderies et de briqueteries. Les Forges de Clabecq y ont d'autre part, établi une partie de leurs installations sidérurgiques. Plusieurs monuments retiendront l'attention des touristes: le long de la chaussée de Oisquerq, l'*Eglise du Christ Ressuscité*, également appelée Eglise de la Bruyère. De style révolutionnaire à l'époque de sa construction (1957), elle fut l'un des premiers sanctuaires en Belgique à adopter les règles nouvelles en matière d'architecture religieuse.

L'*Eglise Sainte-Gertrude* offre un exemple intéressant de l'architecture religieuse du Hainaut. Elle remonte à la fin des temps gothiques et possède diverses statues du XVIe siècle. La Maison communale est une sobre construction des années 1890-1892, édifée d'après les plans de l'architecte Léon Govaerts.

Le *Musée d'histoire locale ou Musée de la Porte* est situé à 200 m. au nord de l'église. Cette belle ferme, caractérisée par ses fenêtres à meneaux et son porche en forme d'anse à panier, date de la période espagnole et est établie sur la ligne des fortifications qui ceinturaient la localité au XIIe siècle. En 1962, la ferme fut acquise par l'Administration communale. En 1963, des travaux d'aménagement furent entrepris avec l'appui de la Province de Brabant. Cette première campagne de restauration s'est terminée en 1966.

Le musée proprement dit offre une synthèse de l'histoire de la bourgade. Une section spéciale est consacrée à une évocation des industries locales actuelles ou disparues (filatures, soieries, constructions métalliques, etc.). En outre, le musée a recueilli plusieurs éléments architecturaux et

1681. De larges douves entourent le château qui, propriété privée, est malheureusement inaccessible au public.

L'*Eglise Saint-Remy* possède un christ en marbre blanc, de grandeur naturelle, attribué à Duquesnoy et le magnifique gisant en albâtre de Maximilien de Hornes, décédé à Braine-le-Château, le 3 février 1542. Contre le mur d'enceinte du château, l'if séculaire planté le jour de l'exécution de Philippe de Montmorency, comte de Hornes, décapité à Bruxelles le 5 juin 1568.

La rue des comtes de Robiano, qui longe l'ancien mur d'enceinte du château est jalonnée de vestiges du passé: l'ancienne brasserie banale, qui servit de relais des postes, le *vieux moulin banal* (classé) dont l'existence était déjà attestée en 1226. Au lieu-dit « Les Monts » (altitude 115 m), grande croix de 1673, dénommée le Bon Dieu des Monts. A peu de distance, juchée sur une colline abrupte, la *Chapelle Sainte-Croix*, de style gothique, qui fut consacrée en 1617 par l'archevêque de Cambrai.

Sur l'autre versant de la vallée, le long de la route d'Iltré, la *Chapelle Notre-Dame-au-Bois* est bâtie à la lisière du bois du Chapitre, dans un magnifique décor d'arbres séculaires (1740).

CLABECO

Centre industriel, traversé par le canal de Charleroi à Bruxelles, et arrosé par la Sennette et son affluent le Hain. Relief assez accentué.

Les *Forges de Clabecq* furent fondées en 1828 par Edouard Goffin et Nicolas Warocqué dans un moulin construit, en 1752, en bordure de la Sennette, et qui servait à la mouture des céréales et au battage du fer. Constituées en société anonyme, dès 1888, les Forges de Clabecq forment actuellement un impressionnant complexe sidérurgique s'étendant en partie sur les territoires de Tubize et d'Iltré et groupant des hauts fourneaux, fonderies, aciéries électriques, laminoirs, tréfileries et trains de tôles auxquels il convient d'ajouter une division cokerie installée à Vilvorde.

Sur la Grand-Place, le *Monument Goffin*, œuvre assez expressive de Jacques de Lalaing (1858-1917), représentant, en pied, le fondateur des Forges.

Sur la Grand-Place également, l'*Eglise Saint-Jean-Baptiste*, bâtie en

Clabecq: les Forges.



mécaniques de l'ancien moulin à eau de Oisquerq, démoli en 1951 pour permettre l'aménagement du canal de Charleroi à Bruxelles en cours d'eau à grande section.

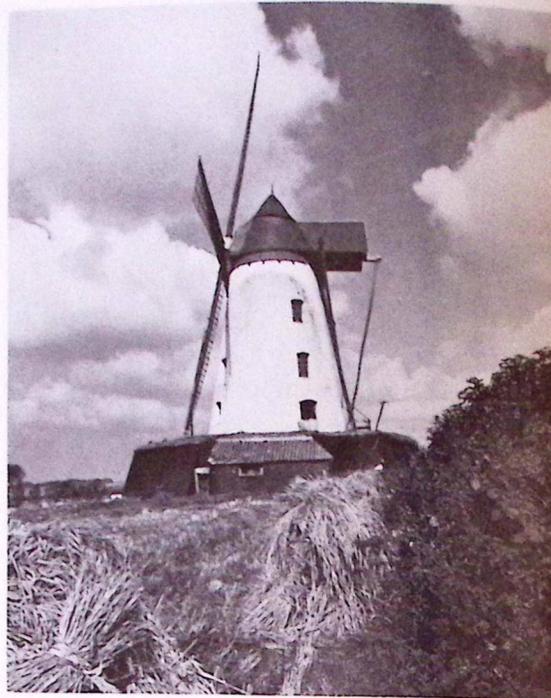
Une randonnée très attrayante peut être entreprise jusqu'à l'étang de Courcq, situé à 3,5 km au S.S.O. de l'église (accès par la rue de Mons et la N.7). Cet étang, propriété communale, est un rendez-vous très recherché des pêcheurs et des promeneurs. Il est accessible durant toute l'année. Spécialité gastronomique: la Mirandaise, gâteau onctueux, dont la recette est gardée jalousement secrète.

SAINTES

La route traverse le hameau d'Hondzocht qui est une dépendance de Lembeek. Nous suivons la N.8 (direction d'Enghien). A l'entrée de Saintes, nous apercevons à droite, le *Moulin d'Hondzocht* (classé), appelé également Moulin de Lebacq, du nom d'une ferme voisine. Ce moulin remonterait vers les années 1500. Ses abords ménagent de beaux points de vue sur les hauteurs dominant les vallées de la Senne et de la Sennette. En suivant la N.8, on atteint 1.600 mètres, plus loin, le centre de Saintes. Ses origines remontent au haut Moyen Age et sont étroitement liées au martyr qu'y subit, vers 680, sainte Renelde, patronne de la paroisse. Renelde, sœur de sainte Gudule, fut décapitée à Saintes par les Huns de même que le sous-diacre, Grimoald, tandis que leur serviteur Gondulpe mourait la tête percée de clous.

L'*Eglise Sainte-Renelde* est située à 250 mètres à gauche de la N.8: elle est de style gothique tertiaire et est précédée d'une robuste et élégante tour (classée) en pierre de taille, flanquée de quatre tourelles et datées: 1553.

Le sanctuaire abrite plusieurs œuvres d'art relatives à sainte Renelde et à son culte; une ravissante statue en bois de sainte Renelde, de 1500 environ, travail apparenté à l'œuvre de Jean Borman; la *Chapelle Sainte-Renelde* abritant la châsse de la sainte, ornée de splendides figures d'apôtres en argent qui paraissent remonter au XIVe siècle. La chapelle renferme encore une curieuse peinture sur bois, consacrée à la généalogie de la sainte et un précieux retable du début du XVIIe siècle attribué à l'entourage du maître de Lombeek. Des reliques de saint Grimoald et de saint Gondulpe sont conservées.



Saintes: le Moulin de Hondzocht.

QUENAST

La commune pittoresque de Quenast doit sa célébrité à ses importantes carrières de porphyre.

L'*Eglise Saint-Martin*, construite en 1855, d'après les plans de l'architecte Coulon, possède une séduisante copie du « Saint Martin partageant son manteau » d'Antoine Van Dyck et un beau buffet d'orgues du XVIIe siècle.

REBECQ-ROGNON

Cette attrayante commune, baignée par la Senne qui décrit dans sa traversée de la localité de gracieuses arabesques, est la patrie d'Ernest Solvay, célèbre chimiste et sociologue, d'Alfred Solvay et de Théodore Solvay, musicien, compositeur et pianiste de Léopold II; le poète Jean-Baptiste Rousseau (1671-1741), dont le corps repose à l'église Notre-Dame du Sablon, à Bruxelles, séjourna à Rebecq. La localité releva du chapitre de Nivelles. Le hameau de Rognon fut rattaché, en 1824, à la commune de Rebecq.

L'*Eglise Saint-Géry* abrite des fonts baptismaux (1599) d'une grande originalité avec cuve à godrons et un reliquaire, en argent, au décor gothique, surmonté d'une statue de saint Géry. Sur la Grand-Place, subsistent encore plusieurs maisons de style Renaissance.

L'*Hospice des Vieillards* forme un ensemble des XVIIe et XVIIIe siècles. Le *Moulin d'Arenberg* ou Moulin Gailly, dont les origines remontent à des temps très reculés, était autrefois actionné par les eaux de la Senne.

Si nous remontons le cours fantasque de la Senne jusqu'au hameau de Rognon, distant de 3 km, le cadre est de toute beauté et de nombreuses variétés d'oiseaux y ont élu domicile. Ce sont les Garennes que les autochtones appellent la Vallée des Oiseaux.

La route passe sous la ligne de chemin de fer Braine-le-Comte-Enghien, et atteint à une distance de 500 mètres, le *Moulin d'Houx*, construit par un certain Marin Smet en l'an IV de la République française. Ce moulin fut restauré en 1965 par les soins du Syndicat d'Initiative. Le *Gibet* fut réédifié en 1966 à l'emplacement qu'il occupait primitivement; il rappelle que les seigneurs de Trazegnies, princes des Francs Staulx de Rognon, exerçaient le droit de haute justice sur leurs sujets.

En suivant les méandres de la Senne, entre Rebecq et Rognon.



HENNUYERES

Hennuyères en Hainaut est un centre agricole et industriel (tuileries).

VRIGINAL-SAMME

Cette commune s'est fortement industrialisée (papeteries-verreries-feu-treries), baignée par la Sennette et sillonnée par plusieurs ruisseaux aux versants escarpés elle a fusionné en 1808 avec le hameau de Samme. A l'entrée de Virginal, à gauche, de la route Hennuyères-Virginal, la *Chapelle Notre-Dame de la Consolation* forme un charmant oratoire votif à nef unique et fronton à ailerons, édifié en 1702.

En contrebas de la chapelle, l'*Eglise Saint-Pierre*, construite en 1827-28, conserve une chaire de vérité dont la tribune est soutenue par une statue de saint Pierre, d'une réelle beauté. Les fonts baptismaux, en marbre, datent de l'an 1623. Au lieu dit Asquemont à 2 km à l'est du centre de Virginal sont installées les Papeteries de Virginal. A cet endroit, le long de la chaussée de Virginal à Ittre subsiste une vieille tour, d'origine moyenâgeuse connue sous le nom de « La Tourelle » ou *Tour d'Asquemont*. Cette construction est à rattacher aux autres tours de défense, qui protégeaient, jadis, les campagnes du Brabant wallon, et qui furent baptisées pompeusement: Tours des Sarrasins.

FAUQUEZ

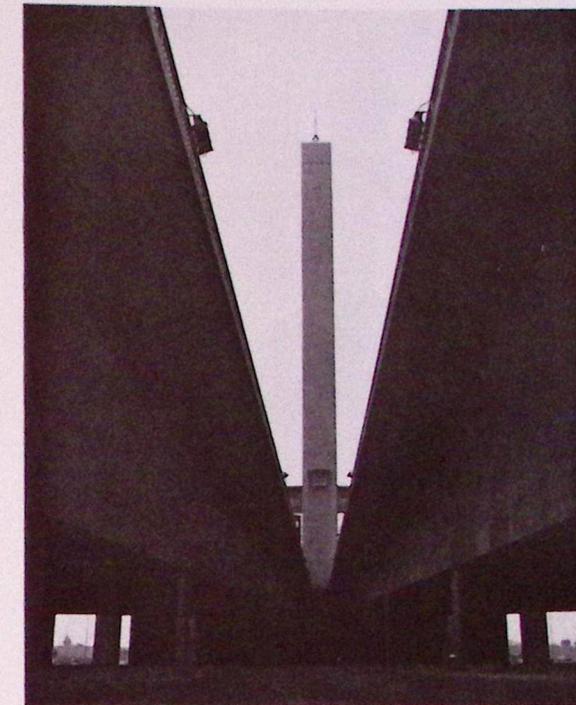
Au hameau de Fauquez sont installées des verreries fondées en 1901 et spécialisées depuis 1920 dans la fabrication de la marbrite dite de Fauquez.

La chapelle dédiée à sainte Lutgarde, construite en 1928-29, est entièrement décorée en marbrite provenant des verreries voisines.

En face, sur un éperon rocheux dominant la rive droite de la Senne, s'éleva, jusqu'en 1827, le Château fortifié de Fauquez, construit aux confins de la commune d'Ittre. Il n'en subsiste que des ruines insignifiantes. Le site est admirable; on y découvre un vaste panorama.

RONQUIERES

L'attraction majeure de Ronquières est son *Plan Incliné*, une des



Ronquières: le Plan incliné et l'imposante tour abritant le poste de commande.

Ittre: la Forge-Musée (1701).



proesses de la technique contemporaine.

Ce Plan incliné forme la pièce maîtresse d'un ensemble impressionnant d'ouvrages d'art visant à rendre le canal de Charleroi à Bruxelles accessible aux péniches de 1.350 tonnes tout en accélérant la circulation des bateaux — le nombre d'écluses est ramené de 33 à 10 et la liaison Charleroi-Anvers via Bruxelles s'effectue en 32 heures — et en réduisant considérablement le fret.

A la tête d'amont du plan s'élève une imposante tour haute de 125 m. Elle renferme le poste de commande du plan incliné. Elle est accessible aux touristes qui peuvent y visiter la salle des maquettes, celle des treuils, assister à la projection de films de vulgarisation sur le Plan incliné et jouir du sommet d'un panorama unique, portant par temps clair jusqu'aux terrils de la région carolorégienne et jusqu'à la zone industrielle de La Louvière.

Les touristes peuvent profiter du service de bateaux-mouches. Trois bateaux, totalisant 500 places assises, permettent d'effectuer une promenade inoubliable et reposante vers les nouvelles usines pétrochimiques de Feluy (Durée de la promenade: environ 60 minutes).

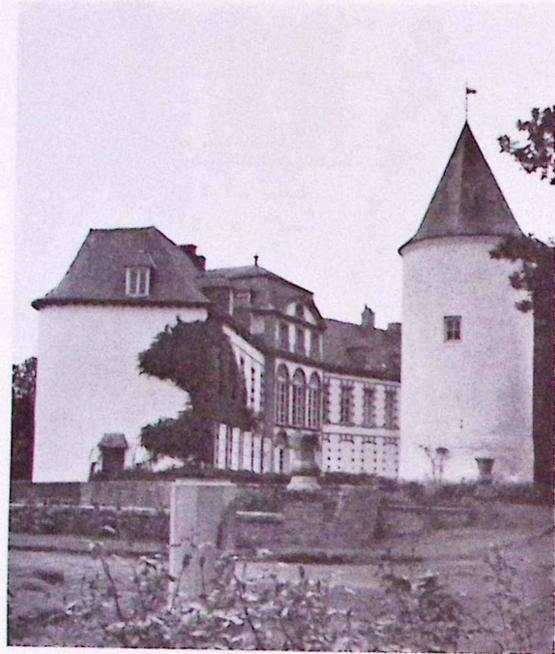
Le dimanche et les jours fériés, un train touristique, qui sillonne tout le site du plan incliné, les conduira au centre de délassement aménagé le long de l'ancien canal, à proximité de l'écluse n° 26.

Ils y trouveront des barquettes, des jeux d'enfants, un plan d'eau remarquable pour la natation et la pêche, un havre de paix et de repos inattendu, une guinguette accueillante où l'on déguste des croque-monsieur succulents.

ITTRE

Cette jolie et pittoresque commune, plantée dans un cadre admirablement découpé, est bien connue comme centre de villégiature et de détente. Lieu de séjour particulièrement tonique, grâce à son atmosphère salubre qu'aucune industrie ne pollue, Ittre dispose d'un équipement hôtelier et attractif de nature à satisfaire les exigences tant des estivants que des touristes de passage.

L'*Eglise Saint-Remy* sur la Grand-Place a été construite en 1896-1898, d'après un projet de l'architecte Léonard, qui opta pour un style appa-



Bois-Seigneur-Isaac: le château.

renté au romano-ogival. A ce sanctuaire est accolée une chapelle plus ancienne (1590), vestige de l'église précédente où trône une Sedes Sapientiae du XIIIe siècle, invoquée sous le vocable de Notre-Dame d'Iltre; cette statue miraculeuse provient de l'abbaye de Bois-Seigneur-Isaac, d'où elle fut apportée, en 1336, pour combattre une épidémie de peste qui ravageait le village. L'église abrite de remarquables orfèvreries, dont la châsse de sainte Lutgarde; cette châsse, en argent repoussé, fut façonnée à Liège en 1624; elle représente des scènes de la vie de la sainte dans un décor appartenant à la première Renaissance, mêlé de réminiscences gothiques.

Mentionnons encore un précieux reliquaire du XVe siècle et une croix de procession du XVIIe siècle. De riches ornements liturgiques provenant de l'ancienne abbaye d'Aywières sont conservés dans la sacristie.

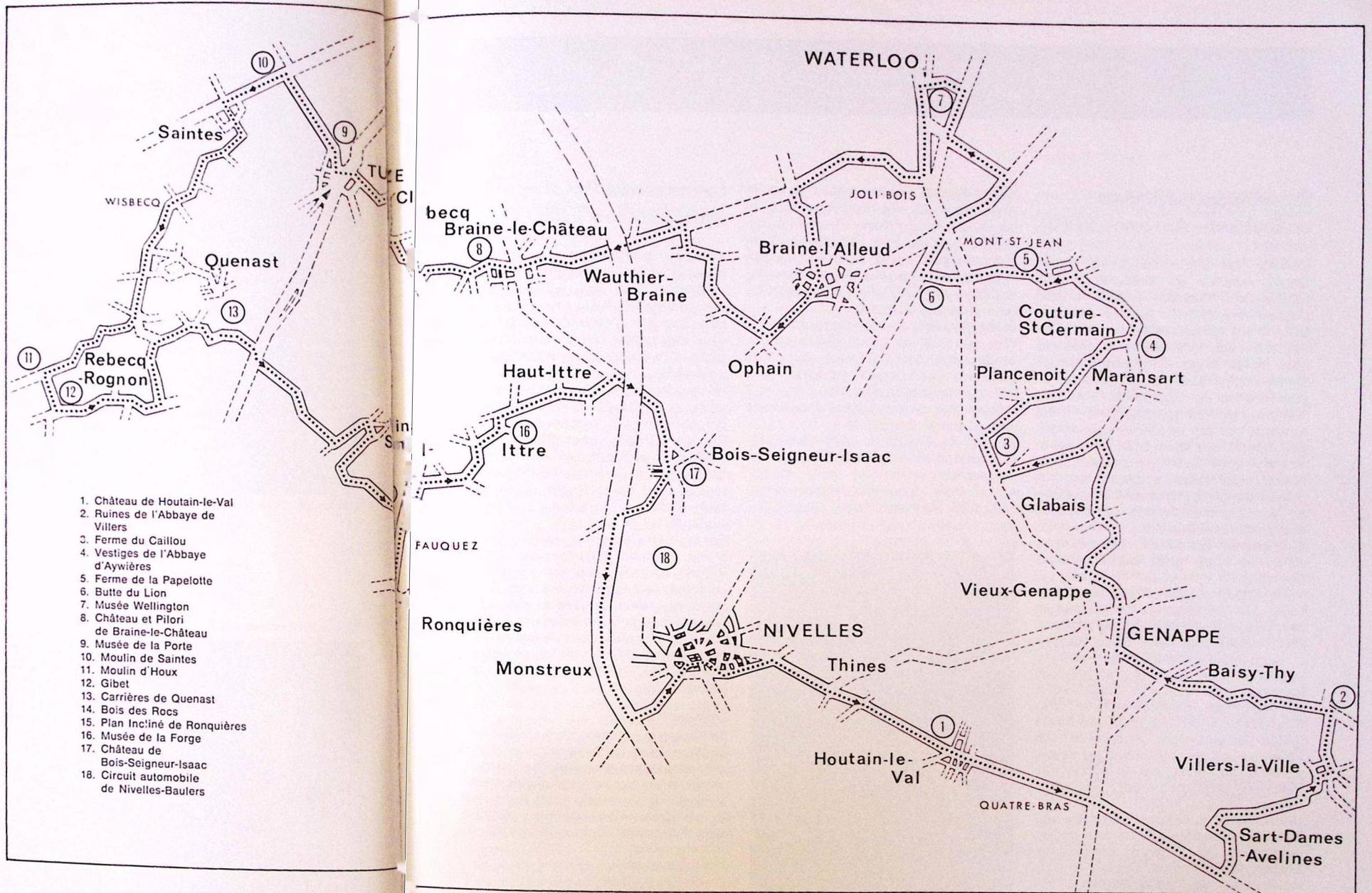
Près de l'église, la *Forge-Musée* est installée depuis 1959, dans une ancienne forge remontant à 1701. On y trouve tout le matériel traditionnel du forgeron de jadis: deux foyers centraux surmontés d'une hotte et alimentés par un imposant soufflet, une collection de pinces de foyer de toutes formes, des marteaux, enclumes, crassets, étrilles, étampes et tranchets sans oublier une superbe panoplie de fers à cheval, dont certains rapportés de l'étranger, pour usages les plus divers. Une statue rustique de saint Eloi, patron des forgerons, veille sur les lieux. La Forge-Musée est ouverte le dimanche après-midi, de 14 à 17 heures. En semaine, s'adresser à l'Hôtel communal. Sur la place Saint-Remy vient d'être installée une *table d'orientation*, gracieuse édicule dont le plateau circulaire est constitué à l'aide de deux meules superposées provenant de l'ancien moulin à papier de Samme.

Le *Moulin Del'Val*, établi sur le Ry Ternel, à 1 km. de l'église et en bordure de la route conduisant à Virginal, remonte à 1650 environ. Il a cessé toute activité en 1963.

La *Chapelle Saint-Hubert*, située près de l'entrée du cimetière communal, date de 1782. Cet oratoire à nef unique est orné d'un autel Louis XV et d'une toile figurant la conversion de saint Hubert.

Vie culturelle: Ittre possède une Maison d'accueil (Notre-Dame des Champs) et un petit centre artistique, le Val d'Ittre. D'autre part, Ittre a été choisi comme siège par l'Institut Belge de Recherches culturelles et artistiques.

Vie sportive: pêche; plans d'eau pour voiliers et hors-bords.



1. Château de Houtain-le-Val
2. Ruines de l'Abbaye de Villers
3. Ferme du Caillou
4. Vestiges de l'Abbaye d'Aywières
5. Ferme de la Papelotte
6. Butte du Lion
7. Musée Wellington
8. Château et Pilon de Braine-le-Château
9. Musée de la Porte
10. Moulin de Saintes
11. Moulin d'Houx
12. Gibet
13. Carrières de Quenast
14. Bois des Rocs
15. Plan Incliné de Ronquières
16. Musée de la Forge
17. Château de Bois-Seigneur-Isaac
18. Circuit automobile de Nivelles-Baulers

HAUT-ITTRE

Ce village agricole, au profil agréable, est arrosé par le Ry Ternel. Sa vieille *Eglise Saint-Laurent*, restaurée au XVIe siècle, mérite une visite. On a conservé une vieille grange dénommée grange de la Dime.

BOIS-SEIGNEUR-ISAAC

Bois-Seigneur-Isaac est un hameau de la commune d'Ophain, c'est un des centres spirituels de notre Brabant wallon. Le très beau site sei-

gneurial de Bois-Seigneur-Isaac (classé), formé par le château et son parc, l'abbaye, sa ferme, son bâtiment d'entrée et la chapelle du Saint-Sang, figure à juste titre parmi les plus célèbres de l'arrondissement de Nivelles.

Le *Château* est une demeure seigneuriale construite au XVIIIe siècle. Chaque année, le château et son parc peuvent être visités le dernier week-end du mois de juin et le premier week-end du mois de juillet et ce, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures. (Propriété privée).

La *Chapelle du Saint-Sang* est une construction de la fin du XVIe siècle. Stalles exubérantes de style Louis XV. Admirable autel majeur enrichi d'un bas-relief illustrant une mise au tombeau ainsi que deux anges adorateurs, œuvres de Laurent Delvaux (1750). La sacristie (XVe siècle), joyau de style gothique, sert d'écrin à un

splendide reliquaire; il date de 1550 et est un chef-d'œuvre d'orfèvrerie du gothique tardif.

Le bâtiment d'entrée du couvent, de noble allure, porte le millésime 1764. La ferme, avec son imposante grange et ses tourelles pointues, a énormément de caractère.

De Bois-Seigneur-Isaac, retour à notre point de départ par l'autoroute E.10. Remarque, au passage, à droite le paisible et charmant village de *Monstreaux*, arrosé par la Thines.

La rentrée dans Nivelles même s'effectue par le faubourg de Mons en passant devant le *Parc de la Dodaine*, réserve boisée et plan d'eau agencés d'une façon exquise et prolongés par le remarquable complexe sportif «Reine Astrid», un des sujets de fierté de la belle capitale du Roman Pais de Brabant.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Promenades pédestres en Brabant - Automne 1972

Comme nos affiliés le savent, Emile Deget, membre de notre Fédération touristique, organise chaque année, depuis l'avant-saison jusqu'à l'arrière-saison, des promenades dominicales en Brabant, ceci, à l'intention de ceux qui sont restés fidèles à ce sport sain et vivifiant entre tous, la marche, à l'intention aussi de tous ceux — et leur nombre croît de jour en jour — qui écœurés par les embouteillages et engorgements des week-ends et la pollution qui sévit le long des autoroutes, laissent gentiment, le dimanche, leur voiture au garage pour goûter, à l'image de nos grands-parents, aux charmes suaves de notre bon vieux footing.

En cette fin de saison, les amateurs auront le choix entre les excursions suivantes:

Dimanche 29 octobre: Plaisante promenade, par les hameaux de Brucom et Den Top, à Sint-Pieters-Leeuw (Leeuw-Saint-Pierre). Réunion: Place Rouppe à Bruxelles (terminus des vicinaux). Départ par bus HL, à 14 h 40 précises (passage à La Roue à 14 h 56). Retour au départ de Sint-Pieters-Leeuw (station S.N.C.V.) en bus pour Bruxelles (place Rouppe) par Anderlecht (La Roue) suivant les indications qui seront données sur place par le pilote. Les motorisés pourront parquer soit place Rouppe, soit à La Roue.

Dimanche 12 novembre: Excursion par les jolis coins boisés (dans leur parure automnale) de Dilbeek, Eikelenberg, Elegem et Kattebroek. Départ, en bus, de la porte de Ninove (terminus des vicinaux) à 14 h 20; arrivée à Dilbeek (station S.N.C.V.) à 14 h 36. Dislocation à Grand-Bigard (terminus du tram 19).

Dimanche 19 novembre: Pittoresque promenade par petits chemins et servitudes, de Neder-Over-Heembeek à Grimbergen. Réunion à la Porte d'Anvers, à Bruxelles (face à la Cour de Tilmont). Départ à 14 h 20 précises. Retour en vicinal, de Grimbergen pour Bruxelles (Nord) via Laeken, suivant indications du pilote.

Dimanche 26 novembre: Charmante promenade par les poumons d'air et de chlorophylle d'Uccle. Réunion à l'arrêt facultatif du tram 18 (coin des avenues Brugmann et de Messidor). Départ à 14 h 45 très précises. Dislocation: place Saint-Job à Uccle (arrêt tram 18, coin de la rue du Ham).

Toute demande de renseignements doit être adressée au pilote, Emile Deget, boulevard Emile Bockstael 46 - 1020 Bruxelles (tél.: 02/28.09.49 après 18 h 30). Les demandes formulées par écrit doivent être accompagnées d'un timbre de 4,50 F pour la réponse.

Suivant les conditions atmosphériques le pilote se réserve le droit d'apporter au présent programme toute modification jugée opportune au bon déroulement de chaque itinéraire.



Grimbergen: Porte d'entrée de la Ferme-Château de Charleroy.

La cotisation 1973 est maintenue à 200 F

En dépit des charges sans cesse accrues résultant notamment de l'augmentation des frais d'impression et d'expédition de notre revue, nous sommes heureux d'annoncer à nos membres que le montant de leur cotisation pour 1973 est maintenu à 200 F (T.V.A. comprise).

Nous prions nos affiliés de verser, sans tarder et si possible *avant le 15 décembre prochain*, la somme de 200 F, à titre de cotisation pour 1973, au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique de la Province de Brabant. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption dans la livraison de notre périodique.

Par la même occasion, nous rappelons à nos membres qu'il leur est toujours loisible de souscrire un abonnement combiné, formule leur assurant à des conditions avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise de notre revue. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 350 F (T.V.A. comprise) à notre C.C.P. 3857.76.

Important

De façon à prévenir toute erreur lors de l'expédition de la revue, nous prions instamment nos membres de mentionner au verso de leur bulletin de versement ou de virement, outre leurs nom et prénoms, leur adresse complète avec indication du numéro postal de leur commune.

Merci d'avance.

Vers la mise en garde-meubles du Musée Royal de l'Armée ?

Le 22 juillet 1923, le roi Albert inaugurerait solennellement au Cinquantenaire

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

un Musée de l'Armée destiné à devenir au fil des ans, avec ses collections d'intérêt international et sa documentation scientifique, l'un des plus importants du monde. L'endroit n'avait pas été choisi au hasard dans ce parc où Léopold II avait rêvé de maintenir un îlot de verdure: autre quartier des arts où l'arcade monumentale joindrait des musées voués à l'exaltation d'une large tranche de la vie des hommes dans ses réalisations et ses techniques les plus attrayantes. C'est d'une telle pensée que s'est prévalu l'installation successive tout près de ce parc des Musées royaux d'Art et d'Histoire, de l'Institut royal du Patrimoine Artistique, du Musée royal de l'Armée et du Musée de l'Air et de l'Espace qui en constitue l'une des nouvelles et des plus attrayantes sections, ainsi que du Musée de la Locomotion ou des Transports qui, lui, est encore en projet.

C'est donc au moment même où le Musée de l'Armée et d'Histoire militaire se prépare à fêter ses cinquante ans dans des bâtiments où le ministère des Travaux Publics vient d'installer enfin le chauffage central et effectuée (pour une somme qui atteindra certainement 100 millions de francs!) des aménagements et réparations réclamés depuis si longtemps par l'opinion publique, que d'aucuns méditent d'y amener bulldozers et pioches. L'endroit qu'occupent les collections du Musée de l'Armée, y compris le Musée de l'Aviation, serait affecté à une tout autre destination, si nous en croyions une source d'information confidentielle, mais absolument sûre!

Que la Belgique accueille sur son territoire le secrétariat politique du Conseil des Ministres de la Communauté Economique Européenne a de quoi nous réjouir. Léopold II, tout comme le roi Albert, n'aurait pas été insensible à cet honneur, lui qui rêvait de faire de son petit royaume le « quartier général » d'une certaine Europe pour ne pas dire du monde entier. Mais n'y a-t-il, pour réaliser l'accueil chez nous d'une nouvelle institution internationale, que l'unique solution de sacrifier un Musée prestigieux et populaire qui est, de surcroît, le siège de plusieurs associa-

tion et notamment celui de la Commission internationale d'Histoire militaire?

Déjà s'émeuvent de cette menace les associations d'anciens combattants, résistants et coloniaux, tous ceux qui sont conscients de ce que représenterait la « mise en frigo » de tant de souvenirs et documents que le Musée de l'Armée a réussi à sauver et à conserver pour les générations à venir. Aussi émus sont déjà les historiens, professeurs ou étudiants, qu'inquiète la perspective d'un déménagement de la bibliothèque, des archives et de la section iconographique d'une institution où tant de ressources sont à la disposition du public.

Cette menace, ce danger ne sont pas imaginaires, insistons-y une fois encore. Si le ministre des Travaux Publics est décidé à y souscrire en tant que « propriétaire » du terrain et des bâtiments du Musée de l'Armée, et si son collègue de la Défense nationale acceptait le « déménagement » de cette institution, où la recaserait-on? Il ne faut nourrir aucune illusion à cet égard. Faute de bâtiments assez vastes dans la capitale et ses environs immédiats, faute d'un terrain de superficie considérable qui coûterait du reste une fortune, les collections et le centre de documentation du Musée de l'Armée connaîtraient — pour longtemps, peut-être pour toujours — les servitudes et la misère de garde-meubles où ils seraient perdus pour la collectivité nationale, les touristes et les amateurs d'histoire.

La parole est désormais aux ministres des Travaux Publics et de la Défense nationale.

« Les 3 Clefs » de Wezembeek-Oppem - Saison 1972-73

Créée il y a 4 ans, la Section Musicale « Les 3 Clefs » du Centre Culturel de

Wezembeek-Oppem est installée dans un territoire assez vaste où aucune activité culturelle n'existait auparavant. Cette Section avait débuté prudemment en n'organisant que 2 concerts pour sa saison inaugurale.

Mais, devant le succès immédiat de l'entreprise, les organisateurs décidèrent de créer, à Wezembeek-Oppem, une activité musicale régulière, répondant ainsi au désir des amateurs de concerts que des considérations bassement matérielles (trajets compliqués, horaires difficiles) frustraient trop souvent.

Il fut donc décidé d'instaurer régulièrement un cycle de manifestations musicales (1 par mois d'octobre à mai) qui, outre des concerts classiques, comprennent un déplacement à une activité extérieure originale (opéra ou ballet), une séance spécialement axée sur le développement du goût musical chez les jeunes et des soirées où l'occasion est donnée à de jeunes artistes de se faire connaître.

La Section Musicale « Les 3 Clefs » organise au cours de la prochaine saison, les manifestations suivantes:

Le 1er décembre

Cécile BAUWENS et Jacques VAN PRAET (concert promotion: récital luth et guitare).

Le 14 janvier

Déplacement de ses membres à une manifestation musicale extérieure.

Le 4 février

Orchestre et Chorale des Jeunes de Bruxelles (Séance consacrée aux jeunes).

Le 2 mars

Marie-Françoise BAULX et Georges DUMORTIER (concert promotion: récital harpe et flûte).

Le 30 mars

Orchestre de Chambre de la R.T.B. (Direction: Roger ROSSEL - Solistes: Lola BOBESCO, Christian BADEA). Pour tous renseignements, s'adresser à: Nelly WILMS, 22, avenue de l'Esplanade 1970 - Wezembeek - Téléphone: (02) 31.36.59.

Les manifestations culturelles et populaires

OCTOBRE 1972

BRUXELLES: A la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: les Tapisseries de la Manufacture Georges Chaudoir (jusqu'au 28 octobre) — Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Parc du Cinquantenaire: Exposition « Rhin-Meuse ». L'exposition est ouverte tous les jours (sauf les lundis), de 9 h 30 à 20 heures, jusqu'au 31 octobre. A la Bibliothèque Royale Albert 1er, Boulevard de l'Empereur, 4: Dessins hollandais et flamands du Musée de l'Ermitage à Leningrad (jusqu'au 25 novembre).

GAASBEEK: Au château-musée: exposition J. Keppens (jusqu'au 31 octobre). Fermé les lundis et vendredis.
HOEGAARDEN: Au Musée Julien Van Nerum, 2-4, Ernest Ourystraat: Exposition de dessins d'enfants sur le thème « Nos Châteaux ». Ouvert, en semaine, à partir de 15 heures; les samedis et dimanches, dès 10 heures du matin (jusqu'au 29 octobre).

28 et 29 MONTAIGU: Spectacle « Son et Lumière » (vers 20 h 15).

29 DIEST: Dans la Salle de l'ancienne Halle-aux-Draps: exposition ornithologique (jusqu'au 1er novembre).
OHAIN: A l'église de Ransbèche: Fête de la Saint-Hubert. A 10 heures: messe solennelle avec la participation des sonneurs de trompe de la forêt de Soignes; à l'issue de la cérémonie: bénédiction des petits pains et défilé de 200 cavaliers environ; ensuite, présentation de 30 barzois, lévriers russes dressés spécialement pour la chasse au loup.
RIXENSART: Salle Martin Luther King, à 14 h 30: Séance récréative pour le 3e âge.

NOVEMBRE 1972

1 **BRUXELLES:** Au Jardin botanique national de Belgique, 236, rue Royale: Exposition didactique consacrée aux champignons (jusqu'au 5 janvier 1973). Ouvert du lundi au vendredi, de 10 à 17 h. Entrée gratuite. Au Musée d'Art Moderne, 1, Place Royale: Exposition « Hommage à Henri Evenepoel » à l'occasion du centenaire de la naissance de l'artiste; présentation d'œuvres provenant des collections publiques de Belgique. L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 h, jusqu'au 10 décembre.

DIEST: Pèlerinage folklorique à la Chapelle de tous les Saints. Offrandes de nombreux ex-voto en cire — Marché annuel.
LEEUEW-SAINTE-PIERRE: Hommage aux morts des deux guerres.

3 **BRUXELLES:** Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Jumping international de Bruxelles (jusqu'au 7 novembre). Egalement dans les Palais du Centenaire: Salon Radio TV - HI-FI (jusqu'au 12 novembre). Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: les Emaux de Pierre Vin (jusqu'au 18 novembre).

4 **BRUXELLES:** Au Centre International Rogier: Salon International de la Caravane et des Sports d'Hiver (jusqu'au 12 novembre). Heures d'ouverture: du lundi au vendredi, de 13 à 19 h; samedi et dimanche, de 10 à 19 heures.
GANSHOREN: Bal du Bourgmestre en la salle des fêtes de la commune: orchestre Lou Marvel (à 21 h).

5 **BRUXELLES:** Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Journées d'Automne de la Coiffure (également le 6 novembre).
MONTAIGU: Célèbre procession aux chandelles dont les origines remontent à 1629 et à laquelle prennent part des milliers de pèlerins et de touristes venus de tous les coins du pays et même de l'étranger. Cette impressionnante manifestation, qui se déroulera dans le courant de l'après-midi, sera précédée dans la matinée d'une messe solennelle (à 11 h) qui sera célébrée par Mgr. Bluyssen, évêque de 's Hertogenbosch.

TERVUREN: Messe de la Saint-Hubert (à 11 h) célébrée à l'entrée du parc devant la chapelle dédiée au patron des chasseurs. Spectacle haut en couleur auquel participeront des sonneurs de trompe et des centaines de cavaliers.

11 **GRIMBERGEN:** Concert de carillon (de 17 à 18 h) par le Père Feyen, depuis la tour de l'église abbatiale, à l'occasion de la fête de l'armistice.
HOEGAARDEN: Au Musée Julien Van Nerum, 2-4, Ernest Ourystraat: Exposition sur le thème « La Vie de la Société à Hoegaarden ». Exposition ouverte en semaine à partir de 15 h, samedi et dimanche, dès 10 h, jusqu'au 26 novembre.
LEEUEW-SAINTE-PIERRE: Marché annuel dans le centre de la commune.
LOUVAIN: Commémoration de l'armistice et cortège au flambeau.
WAVRE: Bal du Syndicat d'Initiative.

15 **LOUVAIN:** Fête de la Dynastie.

19 **LEEUEW-SAINTE-PIERRE:** Te Deum en l'église Saint-Pierre à l'occasion de la Fête de la Dynastie, suivi d'un hommage aux disparus.

22 **GRIMBERGEN:** Concert de carillon (de 17 à 18 h) par le Père Feyen, depuis la tour de l'église abbatiale, à l'occasion de la Sainte-Cécile.

23 **BRUXELLES:** Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon International du Meuble (jusqu'au 27 novembre).

24 **BRUXELLES:** Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Peintures et Dessins de E. Dehennin (jusqu'au 9 décembre).

DECEMBRE 1972

1 **BERTEM:** Fête de la Saint-Eloi (église Saint-Pierre).
BRUXELLES: Au Centre International Rogier: Racing-Show (véhicules de compétitions et accessoires automobiles). Tous les jours de 11 à 20 h, jusqu'au 10 décembre.

2 **BRUXELLES:** A la Bibliothèque Royale Albert 1er, 4, boulevard de l'Empereur: « Architecture, Art du Dessin » (Salle des Donations). L'exposition restera ouverte jusqu'au 31 décembre 1972. — Au Centre International Rogier: Salon du Bricolage et des Loisirs Actifs (biens et services s'inscrivant dans le cadre du bricolage et tout ce qui concerne l'occupation des loisirs: peinture, sculpture, tapisserie, dessin, cours par correspondance; etc.). Salon ouvert jusqu'au 10 décembre, de 10 à 19 h; le mercredi et le vendredi, de 10 à 20 heures.

6 **BRAINE-L'ALLEUD:** Arrivée de Saint Nicolas.

8 **GRIMBERGEN:** Concert de carillon (17 à 18 h) depuis l'église abbatiale à l'occasion de la fête de l'Immaculée Conception, Carillonneur: Père Feyen.

9 **BRUXELLES:** Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon du Travail du Bois (jusqu'au 17 décembre).

15 **BERCHEM-SAINTE-AGATHE:** Festivités de fin d'année organisées par l'Association des Commerçants et Artisans de Berchem-Sainte-Agathe dans le cadre de la Quinzaine du Commerce local (jusqu'au 1er janvier 1973).

BRUXELLES: Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Cartonnières du Brabant (Cartons de Tapisserie) jusqu'au 6 janvier 1973.
Au Musée d'Art Moderne, 1, Place Royale: Exposition « Les Acquisitions Récentes du Département d'Art Moderne - Les Ecoles Etrangères ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 h jusqu'au 18 février 1973.

16 **NIVELLES:** Féerie lumineuse de fin d'année (jusqu'au 2 janvier 1973).

18 **SCHAERBEEK:** Eglise Sainte-Suzanne (Avenue Latinis), à 20 h: grand concert de Noël avec la participation des Petits Chanteurs du Collège Saint-Pierre d'Uccle, du Brussels Kamerkoor sine nomine, l'organiste Jean Rothier et des trompettistes André Philippe et Marcel Valgaeren.

23 **BRAINE-L'ALLEUD:** Fêtes de fin d'année (jusqu'au 25 décembre).

24 **GRIMBERGEN:** Concert de carillon (de 17 à 18 h) par le Père Feyen depuis la tour de l'église abbatiale, à l'occasion de la veillée de Noël: Carillonneur: Père Feyen.



MILLIONNAIRE !

Pour beaucoup, ce rêve est devenu
RÉALITÉ
grâce à la

LOTERIE NATIONALE

Lots payés en espèces
Aucune retenue sur vos gains



Achetez VOTRE BILLET dès AUJOURD'HUI

UN GUIDE PRATIQUE
POUR LES TOURISTES



LES MOULINS DU BRABANT

Tout ce qu'il importe de savoir sur les moulins à vent et à eau de notre province.

Un ouvrage illustré, fort de 328 pages, et enrichi d'une carte-repère, qu'a édité le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.

Prix: 50 fr. (membres de notre Fédération: 40 fr.).

Commandes à adresser au: Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant,

rue Saint-Jean 4 - 1000 Bruxelles
C.C.P.: 255.94 - Tél.: 02/13.07.50

NOTRE livret de dépôt
VOUS RAPORTE

4,50% net

VOTRE «INTERET» vous dicte de consulter
BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE

Vieille Halle aux Blés
1000 BRUXELLES
Tél. 11.42.93 (5 L.)



84, Boulevard Tirou
6000 CHARLEROI
Tél. 31.44.45 (3 L.)